



LA LITTÉRATURE DU XVIII^e SIÈCLE

UNIVERSITÉ DU SUD DE LA VALLÉE
FACULTÉ DES LETTRES DE KÉNA
DÉPARTEMENT DE FRANÇAIS
LITTÉRATURE DU XVIII SIÈCLE
DEUXIÈME ANNÉE
PRÉPARÉ PAR :DR.MAMDOUH AHMAD
196 PAGES.

جامعة جنوب الوادي
كلية الآداب بقنا
قسم اللغة الفرنسية
مقرر أدب القرن 18
الفرقة الثانية
اعداد د/ممدوح احمد
عدد صفحات الكتاب:196 صفحة

FACULTÉ DES LETTRES DE KÉNA
DÉPARTEMENT DE FRANÇAIS
2024-2025

SOMMAIRE

INTRODUCTION	P.3
CHAPITRE I :INTRODUCTION LITTÉRAIRE.....	P.4-12
CHAPITRE II :LIBERTÉ ET RAISON "MONTESQUIEU".....	P.13-58
CHAPITRE III :MARIVAUX :LA LUCIDITÉ.....	P.59-77
CHAPITRE IV : L'ESSOR DU ROMAN:LESAGE, PRÉVOST, CRÉBILLON.....	P.78-101
CHAPITRE V :VOLTAIRE :LE PHILOSOPHE, L'HISTORIEN ET LE POÈTE	P.102-127
CHAPITRE VI :VOLTAIRE LE CONTEUR, LE POLÉMISTE ET L'ÉPISTOLIER.....	P.128-144
CHAPITRE VII :DIDEROT, « LE PHILOSOPHE ».....	P.145-156
CHAPITRE VIII :DIDEROT ET L'ENCYCLOPÉDIE.....	P.157-177
CHAPITRE IX : SCIENCE ET PHILOSOPHIE	P.178-183
CHAPITRE X : JEAN-JACQUES ROUSSEAU DE LA CRITIQUE DES LUMIÈRES AU PROJET DE SOCIÉTÉ.....	P.184-195
RÉFÉRENCES.....	P.196

INTRODUCTION

Le temps des grandes œuvres vient avec la rencontre de la génération de 1720 et des talents nouveaux formés à la lecture des Lettres persanes, de Cleveland et des Lettres philosophiques. L'esprit critique ne se contente plus de contester, il s'assigne pour but un inventaire complet des phénomènes et cherche à saisir l'unité du tout. De grandes œuvres surgissent qui recourent à la raison et à l'expérience. Témoignages d'une confiance ardente dans l'individu, elles s'efforcent de rechercher la nature et le place de l'homme.

En 1715 Louis XIV meurt. Cette disparition libère toutes les forces que le despotisme du vieux roi avait contenues et donne le sentiment qu'une époque nouvelle s'ouvre pour la vie intellectuelle. On redécouvre l'irrespect, la fantaisie et la frivolité, on va même rire au théâtre de la foire. On apprécie les malices antipapistes et la critique désacralisante du Dictionnaire de Bayle, constamment réédité à partir de 1720. Le doute méthodique de Descartes suscite un scepticisme rationaliste orné de traits piquants, ce qu'on appellera chez Fontenelle le sourire de la raison. L'allégresse brille chez les Persans de Montesquieu, dans les petits vers de Voltaire, dans l'ironie malicieuse de Lesage, dans la première comédie de Marivaux, Arlequin poli par l'amour (1720). où la passion a transformé un être simplet en un adulte naturel qui, symboliquement, dépossède la fée de son pouvoir surnaturel.

Nous souhaitons que cet ouvrage vous permette d'acquérir les bons réflexes, ceux qui vous donneront l'aisance nécessaire pour aborder, contempler, comprendre et élargir vos études littéraires.

CHAPITRE I

INTRODUCTION LITTÉRAIRE

Le siècle des Lumières et des âmes sensibles

par Jeanne et Michel CHARPENTIER

1-RUPTURES ET GÉNÉRATIONS

•L'éveil du siècle

En 1715 Louis XIV meurt. Cette disparition libère toutes les forces que le despotisme du vieux roi avait contenues et donne le sentiment qu'une époque nouvelle s'ouvre pour la vie intellectuelle. On redécouvre l'irrespect, la fantaisie et la frivolité, on va même rire au théâtre de la foire. On apprécie les malices antipapistes et la critique désacralisante du Dictionnaire de Bayle, constamment réédité à partir de 1720. Le doute méthodique de Descartes suscite un scepticisme rationaliste orné de traits piquants, ce qu'on appellera chez Fontenelle le sourire de la raison. L'allégresse brille chez les Persans de Montesquieu, dans les petits vers de Voltaire, dans l'ironie malicieuse de Lesage, dans la première comédie de Marivaux, *Arlequin poli par l'amour* (1720). où la passion a transformé un être simplet en un adulte naturel qui, symboliquement, dépossède la fée de son pouvoir surnaturel.

Le succès des *Lettres persanes* (1721) a permis aux pouvoirs politiques et religieux de mesurer les risques encourus quand l'esprit arme la satire. Tout un système de prévention et de répression se met en place pour surveiller le non-conformisme et

traquer ses audaces. Voltaire et Prévost sont contraints à l'exil, et les opuscules anonymes commencent à pulluler. On peut dater de 1730 la première rédaction d'un libelle publié en 1743 sous le titre *Le Philosophe*, et qui constitue une charte de la pensée militante, prudemment édulcorée plus tard dans le célèbre article *Philosophe* de l'*Encyclopédie*.

Cette évolution se traduit par la différence de ton entre les *Lettres persanes* et les *Lettres anglaises*, que Voltaire intitulera philosophiques en connaissance de cause. Le sérieux se mue en austérité quand Montesquieu réintroduit la morale et le tragique dans l'histoire, ou en inquiétude quand le nouveau roman (Prévost) permet aux âmes sensibles de s'interroger sur leur destin, d'exprimer leur tourment et d'apporter une leçon amère de scepticisme. Le théâtre n'est pas moins sérieux: la tragédie devient sensible, la comédie larmoyante, et Marivaux glisse peu à peu du merveilleux baroque à la comédie sociale ou morale.

●Le zénith des Lumières

Le temps des grandes œuvres vient avec la rencontre de la génération de 1720 et des talents nouveaux formés à la lecture des *Lettres persanes*, de Cleveland et des *Lettres philosophiques*. L'esprit critique ne se contente plus de contester, il s'assigne pour but un inventaire complet des phénomènes et cherche à saisir l'unité du tout. De grandes œuvres surgissent qui recourent à la raison et à l'expérience. Témoignages d'une confiance ardente dans l'individu, elles s'efforcent de rechercher la nature et le place de l'homme.

La construction du monde par l'esprit supposait un préalable. la connaissance de cet esprit. En cela l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746) est une œuvre

décisive:Condillac y établit que toutes les idées viennent des sensations,amorçant aussi bien le matérialisme que l'explication rousseauiste de l'homme par le récit intégral de son passé.Bientôt Montesquieu découvre à la raison une terre nouvelle,celle des lois, qui arment l'homme contre ses faiblesses.Diderot propose la première théorie athée d'un monde qui se crée lui même dans un incessant devenir.Buffon rassure ses contemporains dans une anthropologie originale T'harmonie de la nature et de la civilisation n'a rien qui puisse pousser l'homme à regretter le temps de la vie sauvage.

-Il revenait au siècle de voir surgir en son milieu la plus imposante des constructions littéraires: c'est l'Encyclopédie,qui répertorie toutes les connaissances du temps et s'impose comme l'expression définitive de la pensée humaine enfin éclairée.Autour de son anthropocentrisme se déploient de grands livres qui déplacent la problématique sensualiste, entraînée par Helvétius vers un matérialisme antireligieux,ou traduisent la volonté voltairienne de retrouver dans l'histoire l'esprit universel.

C'est l'époque où les Lumières doivent livrer leurs plus rudes assauts. La condamnation de De l'Esprit d'Helvétius,et de l'Émile de Rousseau, le bûcher où l'on brûle en 1766, à défaut de Voltaire,son Dictionnaire philosophique, rappellent aux philosophes qu'ils sont traqués et les renforcent dans leur détermination à faire de la liberté d'expression le symbole de leur lutte pour toutes les autres libertés. Cet esprit de liberté souffle partout: il permet à l'homme de fonder sa propre morale. oriente l'économie vers le libéralisme, engage la lutte pour l'abolition de l'esclavage ou l'émancipation féminine,élabore une nouvelle pédagogie, propose la tolérance comme remède à tous les fanatismes et montre que la liberté politique est trop belle pour ne pas être difficile à inventer.

•Le repli

La déconvenue n'est pas loin. Le despotisme éclairé paraît une imposture après le partage de la Pologne (1772); l'émergence d'une conscience nationale rend ambigu le modèle universel et abstrait des Lumières; on accuse même les Encyclopédistes de renier l'esprit français en favorisant l'opéra bouffe, le drame bourgeois ou le roman noir. Enfin, quand le réformisme de Turgot échoue, c'est la confiance dans les progrès de l'esprit humain qui est à son tour mise en question. On comprend dès lors la radicalisation de la philosophie. "La coterie holbachique" inscrit le combat matérialiste dans un contexte idéologique qui l'isole des déistes, des sceptiques et des empiristes. Et justement l'appellation d'idéologues souligne les préventions dont sont victimes les héritiers d'Helvétius au moment où l'idéalisme allemand commence à apparaître comme l'antidote du sensualisme français.

Aux doctrinaires dont il jugeait stérile la philosophie, Rousseau avait opposé la lumière intérieure de la conscience. La foi du vicaire savoyard fournit à ses disciples une argumentation pour dévaluer la raison au profit de l'instinct et permettre le renouveau spiritualiste, dont témoigne l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre. Le déisme, la religion du cœur et le sentiment dégénèrent: on redevient superstitieux avec délices, on verse dans l'illumination et Cazotte évoque le Diable. Transports, attendrissements, mélancolies, frénésies larmoyantes, étourdissantes extases scandent une exaltation de la sensibilité qui devra attendre le romantisme pour s'épanouir dans des structures et des formes contestant les bases rationnelles du classicisme. Deux grandes œuvres traversent la médiocrité des épigones, d'abord *Les Liaisons dangereuses*, de Choderlos de Laclos, dont l'ambivalence libertine et sentimentale prend à

contre-pied le public. Et puis les comédies de Beaumarchais: leur triomphe évoque l'insolence et la gaieté qui marquaient le début du siècle. Mais le rythme, le rire et les chansons n'y occultent pas un arrière-plan menaçant: chacun se sait à la veille d'une crise.

●La Révolution : changements et continuités

Diderot assignait à l'Encyclopédie le programme de rendre la philosophie populaire. Si son espoir n'est pas réalisé en 1789, du moins beaucoup de nobles et les membres du tiers état ont pris l'habitude d'associer réforme, liberté et philosophie. La politique et la morale sont laïcisées, et quand Condorcet prophétise le progrès humain grâce aux conquêtes de la science, il résume l'idéal du siècle en trois mots: raison, tolérance, humanité.

Pourtant la Révolution, qui l'a poussé au suicide et qui a guillotiné Chénier, sera cruelle pour les disciples des philosophes. Les condamnations portées contre Voltaire et les Idéologues, héritiers du matérialisme des Lumières, s'expliquent par un dogmatisme fondé sur les schémas théoriques de Rousseau, en oubliant ou en occultant ses déclarations en faveur de la tolérance. Comme le rationalisme et l'athéisme lui paraissent immoraux et aristocratiques, Robespierre appelle le culte de l'Être suprême et la religion de la vertu au secours de la patrie. Et pour enflammer les cœurs, orateurs et journalistes associent le langage des citoyens romains aux théories du citoyen de Genève.

On conçoit que Sade ait dû attendre la licence de Thermidor pour transmettre sous une forme dévoyée l'exigence de libération qui avait fait la grandeur de la philosophie militante. L'alliance du modèle antique cher à Chénier, de l'enthousiasme généreux et d'une rhétorique rationnelle se retrouve, en égal partage, chez

ceux qui se réclament de la Révolution et chez ceux qui s'en éloignent ou s'en indignent. Disséminés à travers l'Europe, Rivarol, Beaumarchais, Chateaubriand, Madame de Staël contribuent à la diffusion de la langue française et - par un curieux renversement - de la pensée libérale des Lumières.

2-GENRES ET FORMES

•Le théâtre

En dépit des anathèmes lancés par l'Église, le théâtre apparaît à partir de la Régence comme un divertissement chéri d'une société où la Ville donne de plus en plus le ton. La tragédie genre noble rigoureusement défini résiste au choc des réquisitoires, mais décline sous l'effet de l'emphase et du romanesque. La comédie puise sa vitalité dans un retour aux formes scéniques audacieuses nées au sein de ce véritable laboratoire d'art dramatique qu'avait offert le xvii^e siècle. Quand les Comédiens-Italiens reviennent à Paris, Marivaux leur emprunte le naturel de la commedia dell'arte et crée un théâtre poétique reposant sur le miracle d'un style auquel on donnera son nom. La diversité des lieux scéniques et la dispersion des sous-genres (comédie larmoyante, vaudeville, comédie poissarde, parodie, parade...) ouvre la voie aux écrivains (Diderot, Mercier, Beaumarchais) qui souhaitent donner au siècle une forme dramatique neuve agir sur le sensibilité par la contagion de la vertu et offrir une arme supplémentaire. Pourtant les manifestes retentissants du drame bourgeois s'accompagnent de pièces qui ne tiennent pas l'affiche. Beaumarchais ne doit pas son succès à ses drames, mais à deux comédies espagnoles narquoises et tourbillonnantes, relayées rapidement par les opéras de Mozart et de Rossini.

•La poésie

La sensibilité frémissante qui anime le monde de Watteau, mort en 1721, ne touche aucun des versificateurs qui font revivre

la préciosité dans les petits salons où l'on débat de poétique Voltaire a bien discerné - avant Baudelaire et Valéry beauté, mais il préfère demander à la poésie d'exprimer les vérités du philosophe et la réduit à que les obstacles sont des facteurs de devenir l'instrument de la raison. C'est le grand poète d'une époque qui continue à soutenir la supériorité de la poésie alors même que les Lumières consacrent la suprématie de la prose - qui s'épanouit dans des genres nouveaux : le dictionnaire, le journal, l'histoire, l'autobiographie et le dialogue.

La résurrection de la poésie française, prophétisée par Diderot en 1758, s'esquisse au moment où Rousseau élève la prose à la musicalité des plus beaux vers. Elle s'explique par l'amalgame entre l'élégie que réhabilite la mélancolie (Parny) ou la nostalgie (Léonard) - et la poésie descriptive, que Delille engage dans l'interprétation métaphysique d'un paysage à l'aide d'un adjectif tout neuf : romantique. Et Chénier, inconnu de ses contemporains, passe déjà du lieu commun à l'épanouissement des convictions et à la conscience de l'existence.

●Le roman

Le foisonnement du roman au XVIII^e siècle, sa vitalité et sa souplesse s'expliquent par les réponses que ses différentes formes apportent aux aspirations et aux inquiétudes d'une bourgeoisie soucieuse de posséder une littérature où elle puisse se reconnaître. Le réalisme romanesque s'impose au détriment du baroque, discrédité par ses extravagances chimériques et, dès la première moitié du siècle, Prévost témoigne de la violence avec laquelle s'exprime la passion. L'audience de Richardson accentue la transformation du roman sérieux en roman des âmes sensibles et met en évidence les pouvoirs de la forme épistolaire. Il ne

manquait plus que la caution de Rousseau : sa Nouvelle Héloïse, roman total qui devient un immortel original », illustre la mythologie du cœur innocent et la disparition du tragique traditionnel.

-Mais le roman apparaît parallèlement comme un mode d'expression ouvert aux démythifications et aux démystifications. Le cynisme et la raillerie de Gil Blas et de Jacob se rejoignent dans les récits d'apprentissage rétrospectifs où Lesage et Marivaux parodient le roman picaresque et le roman romanesque. Montesquieu annonce la dérision des contes orientaux, des récits de voyages imaginaires et des aventures sentimentales qui circule à travers les Contes engagés de Voltaire. Déjà malmenée par l'ironie et la satire, l'illusion romanesque se brise au gré des ruptures incessantes que les écrivains substituent à la ligne continue chère aux classiques : les intrusions d'auteur (Crébillon), la polyphonie (Laclos et Restif), les digressions (Sade) participent d'une surenchère. Elle a trouvé son aboutissement quand Diderot, dépassant les contradictions internes du romanesque, remet en cause malicieusement la connivence entre l'auteur et le lecteur, dans une œuvre expérimentale qui annonce les plus audacieuses modernités.

CHAPITRE II

**RAISON ET
LIBERTÉ :
MONTESQUIEU**

« Comment peut-on être Persan ? »

Montesquieu, Lettres persanes

1-Montesquieu (1689-1755)

●Un home libre

Charles-Louis de Secondat, baron de Montesquieu, naît en 1689 au château de La Brède, près de Bordeaux. Très attaché à ses terres et à ses vignobles, indépendant vis-à-vis du pouvoir souverain, différent des courtisans qui mendient les faveurs royales, il est l'un des derniers représentants de cette noblesse libre que Richelieu et Louis XIV ont voulu faire disparaître.

Élevé parmi les paysans jusqu'à onze ans, il part suivre à Juilly l'enseignement des Oratoriens, enseignement très moderne, dispensé en français et axé sur l'histoire et les langues vivantes. Licencié en droit à Bordeaux, reçu avocat au Parlement de Guyenne, le voilà en 1709 à Paris. Il y arrive presque du bout du monde, gêné par son accent gascon. Mais son dépaysement favorise une observation qui, rapidement, devient sociale.

Rappelé à Bordeaux par la mort de son père, il est nommé conseiller au Parlement, se marie à une riche calviniste, puis hérite en 1716 de son oncle ses terres et le nom de Montesquieu, sa fortune et la charge de président à mortier.

●Un savant et un philosophe

Member de l'Académie de Bordeaux, il fait preuve d'une curiosité scientifique universelle et inquiète un peu en soutenant dans sa Dissertation sur la politique des Romains dans la Religion (1716) que les croyances sont des artifices inventés par les chefs politiques pour maintenir le peuple soumis.

•Littérature et voyages

Magistrat sans vocation, il échappe à son horizon provincial avec la publication en 1721, à Amsterdam, d'un écrit anonyme, les Lettres persanes. Il avoue son œuvre, et le succès le conduit à une vie mondaine dans les salons de la Régence, à la faveur des cercles littéraires, à la fréquentation des financiers et des ministres, ainsi qu'à l'Académie française.

Soucieux de confronter ses lectures avec l'expérience vivante de l'étranger, il part en 1728 pour un voyage de plusieurs années, véritable enquête critique qui le mène en Autriche, en Hongrie, en Italie, en Bavière, en Prusse, aux Pays-Bas, en Angleterre enfin, où il séjourne dix-huit mois.

•A la recherche du sens de l'histoire

De retour à La Brède en 1731, Montesquieu sait que son avenir est dans son œuvre. Toutes ses lectures, toutes ses notes, tous ses essais montrent sa volonté de trouver une signification à l'histoire. Son opuscule Sur la monarchie universelle en Europe constate que la diversité des législations interdit d'établir la monarchie dans tous les pays. Ses Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence (1734) constituent un livre précurseur où l'aventure de Rome illustre l'histoire de toutes les sociétés.

•Le testament d'une vie

Montesquieu désormais se consacre constamment à son grand ouvrage, De l'Esprit des lois, dont il communique dès 1736 une partie au Marquis d'Argenson, un de ses anciens amis

du Club de l'Entresol. Dix-huit livres sont achevés en 1742 sur les vingt-six prévus.

Atteint de la cataracte, Montesquieu devient presque aveugle, travaille néanmoins huit heures par jour, modifie son plan, multiplie les additions et dicte ce qu'il ne peut plus rédiger. Les livres XXVII à XXXI s'ajoutent tardivement à l'ensemble, paru en octobre 1748.

Malgré sa Défense de l'Esprit des lois (1750), Montesquieu voit l'ouvrage mis à l'Index, ce qui rejette son auteur vers les philosophes : Montesquieu rédige l'article Goût pour l'Encyclopédie et son disciple, le chevalier de Jaucourt, relaie ses théories. En 1755, au cours d'un séjour à Paris, il meurt d'une fluxion de poitrine.

1721 : Lettres persanes

1734 : Considérations...

1748 : De l'Esprit des lois

2-Montesquieu par lui-même,dans les Cahiers

L'œuvre de Montesquieu comporte plusieurs recueils manuscrits, classés notamment sous les rubriques Pensées, Geographica, Spicilège et dans lesquels l'auteur a rangé des réflexions plus ou moins développées se rapportant aux sujets traités dans les ouvrages publiés, et de nombreux propos qui permettent de découvrir l'homme dans toute sa spontanéité.

1. Le sentiment du bonheur

J'ai l'ambition qu'il faut pour me faire prendre part aux choses de cette vie; je n'ai point celle qui pourrait me faire trouver du dégoût dans le poste où la Nature m'a mis.

Je m'éveille le matin avec une joie secrète : je vois la lumière avec une espèce de ravissement. Tout le reste du jour je suis content.

2. L'acceptation du destin

Quand je devins aveugle, je compris d'abord que je saurais être aveugle.

Je ferai ici une exhortation à tous les hommes en général, de réfléchir sur leur condition et d'en prendre des idées saines. Il n'est pas impossible qu'ils vivent dans

un gouvernement heureux sans le sentir: le bonheur politique étant tel que l'on ne le connaît qu'après l'avoir perdu.

3. Bonheur et activité

L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie , n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture ne m'ait ôté.

On aurait dû mettre l'oisiveté continuelle parmi les peines de l'Enfer ; il me semble, au contraire, qu'on l'a mise parmi les joies du Paradis.

Quand j'ai été dans le monde, je l'ai aimé comme si je ne pouvais souffrir la retraite. Quand j'ai été dans patrie; personne n'est obligé de mentir pour elle.

mes terres, je n'ai plus songé au monde.

4. Un écrivain de bonne compagnie

Je dis : Les livres anciens sont pour les auteurs: les nouveaux, pour les lecteurs.

La lecture des romans est dangereuse sans doute. Qu'est-ce qui ne l'est pas ? Plût à Dieu que l'on n'eût à réformer que les mauvais effets de la lecture des romans!

Pour bien écrire, il faut sauter les idées intermédiaires, assez pour n'être pas ennuyeux : pas trop, de peur de n'être pas entendu.

5. De l'amour

J'ai été, dans ma jeunesse, assez heureux pour m'attacher à des femmes que j'ai cru qui m'al maient. Dès que j'ai cessé de le croire, je m'en suis détaché soudain.

L'avantage de l'amour sur la débauche, c'est la multiplication des plaisirs. Tous les plaisirs, tous les goûts, tous les sentiments deviennent réciproques.

Dans l'amour, vous avez deux corps et deux âmes; dans la débauche, vous avez une âme qui se dégoûte même de son propre corps.

6. L'altruisme universaliste

Je ne demande à ma patrie ni pensions, ni honneurs, ni distinctions; je me trouve amplement récompensé par l'air que j'y respire ; je voudrais seulement qu'on ne l'y corrompit point.

Si je savais quelque chose qui me fût utile, et qui fût préjudiciable à ma famille, je la rejetterais de mon esprit. Si je savais quelque chose utile à ma famille , et qui ne le fût

7.Un sens élevé de la religion

Le dogme de l'immortalité de l'âme nous porte à la gloire, au lieu que la créance contraire en affaiblit en nous le désir.

8. La crainte du fanatisme

La dévotion trouve pour faire une mauvaise action des raisons qu'un simple honnête homme ne saurait trouver.

On dispute sur le Dogme, et on ne pratique point la Morale. C'est qu'il est difficile de pratiquer la Morale et très aisé de disputer sur le Dogme.

Les ecclésiastiques sont intéressés à maintenir les peuples dans l'ignorance; sans cela, comme l'Évangile est simple, on leur dirait : Nous savons tout cela, comme vous.

9. Sagesse et vanité

C'est l'envie de plaire qui donne de la liaison à la Société, et tel a été le bonheur du genre humain que cet amour-propre, qui devrait dissoudre la Société, la fortifie, au contraire, et la rend inébranlable.

Pour faire de grandes choses, il ne faut pas être un si grand génie : il ne faut pas être au-dessus des hommes; Il faut être avec eux.

MONTESQUIEU, Cahiers(1941, posthume)

3. L'observation satirique.

Lettres persanes (1721)

Étude suivie

*****lettres persanes**

Deux persans, Usbek et Rica, voyagent en France de 1712 à 1720. Ils for part de leurs impressions à leurs compatriotes et reçoivent des nouvelles de leurs pays. Une quarantaine de lettres sont consacrées au roman de harem. Pour tout incident au sérail d'Usbek, Montesquieu présente plusieurs versions, celle des femmes, du chef des eunuques ou de quelque serviteur. A distance, Usbek tranche les conflits; mais, avec le prolongation de son absence, la situation se dégrade et tourne à la catastrophe: la favorite Roxane se suicide.

1. Un roman par lettres

Le choix du genre épistolaire permet à Montesquieu de :

- mettre des personnages en mouvement en relation avec des sédentaires;
- reconstituer l'unité de lieu, perpétuellement défaite par le hasard de la succession des étapes:
- passer sans transition d'un sujet à l'autre ;
- varier les circonstances et les points de vue.

2. Le drame du serial

La fiction du sérail suscite:

-la peinture de tableaux libertins dans le goût du xvme siècle :

-une réflexion sociologique sur la situation de la femme en Orient et en Occident;

-une illustration concrète du despotisme oriental (qui annonce une idée essentielle de l'Esprit des lois):

-la conclusion que les sens constituent un obstacle au règne de la raison : dès qu'il s'agit de ses femmes, Usbek semble ne plus être conscient de la contradiction qui apparaît entre sa pensée et ses actes.

3. La satire des mœurs et des institutions

Volontiers persuadés de leur supériorité nationale, les deux Persans se partagent la critique. Le portrait des Français n'est guère flatteur : le roman les peint légers, agités, instables, futiles et prétentieux. Aux moqueries traditionnelles contre les prêtres et les moines s'ajoutent la constatation que l'Église tout entière est un monument d'artifice, et la critique désacralisante du pouvoir temporel de la papauté.

Le pouvoir royal paraît lié à l'arbitraire, au despotisme (Louis XIV), au machiavélisme (l'abbé Dubois) ou à l'escroquerie (Law).

En quête de vérités universelles, Montesquieu profite de l'actualité pour exposer ses idées sur la liberté, la justice, les lois, l'esclavage ou la tolérance.

4. Le sens de l'œuvre

Y a-t-il un livre, écrit en 1733 Voltaire à Monsieur de Cideville, où l'on ait traité le gouvernement et la religion avec moins de ménagement ?.

Cette hardiesse dans la critique de la société explique et justifie le recours au filtre de la fiction et de l'exotisme, du regard étranger et de l'ironie comparative: Montesquieu se protège pour ne pas devenir le martyr de la vérité.

Plus généralement, la satire des Lettres persanes apparaît comme une critique de l'antiquité, c'est-à-dire, en Orient, du harem, des interdits ou des rites étranges, et, en Occident, d'une Église qui trouble l'État, des aventures économiques ou de la colonisation.

A ces artifices, Montesquieu oppose un ordre idéal fondé sur la justice et sur la raison : il demande aux rois de gouverner leur nation comme un père dirige sa famille, et prône la douceur du gouvernement, seule susceptible de conduire à la prospérité matérielle et morale, au développement des arts, ainsi qu'à l'accroissement de la population.

•Une satire amusée de la société

Les caprices de la mode

RICA A RHEDI, A VENISE

Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnants. Ils ont oublié comment ils étaient habillés cet été ; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver. Mais, surtout,

on ne saurait croire combien il en coûte à un mari pour mettre sa femme à la mode.

5 Que me servirait de te faire une description exacte de leur habillement et de leurs parures ? Une mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers, et, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout serait changé. Une femme qui quitte Paris pour aller passer six mois à la campagne en revient aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans. Le fils méconnaît le portrait

10 de sa mère, tant l'habit avec lequel elle est peinte lui paraît étranger; il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies. Quelquefois, les coiffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le

15 visage d'une femme au milieu d'elle-même. Dans un autre, c'étaient les pieds qui occupaient cette place: les talons faisaient un piedestal qui les tenait en l'air. Qui pourrait le croire ? Les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser et d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeaient d'eux ce changement, et les règles de leur art ont été asservies à ces caprices.

20 On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches, et elles disparaissent toutes le lendemain. Autrefois, les femmes avaient de la taille et des dents; aujourd'hui, Il n'en est pas question. Dans cette changeante nation, quoi qu'en disent les mauvais plaisants, les filles se trouvent autrement faites que leurs mères

25 Il en est des manières et de la façon de vivre comme des modes: les Français changent de mœurs selon l'âge de leur roi.

Le monarque pourrait même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avait entrepris. Le Prince imprime le caractère de son esprit à la Cour; la Cour, à la Ville; la Ville, aux provinces. L'âme du souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres.

De Paris, le 8 de la lune de Saphar', 1717

MONTESQUIEU, Lettres persanes, Lettre 99 (1721)

●La critique politique et religieuse

Le roi de France..., un grand magicien

La première lettre envoyée de Paris par un des Persans exprime bien une hiérarchie dans les intentions de **Montesquieu** : à peine arrivé, aussitôt après avoir caricaturé l'agitation fiévreuse de la capitale et les embarras de la circulation, Rica porte son **regard sur la pratique du pouvoir exercé par Louis XIV.**

Sensible aux questions financières, le Persan insiste sur les difficultés du règne, les dévaluations successives et l'apparition du papier-monnaie. D'où le contraste entre la solidité de l'information et le ton de reportage, superficiel et plaisant, donné à cette lettre.

RICA A IBBEN, A SMYRNE

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne, son voisin ; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des

5 titres d'honneur à vendre, et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places, munies², et ses flottes, équipées. D'ailleurs ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets ; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu

10 en vaut deux, et ils le croient³. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprit.

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab5, 1712

MONTESQUIEU, Lettres persanes, Lettre 24

Dervis et casuists

Progressant dans l'irrévérence, Montesquieu souligne dans la lettre 24 les ressemblances entre le roi et un autre magicien, plus fort que lui: le Pape. Celui-ci bénéficie d'un pouvoir surnaturel dont la supercherie n'est pas exclue: Tantôt il fait croire que trois ne sont qu'un, que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin. Cette dérision du sacré, qui annonce Voltaire, se retrouve au début de la lettre 29: Le Pape est le chef des chrétiens. C'est une vieille idole qu'on encense par habitude. La revue des déguisements dont est faite l'Église se poursuit avec la présentation des "dervis" et de leurs pratiques.

USBK A RHEDI, A VENISE

Les libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joie, et les dévots, un nombre innombrable de dervis. Ces dervis font

trois vœux : d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous; quant au second, je te répons qu'il ne l'est point; je te laisse à juger du

5 troisième.

Mais, quelque riches que soient ces dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres ; notre glorieux sultan renoncerait plutôt à ses magnifiques et sublimes titres. Ils ont raison : car ce titre de pauvre les empêche de l'être. Les médecins et quelques-uns de ces dervis qu'on appelle confesseurs sont

10 toujours ici ou trop estimés ou trop méprisés ; cependant on dit que les héritiers s'accrochent mieux des médecins que des confesseurs.

Je fus l'autre jour dans un couvent de ces dervis. Un d'entre eux, vénérable par ses cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement, il me fit voir toute la maison; nous entrâmes dans le jardin, et nous nous mîmes à discourir. Mon

15 père, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la communauté ?- Monsieur, me répondit-il avec un air très content de ma question. Je suis casuiste. Casuiste ? repris-je: depuis que je suis en France, je n'ai pas osé parler de cette charge. Qual! vous ne savez pas ce que c'est qu'un casuiste ? Eh bien ! écoutez: je vais vous en donner une idée qui ne vous laissera rien à désirer. Il

20 y a deux sortes de péchés: de mortels, qui excluent absolument du Paradis ; et de véniels, qui offensent Dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la beatitude! Or tout notre art consiste à bien distinguer ces deux sortes de péchés: car, à la réserve de quelques libertins, tous les chrétiens veulent gagner le Paradis; mais il n'y a guère personne qui ne le veuille gagner à meilleur

25 marché qu'il est possible. Quand on connaît bien les péchés mortels, on tache de ne pas commettre de ceux-là, et l'on fait son affaire. Il y a des hommes qui n'aspirent pas à une si grande perfection, et, comme ils n'ont point d'ambition, ils ne se soucient pas des premières places. Aussi entrent-ils en Paradis le plus juste qu'ils peuvent : pourvu qu'ils y soient, cela leur suffit: leur but est de n'en

30 faire ni plus ni moins. Ce sont des gens qui ravissent le Ciel, plutôt qu'ils ne l'obtiennent, et qui disent à Dieu : Seigneur, j'ai accompli les conditions à la rigueur, vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promesses: comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé, je vous dispense de m'en accorder plus que vous n'en avez promis. Nous sommes donc des gens nécessaires,

35 Monsieur. Ce n'est pas tout pourtant; vous allez bien voir autre chose. L'action ne fait pas le crime, c'est la connaissance de celui qui la commet: celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en est pas un, est en sûreté de conscience: et comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un casuiste peut leur donner un degré de bonté qu'elles n'ont point, en les déclarant bonnes :

40 et, pourvu qu'il puisse persuader qu'elles n'ont pas de venin, il le leur ôte tout entier. Je vous dis ici le secret d'un métier où j'ai vieilli je vous en fais voir les raffinements: il y a un tour à donner à tout, même aux choses qui en paraissent les moins susceptibles. [...]

***De Paris, le 25 de la lune de Maharram, 1714
MONTESQUIEU, Lettres persanes, Lettre 57***

«En proscrivant les Arméniens... »

La tolérance religieuse était à peu près inconnue au xv^e siècle. Au nom de la charité chrétienne, on devait libérer autrui, même par la force, du plus grand des malheurs, l'hérésie. La Bruyère, La Fontaine et Madame de Sévigné approuvèrent la Révocation de l'Édit de Nantes (1685).

Au XV^e siècle, le pouvoir royal manifeste encore sa rigueur à l'égard des protestants, par un édit de 1724 condamnant aux galères à perpétuité les adeptes de la religion prétendue réformée et à mort leurs prédicateurs.

On comprend dès lors quelle est la hardiesse de **Montesquieu**, même s'il paraît n'évoquer ici qu'en filigrane la Révocation de l'Édit de Nantes.

USBEK A MIRZA, A ISPAHAN

Tu sais, Mirza, que quelques ministres de Chah Soliman¹ avaient formé le dessein d'obliger tous les Arméniens de Perse de quitter le royaume ou de se faire Mahometans, dans la pensée que notre empire serait toujours pollué² tandis qu'il garderait dans son sein ces infidèles. C'était fait de la grandeur persane, si, dans cette occasion, l'aveugle dévotion

5 avait été écoutée. On ne sait comment la chose manqua: ni ceux qui firent la proposition, ni ceux qui la rejetèrent, n'en connurent les conséquences; le hasard fit l'office de la raison et de la politique et sauva l'Empire d'un péril plus grand que celui qu'il

10 aurait pu courir de la perte d'une bataille et de la prise de deux villes. En proscrivant les Arméniens, on pensa détruire en un seul jour tous les négociants et presque tous les artisans du royaume. Je suis sûr que le grand Chah Abas aurait mieux aimé se faire

couper les deux bras que de signer un ordre pareil, et qu'en envoyant au Mogol et aux autres rois des Indes ses sujets

15 les plus industrieux il aurait cru leur donner la moitié de ses États. Les persécutions que nos Mahométans zélés ont faites aux Guèbres les ont obligés de passer en foule dans les Indes et ont privé la Perse de cette nation si appliquée au labourage, et qui seule, par son travail, était en état de vaincre la stérilité de nos terres.

20 Il ne restait à la dévotion qu'un second coup à faire ; c'était de ruiner l'industrie: moyennant qual l'Empire tombait de lui-même, et, avec lui, par une suite nécessaire, cette même religion qu'on voulait rendre si florissante. S'il faut raisonner sans prévention, je ne sais pas, Mirza, s'il n'est pas bon que dans un État il y ait plusieurs religions.

25 On remarque que ceux qui vivent dans des religions tolérées se rendent ordinairement plus utiles à leur patrie que ceux qui vivent dans la religion dominante: parce que, éloignés des honneurs, ne pouvant se distinguer que par leur opulence et leurs richesses, ils sont portés à acquérir par leur travail et à embrasser les emplois de la société les plus pénibles.

30 D'ailleurs , comme toutes les religions contiennent des préceptes utiles à la société, il est bon qu'elles soient observées avec zèle. Or qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zèle que leur multiplicité ? Ce sont des rivales qui ne se pardonnent rien. La jalousie descend jusqu'aux particuliers: chacun se tient sur ses gardes et craint de faire des choses qui

35 déshonoreraient son parti et l'exposeraient aux mépris et aux censures impar donnables du parti contraire. Aussi a-t-on toujours remarqué qu'une secte nouvelle introduite dans un État était le moyen le plus sûr pour corriger tous les abus de l'ancienne. On a

beau dire qu'il n'est pas de l'intérêt du prince de souffrir plusieurs religions

40 dans son État. Quand toutes les sectes du monde viendraient s'y rassembler, cela ne lui porterait aucun préjudice, parce qu'il n'y en a aucune qui ne prescrive l'obéissance et ne prêche la soumission.

45 J'avoue que les histoires sont remplies de guerres de religion. Mais, qu'on y prenne bien garde : ce n'est point la multiplicité des religions qui a produit ces 45 guerres, c'est l'esprit d'intolérance, qui anirrait celle qui se croyait la dominante; c'est cet esprit de prosélytisme que les Juifs ont pris des Égyptiens, et qui, d'eux, est passé, comme une maladie épidémique et populaire, aux Mahometans et aux Chrétiens; c'est, enfin, cet esprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardés que comme une éclipse entière de la raison humaine.

50 Car, enfin, quand il n'y aurait pas de l'inhumanité à affliger la conscience des autres; quand il n'en résulterait aucun des mauvais effets qui en germent à milliers: il faudrait être fou pour s'en' aviser. Celui qui veut me faire changer de religion ne le fait sans doute que parce qu'il ne changerait pas la sienne, quand on voudrait l'y forcer : il trouve donc étrange que je ne fasse pas une chose qu'il

55 ne ferait pas lui-même peut-être pour l'empire du monde.

***De Paris, le 25 de la lune de Gemmadi8 1, 1715
MONTESQUIEU, Lettres persanes, Lettre 85***

●Sociologie et économie

Le fondement de la justice

L'essentiel du système de *Montesquieu* est déjà formé dans son esprit à l'époque des Lettres persanes. Pour lui **la justice est indépendante de toute détermination concrète** : c'est une règle supérieure du droit, préexistant à toutes les lois positives.

L'existence de Dieu n'est nullement mise en cause par la formule initiale : les idées de raison et de justice sont inséparables de l'idée de Dieu; antérieures à toute organisation sociale, ce sont elles qui rendent possible la cohésion de la société.

USBEK A RHEDI, A VENISE

S'il y a un Dieu, mon cher Rhédi, il faut nécessairement qu'il soit juste: car, s'il ne l'était pas, il serait le plus mauvais et le plus imparfait de tous les êtres.

La Justice est un rapport de convenance, qui se trouve réellement entre deux choses; ce rapport est toujours le même, quelque être qui le considère, soit que

5 ce soit Dieu, soit que ce soit un ange, ou enfin que ce soit un homme.

Il est vrai que les hommes ne voient pas toujours ces rapports; souvent même, lorsqu'ils les voient, ils s'en éloignent ; et leur intérêt est toujours ce qu'ils voient le mieux. La Justice élève sa voix ; mais elle a peine à se faire entendre dans le tumulte des passions.

10 Les hommes peuvent faire des injustices, parce qu'ils ont intérêt de les commettre, et qu'ils préfèrent leur propre satisfaction à celle des autres. C'est toujours par un retour sur eux-mêmes qu'ils agissent : nul n'est mauvais gratuitement. Il faut qu'il y ait

une raison qui détermine, et cette raison est toujours une raison d'intérêt.

15 Mais il n'est pas possible que Dieu fasse jamais rien d'injuste; dès qu'on suppose qu'il voit la Justice, il faut nécessairement qu'il la suive, car, comme il n'a besoin de rien, et qu'il se suffit à lui-même, il serait le plus méchant de tous les êtres, puisqu'il le serait sans intérêt.

20 Ainsi, quand il n'y aurait pas de Dieu, nous devrions toujours aimer la Justice: c'est-à-dire faire nos efforts pour ressembler à cet être dont nous avons une si belle idée, et qui, s'il existait, serait nécessairement juste. Libres que nous serions du joug de la religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'équité.

Voilà, Rhédi, ce qui m'a fait penser que la Justice est éternelle et ne dépend point des conventions humaines; et, quand elle en dépendrait, ce serait une

25 vérité terrible, qu'il faudrait se dérober à soi-même. [...]

Toutes ces pensées m'animent contre ces docteurs qui représentent Dieu comme un être qui fait un exercice tyrannique de sa puissance : [...] qui le chargent de toutes les imperfections qu'il punit en nous, et, dans leurs opinions contradictoires, le représentent tantôt comme un être mauvais, tantôt comme un

30 être qui hait le mal et le punit.

MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, Lettre 83

Paris, capitale du luxe et du travail

Dans la lettre 105, Rhédi, le plus philosophe des correspondants d'Usbek, l'interroge gravement sur la relation entre le bonheur de l'humanité et le développement, en Occident, des sciences et des arts. Il conclut à l'incompatibilité du progrès avec les valeurs philosophiques et morales.

Usbek lui répond en discutant chacun de ses arguments et en soulignant que si chaque progrès présent comporte des dangers, **on doit néanmoins travailler à orienter le progrès vers un mieux-être**. Son apologie des arts conduit à une apologie du luxe, fondée essentiellement sur des arguments d'ordre économique.

A l'illusion d'une sorte de retour au primitivisme, Montesquieu préfère les risques de la liberté, qu'il conçoit au sens de libre concurrence, d'initiative individuelle et d'invention permanente.

USBK A RHEDI, A VENISE

[...] Tu crois que les arts amollissent les peuples et, par là, sont cause de la chute des empires? Tu parles de la ruine de celui des anciens Perses, qui fut l'effet de leur mollesse. Mais il s'en faut bien que cet exemple décide, puisque les Grecs, qui les vainquirent tant de fois et les subjuguèrent, cultivaient les arts

5 avec infiniment plus de soin qu'eux. Quand on dit que les arts rendent les hommes efféminés, on ne parle pas du moins de gens qui s'y appliquent, puisqu'ils ne sont jamais dans l'oisiveté, qui, de tous les vices, est celui qui amollit le plus le courage. Il n'est donc question que de ceux qui en jouissent. Mais, comme, dans un

10 pays policé, ceux qui jouissent des commodités d'un art sont obligés d'en cultiver un autre, à moins de se voir réduits à une pauvreté honteuse, il suit que l'oisiveté et la mollesse sont incompatibles avec les arts. Paris est peut-être la ville du monde

la plus sensuelle, et où l'on raffine le plus sur les plaisirs; mais c'est peut-être celle où l'on mène une vie plus dure'. Pour

15 qu'un homme vive délicieusement, il faut que cent autres travaillent sans relâche. Une femme s'est mis dans la tête qu'elle devait paraître à une assemblée avec une certaine parure; il faut que, dès ce moment, cinquante artisans ne dorment plus et n'aient plus le loisir de boire et de manger : elle commande, et elle est obéie plus promptement que ne serait notre monarque, parce que l'intérêt est

20 le plus grand monarque de la terre. Cette ardeur pour le travail, cette passion de s'enrichir, passe de condition² en condition, depuis les artisans jusques aux grands. Personne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au-dessous de lui. Vous voyez à Paris un homme qui a de quoi vivre jusqu'au jour du jugement, qui travaille sans

25 cesse et court risque d'accourcir ses jours, pour amasser, dit-il, de quoi vivre. Le même esprit gagne la nation: on n'y voit que travail et qu'industrie. Où est donc ce peuple efféminé dont tu parles tant? Je suppose, Rhédi, qu'on ne souffrit dans un royaume que les arts absolument nécessaires à la culture des terres, qui sont pourtant en grand nombre, et qu'on

30 en bannit tous ceux qui ne servent qu'à la volupté ou à la fantaisie : je le soutiens: cet état serait un des plus misérables qu'il y eût au monde.

35 Quand les habitants auraient assez de courage pour se passer de tant de choses qu'ils doivent à leurs besoins, le peuple dépérirait tous les jours, et l'État deviendrait si faible qu'il n'y aurait si petite puissance qui ne pût le conquérir. [...] De tout ceci, on doit conclure, Rhédi, que, pour qu'un prince soit puissant, il faut que ses sujets vivent dans les délices; il faut qu'il travaille à leur

procurer toutes sortes de superfluités, avec autant d'attention que les nécessités de la vie.

MONTESQUIEU, Lettres persanes, Lettre 106

•La tragédie du sérail

Le suicide de Roxane

La fin des Lettres persanes contraste avec ce qu'on pouvait logiquement attendre : le séjour en France, si prometteur à l'origine, se résout en un échec. Le drame s'abat brutalement sur Usbek et sa sérénité de philosophe sombre dans une tourmente passionnelle, suscitée par sa jalousie furieuse envers la favorite de son sérail, Roxane. Il avoue ses angoisses à son ami Nessir, resté à Ispahan : Je vis dans un climat barbare, présent à tout ce qui m'importune, absent de tout ce qui m'intéresse. Une tristesse sombre me saisit; je tombe dans un accablement affreux : il me semble que je m'anéantis, et je ne me retrouve moi-même que lorsqu'une sombre jalousie vient s'allumer et enfanter dans mon âme la crainte, les soupçons, la haine et les regrets. (Lettre 155).

La tragédie finale apparaît dès lors comme une punition de l'aveuglement d'Usbek et un contrepois à l'ensemble du roman, sous la forme d'***une revanche sur l'amour absent et d'une victoire sur les illusions.***

Oui, je t'ai trompé : j'al séduit tes eunuques, je me suis jouée de ta jalousie, et j'ai su, de ton affreux sérail, faire un lieu de délices et de plaisirs. Je vais mourir le poison va couler dans mes veines. Car que ferais-je ici, puisque le seulement qui me retenait à la vie n'est plus ? Je meurs ; mais mon

5 ombre s'envole en accompagnée ; je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrilèges qui ont répandu le plus beau sang du Monde. Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le Monde que pour adorer tes caprices? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes désirs? Non !j'ai pu vivre dans

10 la servitude, mais j'ai toujours été libre: j'ai réformé tes lois sur celles de la Nature, et mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance. Tu devrais me rendre grâces encore du sacrifice que je t'ai fait : de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paraître fidèle ; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurais dû faire paraître à toute la Terre ; enfin, de ce que j'ai

15 profané la vertu, en souffrant qu'on appelât de ce nom ma soumission à tes fantaisies. Tu étais étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour. Si tu m'avais bien connue, tu y aurais trouvé toute la violence de la haine. Mais tu as eu longtemps l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'était

20 soumis. Nous étions tous deux heureux : tu me croyais trompée, et je te trompais. Ce langage, sans doute, te paraît nouveau. Serait-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçasse encore d'admirer mon courage? Mais c'en est fait le poison me consume: ma force m'abandonne; la plume me tombe des mains: je sens affaiblir jusqu'à ma haine : je me meurs.

MONTESQUIEU, *Lettres persanes, Lettre 161*

4. Le déterminisme historique

Considérations sur les causes de la grandeur

des Romains et de leur décadence (1734)

Les Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence montrent que les institutions romaines, excellentes pour la conquête, se sont avérées insuffisantes pour l'administration de l'Empire, et que la **disparition de la liberté et des vertus républicaines a entraîné un déclin irréversible.**

Les Considérations permettent d'apprécier

- **le juriste** qui analyse tous les problèmes que posent l'organisation et le fonctionnement d'un Etat ;
- **le savant** qui connaît en profondeur l'histoire romaine et la présente avec pénétration et élégance;
- **le moraliste** qui croit à la valeur de l'étude du passé ;
- **le philosophe** pour qui chaque événement dépend des conditions psychologiques ou politiques qui le font naître.

Tibère

Auguste (c'est le nom que la flatterie donna à Octave) établit l'ordre, c'est-à-dire une servitude durable : car, dans un État libre où l'on vient d'usurper la souveraineté, on appelle règle tout ce qui peut fonder l'autorité sans bornes d'un seul; et on nomme trouble, dissension, mauvais gouvernement, tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté de sujets (Considérations, XIII). La mise en place par Auguste des institutions lui permettant d'exercer un pouvoir absolu a préparé le terrain pour la tyrannie de Tibère.

Comme on voit un fleuve miner lentement et sans bruit les digues qu'on lui oppose, et enfin les renverser dans un moment,

et couvrir les campagnes qu'elles conservaient ainsi la puissance souveraine, sous Auguste, agit insensiblement, et renversa!, sous Tibère, avec violence.

Il y avait une loi de majesté contre ceux qui commettaient quelque attentat contre le peuple romain. Tibère se saisit de cette loi, et l'appliqua, non pas aux

5 cas pour lesquels elle avait été faite, mais à tout ce qui put servir sa haine ou ses défiances. Ce n'étaient pas seulement les actions qui tombaient dans le cas de cette loi, mais des paroles, des signes et des pensées même : car ce qui se dit dans ces épanchements de cœur que la conversation produit entre deux amis ne peut être regardé que comme des pensées. Il n'y eut donc plus de liberté dans

10 les festins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les esclaves: la dissimulation et la tristesse du prince se communiquant partout. l'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, la vertu comme une affectation qui pouvait rappeler, dans l'esprit des peuples, le bonheur des temps précédents

15 Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des lois, et avec les couleurs de la justice; lorsqu'on va, pour ainsi dire, noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étaient sauvés. Et comme il n'est jamais arrivé qu'un tyran ait manqué d'instruments de sa tyrannie, Tibère trouva toujours des juges prêts à condamner autant de gens qu'il

20 en put soupçonner. Du temps de la république, le sénat, qui ne jugeait point en corps les affaires des particuliers, connaissait, par une délégation du peuple, des crimes qu'on imputait aux alliés. Tibère lui renvoya de même le jugement de tout ce qui s'appelait crime de lèse-majesté contre lui. Ce corps tomba dans un état de

bassesse qui ne peut s'exprimer; les sénateurs allèrent au-devant de la

25 servitude; sous la faveur de Séjan, les plus illustres d'entre eux faisaient le métier de délateurs. [...]

Il ne paraît pourtant point que Tibère voulût avilir le sénat : il ne se plaignait de rien tant que du penchant qui entraînait ce corps à la servitude; toute sa vie est pleine de ses dégoûts là-dessus : mais il était comme la plupart des hommes,

30 il voulait des choses contradictoires; sa politique générale n'était point d'accord avec ses passions particulières. Il aurait désiré un sénat libre, et capable de faire respecter son gouvernement; mais il voulait aussi un sénat qui satisfît, à tous les moments, ses craintes, ses jalousies, ses haines; enfin, l'homme d'État cédait continuellement à l'homme.

35 Nous avons dit que le peuple avait autrefois obtenu des patriciens qu'il aurait des magistrats de son corps qui le défendraient contre les insultes et les injustices qu'on pourrait lui faire. Afin qu'ils fussent en état d'exercer ce pouvoir, on les déclara sacrés et inviolables, et on ordonna que quiconque maltraiterait un tribun, de fait ou par parole, serait sur-le-champ puni de mort. Or, les Empereurs

40 étant revêtus de la puissance des tribuns, ils en obtinrent les privilèges, et c'est sur ce fondement qu'on fit mourir tant de gens, que les délateurs purent enfin faire leur métier tout à leur aise, et que l'accusation de lèse-majesté, ce crime, dit Pline, de ceux à qui on ne peut point imputer de crime, fut étendue à ce qu'on voulut.

MONTESQUIEU, Considérations..., XIV (1734)

« Ce n'est pas la fortune qui domine le monde... »

Voici, en un mot, l'histoire des Romains. Ils vainquirent tous les peuples par leurs maximes : mais, lorsqu'ils y furent parvenus, leur république ne put subsister; il fallut changer de gouvernement : et des maximes contraires aux premières, employées dans ce gouvernement nouveau, firent tomber leur gran

5 deur. Ce n'est pas la fortune qui domine le monde : on peut le demander aux Romains, qui eurent une suite continuelle de prospérités quand ils se gouvernèrent sur un certain plan, et une suite non interrompue de revers lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. Il y a des causes générales, soit morales, soit physi

10 ques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent, ou la précipitent; tous les accidents sont soumis à ces causes; et, si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière, a ruiné un État, il y avait une cause générale qui faisait que cet État devait périr par une seule bataille : en un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidents particuliers. [...]

15 Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples, non seulement par l'art de la guerre, mais aussi par leur prudence, leur sagesse, leur constance, leur amour pour la gloire et pour la patrie. Lorsque, sous les empereurs, toutes ces vertus s'évanouirent, l'art militaire leur resta, avec lequel, malgré la faiblesse et la tyrannie de leurs princes, ils conservèrent ce qu'ils avaient acquis; mais,

20 lorsque la corruption se mit dans la milice même, ils devinrent la proie de tous les peuples.

MONTESQUIEU, Considérations.... XVIII (1734)

5. Politique, liberté et humanisme

De l'Esprit des lois (1748)

Étude suivie

1. La première manifestation de la sociologie politique

Avant **Montesquieu** les grands penseurs politiques (Platon Machiavel, Hobbes, Spinoza, Grous) ont tenté difier is science politique mais ils raisonnaient sur la société en général. Refusant cette abstraction. De FEspirit des lois étudie l'ensemble de toutes les sociétés réelles qui se sont succédé dans histoire

Montesquieu ne vise pas à faire changer le monde, mais à le faire comprendre est le premier a rechercher une solence positive des faits sociaux et à concevoir que tous les diéments du corps politique (climat, inceurs. économie, lois agissent les uns sur les autres suivant une logique rigoureuse

2. Le système de la liberté

Ce atre, qui reprend une formule des Pensées, correspond à une idée fondamentale de Montesquieu à la recherche d'un régime qui réponde à ses aspirations dans le domaine de la liberté politique Un tel régime Montesquieu le trouve en Angleterre, une Angleterre dont il idéalise la Constitution et qui lui inspire sa cre theorie de la séparation des pouvoirs, seul garant possible de la liberté contre le despotisme.

Quelle liberté Pour la critique marxate, s'agit de la liberté de Montesquieu et de sa classe sociale, liberté lée une doctrine des

pouvoirs intermédiaires (noblesse Parlement que dans une monarchie modérée, confère une situation clé à la noblesse et à la bourgeoisie parlementaire Pour Etremble, il s'agit de la liberté sauvage du capitalisme mercantile.

Ces interprétations ne sauraient faire oublier la réalité historique les hommes de la Révolution française ont trouvé dans De l'Esprit des lois leur idéal d'une république fondée sur la vertu et Montesquieu a été le premier à dénoncer les crimes de l'inquisition et les horreurs de l'esclavage colonial.

3. Une vision socialisante

Babeuf et les socialistes du XIX^e siècle ont vu en Montesquieu un précurseur du socialisme De l'Esprit des lois affirme souvent le rôle et le devoir de l'Etat veiller sur la vie des citoyens, et la faciliter.

Mais surtout la conception qu'a Montesquieu de la vie politique est universaliste et totalisante l'Etat est un tout et sa vie repose sur les mœurs (l'esprit général d'une nation) plutôt que sur les lois, et sur les sentiments des hommes plutôt que sur les institutions D'où l'importance accordée dans De l'Esprit des lois à la vertu et au bonheur.

4. Un humanisme conciliant le stoïcisme et le christianisme

Auteur de maximes insérées dans la trame de ce traité systématique que paraît constituer De l'Esprit des lois Montesquieu est un moraliste qui analyse la réalité et apprécie les phénomènes dans une perspective relativiste. La société solidaire et harmonieuse à laquelle il aspire n'est pas seulement une

évocation nostalgique et mythique de l'Antiquité, mais une préfiguration que présente De Esprit des lois.

Si l'image de Rome se fond dans la vision vertueuse du sage stolcien, occupé à travailler au bonheur des hommes et à exercer les devoirs de la société, optique chrétienne réapparaît avec l'esprit de justice, exigence de notre cœur et certitude de notre raison, ainsi qu'avec la conviction pascalienne que le bonheur sur terre n'est qu'une illusion.

Et pourtant le pessimisme de ce constat, la conclusion que nul progrès n'est acquis, loin d'affecter Montesquieu, le poussent à l'action la plupart des idées généreuses des Encyclopédistes apparaissent déjà dans De l'Esprit des lois Et jusqu'à ses derniers jours il mène la bataille philosophique des Lumières, regrettant dans ses Pensées de n'avoir pu mener De l'Esprit des lois jusqu'où l'aurait voulu Dans l'état déplorable où je me trouve, il ne m'a pas été possible de mettre à cet ouvrage la dernière main et je Taurais brûlé mille fois. si je n'avais pensé qu'il était beau de se rendre ourage Lamer (queux derniers soupirs mêmes...Dieu Immortel le genre humain est votre plus digne ouvrage. L'aimer, c'est vous aimer et, en finissant ma vie, je vous consacre cet amour.)

L'œuvre d'une vie

La Préface de De l'Esprit des lois répond au souci du philosophe de présenter son livre non comme un ouvrage de rupture avec le présent, mais comme une sorte de guide. Comme Montaigne, **Montesquieu** estime qu'un **changement violent apporte plus de mal que n'en offrait le régime précédent.**

Cette conviction est celle d'un savant, parti de l'étude des faits, qui vérifie constamment ses hypothèses, ses inductions et ses conclusions en les confrontant à de nouvelles recherches. Le philosophe rejoint le savant pour proscrire tout recours à la religion ou à la morale: pour comprendre le déterminisme qui gouverne l'histoire, l'humanité doit cesser de lier ses raisonnements à un quelconque ordre, transcendantal à l'histoire.

L'accent triomphal de cette Préface souligne la satisfaction d'un homme convaincu que **son œuvre**, fruit de vingt années de travail, **pourra contribuer au bonheur de l'humanité**.

Formation civique et liberté de l'enseignement

Les premières lois que **Montesquieu** déduit de la nature et du principe de chaque gouvernement sont des lois morales, des préceptes qu'il convient d'inculquer, par l'éducation, **aux enfants, futurs sujets ou futurs citoyens**. Cette priorité est significative: la formation morale et civique assure le maintien d'un État car le "principe" des institutions - vertu, honneur ou crainte n'est à l'abri de la dégradation que s'il est cultivé par l'éducation.

Montesquieu paraît regretter le temps où l'éducation était prise en charge et contrôlée par l'État. Une telle position, étonnante chez un homme aussi libéral que lui, surprend moins si l'on songe que l'influence de l'État lui apparaît non seulement utile, mais surtout préférable à celle de la religion.

La plupart des peuples anciens vivaient dans des gouvernements qui ont la vertu pour principe; et, lorsqu'elle y était dans sa force, on y faisait des choses que nous ne voyons plus aujourd'hui et qui étonnent nos petites âmes.

Leur éducation avait un autre avantage sur la nôtre; elle n'était jamais

5 démentie. Epaminondas', la dernière année de sa vie, disait, écoutait, voyait, faisait les mêmes choses que dans l'âge où il avait commencé d'être instruit. Aujourd'hui, nous recevons trois éducations différentes ou contraires : celle de nos pères, celle de nos maîtres, celle du monde. Ce qu'on nous dit dans la dernière renverse toutes les idées des premières. Cela vient, en quelque partie,

10 du contraste qu'il y a parmi nous entre les engagements de la religion et ceux du monde: chose que les anciens ne connaissaient pas. C'est dans le gouvernement républicain que l'on a besoin de toute la puissance de l'éducation. La crainte des gouvernements despotiques naît d'elle-même parmi les menaces et les châtiments; l'honneur des monarchies est favorisé par

15 les passions, et les favorise à son tour: mais la vertu politique est un renoncement à soi-même, qui est toujours une chose très pénible. On peut définir cette vertu, l'amour des lois et de la patrie. Cet amour, demandant une préférence continuelle de l'intérêt public au sien propre, donne toutes les vertus particulières; elles ne sont que cette préférence.

20 Cet amour est singulièrement affecté aux démocraties. Dans elles seules, le gouvernement est confié à chaque citoyen. Or, le gouvernement est comme toutes les choses du monde : pour le conserver. Il faut l'aimer. On n'a jamais oui-dire que les rois n'aimassent pas la monarchie, et que les despotes haïssent le despotisme. à l'inspirer

25 Tout dépend donc d'établir dans la république cet amour ; et c'est que l'éducation doit être attentive. Mais, pour que les enfants puissent l'avoir, il y a un moyen sûr: c'est que les pères l'aient eux-

mêmes. On est ordinairement le maître de donner à ses enfants ses connaissances; on l'est encore pids de leur donner ses passions.

30 Si cela n'arrive pas, c'est que ce qui a été fait dans la maison paternelle est détruit par les impressions du dehors. Ce n'est point le peuple naissant qui dégénère; il ne se perd que lorsque les hommes faits sont déjà corrompus.

MONTESQUIEU, De-l'Esprit des lois, IV, 4-5

La dégradation de la monarchie

-Le livre VIII de De l'Esprit des lois achève l'étude de **Montesquieu** sur **les diverses sortes de gouvernement, leur nature, leur principe** et les conséquences qui en découlent. Si l'essentiel dans un État est son principe, la corruption de ce principe entraîne nécessairement la corruption de cet État qui se dénature et se renverse: La corruption de chaque gouvernement commence presque toujours par celle de son principe (VIII, 1).

-La dégradation guette tout particulièrement la monarchie, si un pouvoir arbitraire ôte les privilèges des corps intermédiaires qui font contrepoids à la puissance du prince, si le souverain veut tout décider lui-même : **l'absolutisme et l'excès de centralisation mènent au despotisme**. Montesquieu pense à Louis XIV, auteur de la formule fameuse L'État, c'est moi, responsable de l'asservissement à la Cour de la noblesse et dont il a noté dans ses Cahiers "le désir immodéré d'accroître sa puissance sur ses sujets."

L'habile interrogation finale renforce la conclusion de Montesquieu : en détruisant le sentiment de l'honneur, le

monarque mène une politique suicidaire, puisqu'il détruit la source même de son pouvoir.

La séparation des pouvoirs

Inquiet de voir la monarchie française évoluer vers le despotisme, **Montesquieu** aborde dans le Livre XI un nouveau problème : ***comment peut-on sauvegarder la liberté, dans une république ou dans une monarchie?***

Membre du Parlement, Montesquieu considère que celui-ci doit jouer, conjointement avec la noblesse et les villes, un rôle important comme gardien des lois fondamentales du royaume. Lecteur de la Politique d'Aristote et de l'Essai sur le Gouvernement civil de Locke, il a compris que la liberté politique résulte nécessairement de lois établies liant le gouvernement et que, pour éviter les abus, le pouvoir de faire les lois et le pouvoir de les appliquer ne doivent pas résider dans les mêmes mains.

Il y a dans chaque État trois sortes de pouvoirs : la puissance législative, la puissance exécutive des choses qui dépendent du droit des gens, et la puissance exécutive de celles qui dépendent du droit civil". Par la première, le prince ou le magistrat fait des lois pour un temps ou pour

5 toujours, et corrige ou abroge celles qui sont faites. Par la seconde, il fait la paix ou la guerre, envoie ou reçoit des ambassades, établit la sûreté, prévient les invasions. Par la troisième, il punit les crimes, ou juge les différends des particuliers. On appellera cette dernière la puissance de juger, et l'autre simplement la puissance exécutive de l'État.

10 La liberté politique dans un citoyen est cette tranquillité d'esprit qui provient de l'opinion que chacun a de sa sûreté ; et pour qu'on

ait cette liberté, il faut que le gouvernement soit tel qu'un citoyen ne puisse pas craindre un autre citoyen. Lorsque dans la même personne ou dans le même corps de magistrature, la puissance législative est réunie à la puissance exécutive, il n'y a point de liberté :

15 parce qu'on peut craindre que le même monarque ou le même sénat ne fasse des lois tyranniques pour les exécuter tyranniquement. Il n'y a point encore de liberté, si la puissance de juger n'est pas séparée de la puissance législative et de l'exécutrice. Si elle était jointe à la puissance législative, le pouvoir sur la vie et la liberté des citoyens serait arbitraire : car le

20 juge serait législateur. Si elle était jointe à la puissance exécutive, le juge pourrait avoir la force d'un oppresseur. Tout serait perdu si le même homme, ou le même corps des principaux, ou des nobles, ou du peuple, exerçaient ces trois pouvoirs: celui de faire des lois, celui d'exécuter les résolutions publiques, et celui de juger les crimes ou les

25 différends des particuliers. Dans la plupart des royaumes de l'Europe, le gouvernement est modéré, parce que le prince, qui a les deux premiers pouvoirs, laisse à ses sujets l'exercice du troisième. Chez les Turcs, où ces trois pouvoirs sont réunis sur la tête du sultan, il règne un affreux despotisme.

30 Dans les républiques d'Italie, où ces trois pouvoirs sont réunis, la liberté se trouve moins que dans nos monarchies. Aussi le gouvernement a-t-il besoin, pour se maintenir, de moyens aussi violents que le gouvernement des Turcs: témoin les inquisiteurs d'État, et le tronc où tout délateur peut, à tous les moments, jeter avec un billet son accusation.

MONTESQUIEU, De l'Esprit des lois, XI, 6

L'influence du climat

En même temps qu'il rédigeait les Lettres persanes, **Montesquieu** montrait son goût de la recherche expérimentale en présentant à l'Académie de Bordeaux, entre 1718 et 1720, des mémoires Sur les causes de récho, Sur les glandes rénales, Sur la Transparence des corps et un Essai d'observations d'histoire naturelle.

Son sens de l'observation et de l'expérience se retrouve dans la manière dont De l'Esprit des lois aborde l'étude **des sociétés humaines, considérées comme des organismes vivants**. Reprenant et approfondissant les idées de Fontenelle, de Fénelon et de l'abbé du Bos sur les relations entre le climat et les moeurs, Montesquieu fonde sa théorie sur l'expérimentation scientifique et l'applique à l'étude des lois.

L'air froid resserre les extrémités des fibres extérieures' de notre corps: cela augmente leur ressort, et favorise le retour du sang des extrémités vers le cœur. Il diminue la longueur de ces mêmes fibres; il augmente donc encore par là leur force. L'air chaud, au contraire, relâche les extrémités des fibres, et les allonge;

5 il diminue donc leur force et leur ressort. On a donc plus de vigueur dans les climats froids. L'action du cœur et la réaction des extrémités des fibres s'y font mieux, les liqueurs sont mieux en équilibre, le sang est plus déterminé vers le cœur, et réciproquement le cœur a plus de puissance. Cette force plus grande doit produire bien des effets: par

10 exemple, plus de confiance en soi-même, c'est-à-dire plus de courage: plus de connaissance de sa supériorité, c'est-à-dire moins de désir de la vengeance: plus d'opinion de sa sûreté, c'est-à-dire plus de franchise, moins de soupçons, de politique et de

ruses. Enfin cela doit faire des caractères bien différents. Mettez un homme dans un lieu chaud et enfermé, il souffrira, par les raisons que je viens

15 de dire, une défaillance de cœur très grande. Si, dans cette circonstance, on va lui proposer une action hardie, je crois qu'on l'y trouvera très peu disposé: sa faiblesse présente mettra un découragement dans son âme : il craindra tout, parce qu'il sentira qu'il ne peut rien. Les peuples des pays chauds sont timides comme les vieillards le sont ; ceux des pays froids sont courageux comme le sont

20 les jeunes gens. Si nous faisons attention aux dernières guerres, qui sont celles que nous avons le plus sous nos yeux, et dans lesquelles nous pouvons mieux voir de certains effets légers, imperceptibles de loin, nous sentirons bien que les peuples du Nord, transportés dans les pays du Midi, n'y ont pas fait d'aussi belles actions que leurs compatriotes qui, combattant dans leur propre climat, y

25 jouissaient de tout leur courage. [...]

Dans les pays froids on aura peu de sensibilité pour les plaisirs ; elle sera plus grande dans les pays tempérés ; dans les pays chauds, elle sera extrême.

Comme on distingue les climats par les degrés de latitude, on pourrait les distinguer, pour ainsi dire, par les degrés de sensibilité. J'ai vu les operas

30 d'Angleterre et d'Italie ; ce sont les mêmes pièces et les mêmes acteurs : mais la même musique produit des effets si différents sur les deux nations, l'une est si calme, et l'autre si transportée, que cela paraît inconcevable. Il en sera de même de la douleur : elle est excitée en nous par le déchirement de quelque

fibre de notre corps. L'auteur de la nature a établi que cette douleur

35 serait plus forte à mesure que le dérangement serait plus grand : or il est évident que les grands corps et les fibres grossières des peuples du Nord sont moins capables de dérangement que les fibres délicates des peuples des pays chauds; l'âme y est donc moins sensible à la douleur. Il faut écorcher un Moscovite pour lui donner du sentiment.

MONTESQUIEU, De l'Esprit des lois, XIV, 2

De l'esclavage des nègres

Poursuivant l'étude des rapports du climat avec les lois, **Montesquieu** étudie d'abord comment le climat peut donner naissance à l'esclavage civil. Mais alors que sa méthode consiste d'habitude à analyser les causes des lois, des institutions et des coutumes sans porter de jugement sur leur fondement, **Il ne peut s'empêcher de prendre parti contre l'esclavage**. L'esclavage n'est pas bon par sa nature : il n'est utile ni au maître ni à l'esclave... (XV, 1).

L'esclavage est d'ailleurs au si opposé au droit civil qu'au droit naturel (XV, 2). Cette critique, appuyée seulement sur la philosophie et le droit, n'aurait pas suffi à émouvoir l'opinion publique. Montesquieu y ajoute un **véritable réquisitoire** contre l'esclavage des nègres.

Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais : Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres.

5 Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves. Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre. On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis

10 une âme, surtout bonne, dans un corps tout noir. Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie, qui font les eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une façon plus marquée. On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les

15 Egyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains. Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez les nations policées, est d'une si

20 grande conséquence. Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes: parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens. De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains. Car, si

25 elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ?

MONTESQUIEU, De l'Esprit des lois, XV, 5

6-Un problème d'actualité, l'esclavage

1. Le consensus économique, juridique et religieux

L'esclavage apparaît sous un nouvel aspect aux xvii et xvme siècles, avec le développement de la traite des noirs lié à l'essor des grandes compagnies commerciales et à l'expansion coloniale des pays européens vers le Nouveau Monde. Un esprit éclairé comme le ministre Choiseul représente l'opinion publique quand il écrit aux chambres de commerce: « La traite des noirs mérite plus de protection que toute autre, puisqu'elle est le premier mobile des cultures. »

A tous ceux qui sont convaincus que la prospérité économique découle de l'institution de l'esclavage, la royauté a fourni une assise juridique avec le Code Noir rédigé par Colbert et promulgué par Louis XIV en 1685, ainsi qu'un encouragement financier avec le versement d'une prime par tête d'esclave importé. Quant à l'Église, elle rassure les consciences : dans son Avertissement aux Protestants (article 50), Bossuet rappelle que « condamner l'esclavage reviendrait à condamner le Saint-Esprit qui ordonne aux esclaves, par la bouche de Saint-Paul, de demeurer en leur état et n'oblige pas le maître à les affranchir. »

2. MONTESQUIEU : une dénonciation vigoureuse

Les Pensées de Montesquieu contiennent des morceaux où il dénonce avec vigueur les légitimations absurdes et révoltantes de l'esclavage. On y retrouve au passage la référence à la haine assassine manifestée par les Egyptiens envers les hommes roux:

le racisme et l'esclavage reposent sur un refus irrationnel d'admettre le droit à la différence.

3. VOLTAIRE: l'homme est un loup pour l'homme

Le héros de l'Histoire des voyages de Scarmentado, écrite par lui-même (rédigée par Voltaire en 1754) entreprend un voyage autour du monde qui sert de prétexte à une revue des horreurs accomplies par les hommes. pour

4. HELVÉTIUS : la honte de l'humanité

Cette démonstration à froid par Voltaire de l'absurdité de l'esclavage lui a sans doute été inspirée par la lecture de quelques formules relevées dans le livre du philosophe Helvétius, De l'Esprit, dont la parution en 1758 provoque le scandale.

5. L'ENCYCLOPÉDIE : il faut balayer les sophismes

Le Chevalier de Jaucourt souligne dans l'Encyclopédie - en condamnant au passage la sauvagerie des conquêtes coloniales - que l'esclavage est contraire au droit de nature et à l'esprit du christianisme, malgré les sophismes de ceux qui prétendent le justifier dans sa forme moderne.

6. ROUSSEAU: la loi du plus fort

Jean-Jacques Rousseau démontre dans Du Contrat social (1, 4) que l'esclavage ne peut résulter d'une convention normale

et libre, non plus que de la guerre (puisque la guerre n'est pas une relation d'homme à homme, mais une relation d'État à État); il n'a d'autre fondement que la loi du plus fort: ment

7. CONDORCET : la nature a fait les races égales

Condorcet prend fait et cause pour les esclaves, et non sans violence, dès la première page de ses *Réflexions sur l'Esclavage des Nègres*, parues en 1781 sous un *pseudonyme*.

7-Très humble remontrance aux Inquisiteurs d'Espagne et de Portugal

Contraint de se limiter à des formules modérées quand il présente le point de vue du *législateur justifiant la tolérance entre les diverses religions*, Montesquieu exprime avec force sa condamnation de l'Inquisition et des persécutions religieuses, en feignant de citer un écrivain juif anonyme. C'est le procédé du masque oriental utilisé dans les Lettres persanes pour mettre en question les fondements de la civilisation occidentale.

●Cadalso Lettres marocaines (1793)

José de Cadalso (1741-1782) est l'écrivain le plus représentatif du xviii^e siècle espagnol, le plus influencé aussi par Montesquieu et les Encyclopédistes. Les Lettres persanes lui donnent l'idée des Lettres marocaines, parues en 1793, douze ans après la mort de leur auteur. Cadalso tire parti de la liberté et de la variété que permet le roman par lettres.

Il suppose qu'un Maure, Gazel Ben-Aly, voyageant en Espagne, écrit ses impressions à son ami Ben-Beley, resté au Maroc. C'est un prétexte pour rechercher les causes de la décadence espagnole, que Cadalso, sans attaquer directement l'État et la religion - il vit au pays de l'Inquisition -, explique par la superstition, l'ignorance, le rôle néfaste de la noblesse héréditaire, la corruption des mœurs, la disparition de l'industrie, le déclin du commerce et la ruine de l'agriculture.

Homme de bon sens, il se moque de toutes les exagérations et raille avec humour, dans la lettre 14, l'art des communiqués militaires.

•Louis Althusser Montesquieu, la politique et l'histoire (1959)

Montesquieu, un nostalgique de l'ordre féodal

Montesquieu appartenait par conviction à ce parti d'opposition de droite de condition féodale, qui n'acceptait pas la décadence politique de sa classe, et faisait grief aux nouvelles formes politiques instaurées à partir du x^e siècle d'avoir supplanté les anciennes. Fénelon, Boulainvilliers, Saint-Simon, furent de ce parti, qui mit jusqu'à sa mort tous ses espoirs dans le duc de Bourgogne, dont Montesquieu se faisait un héros. C'est à ce parti que nous devons les doléances les plus célèbres contre les excès du règne de Louis XIV. La misère des paysans, les horreurs de la guerre, les abus des ministres et des intendants, les intrigues et les usurpations des courtisans, voilà les thèmes de ses dénonciations.

...En dénonçant le despotisme, Montesquieu ne défend pas contre la politique de l'absolutisme tant la liberté en général, que les libertés particulières de la classe féodale, sa sûreté personnelle, les conditions de sa pérennité, et sa prétention de reprendre, dans les nouveaux organes du pouvoir, la place dont l'histoire l'a frustrée.

Louis Althusser, Montesquieu, la politique et l'histoire,

ed. P.U.F. 1959, pp. 98-99

•Paul Vernière Montesquieu et l'Esprit des lois....

Montesquieu, un libéral réformiste

Transporter dans des siècles reculés toutes les idées du siècle où l'on vit, c'est des sources de l'erreur celle qui est la plus féconde, déclare Montesquieu en XXX, 14. Nous en tirerons deux

conséquences: Tunc que notre auteur n'est pas un réactionnaire, qu'il vit dans son temps et que son féodalisme poétique n'a rien à voir avec un réformisme prudent, mais résolu: T'autre s'applique aux critiques de Montesquieu qui risquent de tomber dans le travers qu'il dénonce, écrit en 1748; les leçons qu'il peut donner à notre temps sont d'ordre méthodologique ou spirituel, non d'ordre pratique. On doit garder de lui l'esprit de liberté, de tolérance et de justice et peut-être aussi cette vocation spécifiquement provinciale d'un pluralisme harmonieux, d'un concert politique plutôt que d'un affrontement. Encore une fois, ce drame qu'il a soigneusement écarté de sa vie, et vers lequel un certain romantisme attire les sociétés modernes, il a voulu, de toutes ses forces et de toute sa volonté, l'éloigner aussi du corps social: le meilleur gouvernement est pour lui celui qui n'est pas malade.

Mais pour Montesquieu la France est malade. Même s'il s'agit moins de créer une constitution nouvelle que de rendre leur vigueur à des institutions affaiblies. Le limiter à une vision cyclique de l'histoire est une dérision. Il est trop facile de dire comme Althusser que Montesquieu appartenait par conviction à ce parti d'opposition de droite de condition féodale qui n'acceptait pas la décadence politique de sa classe un tel langage est condamné par son anachronisme on ne réduit pas une telle intelligence à un schéma de cette sorte, ni Montesquieu à Boulainvilliers ou à Saint-Simon. C'est un réformiste prudent, qui suggère plus qu'il ne dit, et qui, pour la critique moderne habituée à la virulence de ton, passe pour être timoré parce qu'il est pacifique et qu'il garde les pieds sur terre.

***Paul VERERE. Montesquieu et l'Esprit des lois
ou la Raison impure, éd. SEDES, 1977, p. 115***

CHAPITRE III

MARIVAUX : LA LUCIDITÉ

« J'ai guetté dans
le cœur humain toutes
les niches différentes
où peut se cacher l'amour
lorsqu'il craint de se montrer et
chacune de mes comédies a
pour objet de le faire sortir
d'une de ces niches. »

*Marivaux, texte cité par D'Alembert dans son Éloge de
Marivaux (1763)*

1-Marivaux (1688-1763)

●Un jeune homme discret

Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux est resté très discret sur sa propre vie. Ses romans de jeunesse se déroulent dans un cadre rustique situé en Auvergne, dans cette province où Marivaux, né à Paris en 1688, suit à onze ans son père devenu directeur de l'Hôtel des Monnaies de Riom, reçoit une solide formation de latiniste chez les Oratoriens et s'adonne à de vastes lectures romanesques.

●La vocation littéraire

Revenu à Paris en 1710 pour s'inscrire à l'École de Droit, Marivaux se consacre entièrement à la littérature et affirme rapidement sa vocation avec deux romans. *Les Effets surprenants de la sympathie* (1713). *La Voiture embourbée* (1714) et deux parodies burlesques, *L'iade travestie* (1717) et *le Télémaque travesti* (1717; éd. 1726).

Ces œuvres témoignent du double aspect de sa personnalité littéraire, qui oscille entre le goût du romanesque féerique et le souci de la réalité.

●La rupture avec le classicism

A partir de 1717, Marivaux rédige pour le *Nouveau Mercure de France*, journal mensuel, une série d'essais sur les habitants de Paris, le peuple, les bourgeois, les gens du monde, les

beaux-esprits. Ses Pensées sur la clarté du Discours marquent en 1719 sa rupture avec le classicisme : la vraie clarté n'est possible, selon lui, que pour les pensées communes : pour les pensées subtiles et singulières, il faut exclure une vision analytique du réel et renoncer à la recherche de l'expression exacte: l'écrivain suggérera donc les nuances, sans craindre de juxtaposer des termes qui ne l'ont jusqu'ici jamais été. C'est ainsi qu'il pourra donner de sa pensée une approximation aussi exacte que possible.

•La réussite théâtrale

Ruiné en 1720 par la banqueroute de Law, Marivaux devient avocat, sans pour autant renoncer à la littérature. Après le relatif succès à la Comédie-Italienne de sa première comédie, Arlequin poli par l'Amour (1720), il fait rapidement figure de maître dans un genre où, durant vingt ans, il équilibre l'ironie et la sensibilité, la passion romanesque pour la femme et l'absence complète d'illusions à son égard.

Sa recherche de la vérité psychologique et d'un langage traduisant la naissance de l'amour ainsi que les intermittences du cœur est jalonnée par une succession de comédies presque toutes destinées à la troupe des Comédiens Italiens, dirigée par Luigi Riccoboni, dit Lelio, et concurrente de la troupe du Théâtre Français.

•Le retour au roman

Journaliste réputé et auteur à succès, Marivaux devient en 1730 l'hôte assidu des salons littéraires et mondains de Madame

du Deffand et de Madame de Tencin. Il surprend les habitués avec la parution, en 1731, de la première partie de *La Vie de Marianne*, Ce récit, par une dame du monde et à l'une de ses amies, de sa vie extrêmement mouvementée se prolonge jusqu'en 1741 par dix autres parties, et demeure inachevé, L'apparent détachement de Marivaux envers son œuvre romanesque ne l'empêche pas de publier en 1734 et 1735 les cinq premières parties d'un autre roman resté inachevé, *Le Paysan parvenu*, où un personnage mûri par la vie raconte et interprète sa réussite sociale

Élu en 1742 à l'Académie française, de préférence à Voltaire, Marivaux n'écrit plus, jusqu'à sa mort, intervenue en 1763, que quelques comédies et des réflexions sur la littérature: son succès immédiat était lié à un certain moment de la sensibilité française.

1720 Arlequin poli par l'Amour

1722 La Surprise de l'Amour

1723 La Double Inconstance

1724 Le Prince travesti ; La Fausse Suivante

1725 L'Ile des Esclaves

1730 Le Jeu de l'Amour et du Hasard

1731-1741 La Vie de Marianne (roman)

1732 Les Serments indiscrets Le Triomphe de l'Amour

1734-1735 Le Paysan parvenu (roman)

1737 Les Fausses Confidences

2. Un théâtre de l'amour-mystère

●La Surprise de l'Amour (1722)

Dans La Surprise de l'Amour, *il s'agit de deux personnes qui s'aiment pendant toute la pièce, mais qui n'en savent rien eux-mêmes* et qui n'ouvrent les yeux qu'à la dernière scène (*Marivaux*).

Trahi par une infidèle, Lelio s'est retiré à la campagne avec son valet Arlequin. Mais il ne peut refuser la visite de la Comtesse qui habite la propriété voisine. On dit du mal de l'amour, on étale une indifférence provocante, on s'accuse d'antipathie, on annonce son départ.. Au troisième acte, Colombine, la suivante de la Comtesse, plaidant le faux pour que sa maîtresse découvre le vrai, affirme que vraiment Lelio ne cherche qu'à la fuir.

●La Double Inconstance (1723)

Lucidité et duplicité

Le Prince fait enlever une bergère, Silvia, qu'il aime et voudrait épouser. Mais Silvia n'aime qu'Arlequin, un brave paysan naïf et finaud. Flaminia, une dame de la cour, délurée et cynique, essaie de détacher Arlequin de Silvia, puis Silvia d'Arlequin.

L'intérêt de la scène tient à l'habileté dont fait preuve Flaminia en *jouant sur la jalousie naissante et l'amour-propre de Silvia*, encore retenue par son angoisse devant l'exercice réel et solitaire de la liberté.

•Le Prince travesti (1724)

La lettre et l'esprit

Tout est signe chez *Marivaux*. Dans la scène centrale du Prince travesti le ***travail de l'interprétation se fait en présence de l'être aimé et sans intervention d'un médiateur*** : les tirades d'Hortense constituent des discours de dénégation qui s'annulent au moment même où elle les profère, et qui livrent ainsi leur véritable sens. Mais le marivaudage est une reconnaissance de la passion et, avec une extrême spontanéité, Hortense dit tout son amour et le péril de mort qu'elle y voit attaché pour Léo, menacé par la fureur amoureuse de la Princesse.

•L'Ile des Esclaves (1725)

« Vaine, minaudière et coquette... »

Iphicrate et son laquais Arlequin, Euphrosine et sa suivante Cléanthis, partis d'Athènes et victimes d'un naufrage, ont mis pied sur l'Ile des Esclaves. Le gouverneur de l'île, Trivelin, impose aux maîtres de devenir serviteurs, et les place au service de leurs anciens domestiques.

L'échange de condition, de nom et de vêtements, permet à Arlequin de se venger allègrement. La rancune de Cléanthis contre Euphrosine s'épanche d'abord avec une verve plus agressive; puis elle se prête au jeu suggéré par Trivelin.

•Le Jeu de l'Amour et du Hasard (1730)

Travestissement et ballet verbal

Silvia s'inquiète du mariage de convenance que son père, Monsieur Orgon, lui a ménagé avec Dorante, qu'elle ne connaît

pas. Elle décide de changer de costume et de rôle avec sa femme de chambre Lisette, ***pour examiner en toute liberté son prétendant***. Mais Dorante a eu la même idée : il arrive avec l'habit de son valet Bourguignon, qui de son côté le remplace. Et c'est le premier tête-à-tête entre la pseudo-soubrette et le pseudo-valet.

La gravité de l'enjeu

Silvia, toujours déguisée en Lisette, a avoué (II, 9) à Dorante, toujours travesti en Bourguignon, qu'elle l'aurait aimé s'il était un homme de condition. Dorante lui révèle alors sa véritable identité. Mais Silvia continue le jeu- ce ne sera plus celui du hasard, mais celui de l'amour : ***elle veut se faire offrir le mariage dans son rôle d'emprunt***, et les choses se compliquent car son frère Mario excite la jalousie de Dorante en se présentant comme un rival malchanceux.

Marivaux renouvelle la scène de dépit amoureux en lui donnant une grande tension dramatique et en y introduisant des aspects moraux: la pudeur de Silvia, son inquiétude un peu féministe devant les manoeuvres des séducteurs, le mépris des préjugés de classe déclaré par Dorante.

●Le Triomphe de l'Amour (1732)

Le Triomphe de l'Amour procède de la tradition romanesque et d'une antiquité de pacotille. Une princesse de Sparte, Léonide, veut rendre le trône à l'héritier légitime, Agis, dont elle est tombée amoureuse; elle décide donc de se déguiser en homme et prend le nom de Phocion pour s'introduire dans la maison du philosophe Hérocrate et de sa sœur Léontine qui ont élevé secrètement Agis. Il en résulte ***des scènes troubles*** comme celle où Léontine

est conquise par Phocion sans supposer qu'il s'agit d'une jeune fille déguisée en homme.

Phocion-Léonide triomphe de la sœur du philosophe en l'entourant de sa tendresse, car elle sent le besoin d'affection de cette vieille fille, désarmée devant la vie et l'aventure qui lui arrive. ***Le jeu est cruel, sinon méchant*** volontairement : c'est l'amour de Léonide pour Agis qui la conduit à écarter tous les obstacles sans aucun scrupule.

•Les Fausses Confidences (1737)

Un meneur de jeu diabolique

Un valet, Dubois, trahit sa maîtresse Araminte, Jeune veuve fort riche, en introduisant chez elle son ancien maître Dorante, jeune homme sans fortune, et en l'aidant dans son ***entreprise de conquête amoureuse***.

ARAMINTE.- Qu'est-ce que c'est donc que cet air étonné que tu as marqué. ce me semble, en voyant Dorante ?

D'où vient cette attention à le regarder?

DUBOIS-Ce n'est rien, sinon que je ne saurais plus avoir l'honneur de servir Madame, et qu'il faut que je lui demande mon congé.

5 ARAMINTE, surprise. Quoi ! seulement pour avoir vu Dorante ici ?

DUBOIS - Savez-vous à qui vous avez à faire?

ARAMINTE Au neveu de Monsieur Remy, mon procureur.

DuBois Eh! Par quel tour d'adresse est-il connu de Madame ? comment a-t-il fait pour arriver jusqu'ici ?

10 ARAMINTE C'est Monsieur Remy qui me l'a envoyé pour intendant. DUBOIS. Lui, votre intendant! Et c'est Monsieur Remy qui vous l'envoie? Hélas! le bon homme, il ne sait pas qui il vous donne: c'est un démon que ce garçon-la ARAMINTE. Mais que signifient tes exclamations? Explique toi est-ce que 15 tu le connais ? Dusois. Si je le connais, Madame ! si je le connais ! Ah! vraiment oul; et il me connaît bien aussi. N'avez-vous pas vu comme il se détournait, de peur que Je ne le visse?

ARAMINTE - Il est vrai, et tu me surprends à mon tour. Serait-il capable de

20 quelque mauvaise action, que tu saches? Est-ce que ce n'est pas un honnête homme ? DUBOIS. Lui ! il n'y a point de plus brave homme dans toute la terre, il a, peut-être, plus d'honneur à lui tout seul que cinquante honnêtes gens ensemble. Oh! c'est une probité merveilleuse; il n'a peut-être pas son pareil.

25 ARAMINTE Eh! De quoi peut-il donc être question? D'où vient que tu m'alarmes ? En vérité, j'en suis tout émue. DuBois Son défaut, c'est là. (Il se touche le front.) C'est à la tête que le mal le tient.

ARAMINTE. A la tête ?

30 DUBOIS. Oul; il est timbré, mais timbré comme cent. ARAMINTE - Dorante ! il m'a paru de très bon sens. Quelle preuve as-tu de sa folie? DuBois. Quelle preuve ? Il y a six mois qu'il est tombé fou; il y six mois qu'il extravague d'amour, qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il en est comme un perdu :

35 je dois bien le savoir, car j'étais à lui, je le servais : et c'est ce qui m'a obligé de le quitter; et c'est ce qui me force de m'en aller

encore: ôtez cela, c'est un homme incomparable. ARAMINTE, un peu boudant. - Oh bien ! Il fera ce qu'il voudra, mais je ne le garderai pas. On a bien affaire d'un esprit renversé, et, peut-être encore, je gage,

40 pour quelque objet qui n'en vaut pas la peine, car les hommes ont des fantaisies !... DUBOIS.- Ah ! vous m'excuserez: pour ce qui est de l'objet, il n'y a rien à dire. Malepeste ! sa folie est de bon goût. ARAMINTE N'importe, je veux le congéder. Est-ce que tu la connais, cette

45 personne? DUBOIS. J'ai l'honneur de la voir tous les jours; c'est vous, Madame. ARAMINTE. Moi, dis-tu ?

Marivaux, Les Fausses Confidences, I, 14, (1737)

Le marivaudage

MARIVAUX a donné la dénomination à un genre, et son nom est devenu synonyme d'une certaine manière : cela seul prouverait à quel point il y a insisté et réussi. Mari vaudage est dès longtemps un mot de vocabulaire.(*SAINTE-BEUVE, 13 janvier 1854*).

1. Le choix des sujets, des personnages et des circonstances

a.Fantaisie romanesque et réalisme

Les éléments de la dramaturgie italienne travestissement, mensonges, parodie.... soutiennent la construction de la plupart des comédies de Marivaux: presque toutes les pièces montrent un ou plusieurs déguisements, soit qu'un état civil s'y cache, soit qu'un coeur s'y dérobe. Marivaux écrit pour les Comédiens-Italiens, et s'adapte aussi bien aux fantaisies d'Arlequin qu'à la poésie un peu irréelle de Silvia. Et il crée pour eux des

personnages romanesques comme l'ingénieuse Léonide du Triomphe de l'Amour, la jeune veuve Araminte des Fausses Confidences ou le séduisant Dorante du Jeu de l'Amour et du Hasard.

Mais ce romanesque n'ignore pas la réalité. Marivaux introduit l'argent sur la scène : dans la plupart de ses pièces, on parle de revenus, d'héritages ou de procès. Le romanesque rejoint aussi le réel quand il traduit chez les personnages in volonté de trouver la vérité.

b.Un seul sujet : la naissance de l'amour

J'ai guetté dans le coeur humain toutes les niches différentes où peut se cacher l'amour, lorsqu'il craint de se montrer et chacune de mes comédies a pour objet de le faire sortir d'une de ces niches... C'est tantôt un amour ignoré des deux amants, tantôt un amour qu'ils sentent et qu'ils veulent se cacher l'un l'autre ; tantôt enfin un amour

incertain. Tantôt il s'insinue dans le cœur des antagonistes, et il suffit de laisser aller l'intrigue sans aucun événement extérieur, comme dans *Le Jeu...*, tantôt une soubrette délurée comme Flaminia dans *La Double Inconstance* ou un valet magicien comme Dubois dans *Les Fausses Confidences* mène le jeu, fait naître et reconnaître l'amour dans un cœur, auparavant vide et indifférent.

2.L'anatomie du cœur humain

a. Les variations autour de la surprise de l'amour

Marivaux, dès la première de ses comédies sentimentales, *La Surprise de l'Amour*, fait énumérer par Lelio (1,2) les infinies ressources de sa palette psychologique : Le cœur d'une femme se donne sa secousse à lui-même ; il part sur un mot qu'on dit, sur un mot qu'on ne dit pas, sur une contenance. Elle a beau vous avoir dit qu'elle aime le répète-t-elle ? vous l'apprenez toujours, vous ne le saviez pas encore:ici par une impatience,

par une froideur, par une imprudence, par une distraction, en baissant les yeux, en les relevant, en sortant de sa place, en y restant: enfin c'est de la jalousie, du calme, de l'inquiétude, de la joie, du babil, et du silence de toutes couleurs; et le moyen de ne pas s'enivrer du plaisir que cela donne? le moyen de se voir adorer sans que la tête vous tourne?

b.Entre le conscient et l'inconscient

Les comédies de Marivaux reposent sur un jeu de feintes et d'esquives qui retarde le moment où les personnages devront reconnaître la présence de l'amour. On se dupe soi-même ou l'on s'oublie soi-même : c'est la justice et le pitié qui obligent Araminte à conserver son intendant, dans *Les Fausses Confidences*.

L'amour parait diviser leur être : ce sentiment se réfugie dans le subconscient; mais, parce que sa force est irrésistible, il émerge peu à peu à la consc.

2. Autobiographies imaginaires et romans d'analyse

1. La Vie de Marianne et Le Paysan parvenu : deux autobiographies imaginaires

Autobiographies imaginaires conçues simultanément, *La Vie de Marianne* (1731-1741) et *Le Paysan parvenu* (1734-1735) présentent le même conflit entre l'individu et la société : orpheline sensible et fière, Marianne revendique par ses qualités personnelles le droit d'être elle-même et son appartenance à l'aristocratie; tout comme l'ancien paysan Jacob, devenu riche grâce à sa vitalité, à sa rouerie et à son cynisme joyeux, souhaite prouver sa parfaite intégration à la bourgeoisie d'affaires.

Comtesse rassurée par sa réussite sociale, l'héroïne du roman peut contempler avec une ironie indulgente et souriante les anciens mouvements de son cœur. *Le Paysan parvenu* nous montre à la fois un Jacob de vingt ans, mais aussi celui qu'il est devenu et qui n'hésite pas à critiquer ses comportements.

Ces deux héros énergiques s'exposent à des aventures toujours renaissantes - l'auteur ne dédaigne pas le romanesque - qui viennent les éprouver, et servent de prétexte à des effets dramatiques et à ces variations psychologiques raffinées où excelle **MARIVAUX**, anatomiste du sentiment, de la lucidité et de l'esprit.

2. Une structure similaire

La similitude de structure se retrouve dans la double dimension de Marianne et de Jacob, qui sont à la fois acteur et spectateur. Marivaux a doté Marianne du génie de l'introspection: Une autre dualité apparaît quand le personnage souligne la distorsion entre ce qu'il paraît être aux autres et ce qu'il est réellement.

•La Vie de Marianne (1731-1741)

Comment se faire entretenir honnêtement

*****La Vie de Marianne**

Jeune orpheline perdue dans Paris, Marianne est recommandée par un religieux à un vieux dévot, Monsieur de Climal, qui l'installe en pension chez une lingère, Madame Dutour. Assez innocente au début pour ne pas voir de mal dans le comportement de Monsieur de Climal. Marianne comprend enfin où il veut en venir, et cherche à partir. Madame Dutour la retient et lui conseille de se faire honnêtement entretenir.

Cette exhortation positive et réaliste, sinon liée à une moralité scrupuleuse, se coule dans un véritable discours de comédie, qui balaie les objections, et s'enrichit de tous les procédés spontanés de la langue parlée.

L'amour naissant

A l'église de la paroisse, Marianne remarque un jeune homme qui parait, lui aussi, la distinguer. Sur le chemin du retour, elle fait un brusque écart pour éviter un carrosse lancé à vive allure, se tord la cheville, et tombe.

Solitude et désarroi

Valville surprend, chez Madame Dutour, Monsieur de Climal - qui n'est autre que son oncle- à genoux devant Marianne et lui baisant la main. Il se méprend sur la réaction de Marianne, et part d'un air méprisant. Marianne, désespérée, refuse violemment les propositions de Monsieur de Climal et le congédie. Craignant de devenir désormais une charge pour Madame Dutour, elle va demander l'aide du religieux qui l'avait secourue lors de son arrivée à Paris.

●Le Paysan parvenu (1734-1735)

Le dîner des demoiselles Habert

*** Le Paysan parvenu

Jeune paysan champenois venu à Paris, Jacob est engagé comme domestique par Mademoiselle Habert, une demoiselle dévote d'une cinquantaine d'années qui vit avec sa sœur aînée. Dès son arrivée dans la maison, Jacob observe que les deux sœurs et leur servante, Catherine, paraissent avant tout préoccupées de nourriture, et le premier dîner dont il assure le service le confirme dans son impression.

La description du dîner est interrompue par une série de réflexions où **la subtilité de l'analyse psychologique rejoint le raffinement de style**. Qu'un jeune paysan soit en mesure d'apprécier aussi délicatement le plaisir de vivre pourrait surprendre si l'on oubliait qu'au moment où il écrit, ce paysan est parvenu. **L'art de la narration rétrospective** consiste à gommer la distance entre le personnage à son arrivée chez les Demoiselles Habert et le narrateur devenu vieux, qui prend plaisir à se remémorer le passé et dont la lucidité apparaît déjà en puissance dans le héros jeune.

●La Dame at oureuse par envie (1716)

La conjonction est indispensable **entre le goût de Marivaux pour l'analyse psychologique ou morale et la tradition du théâtre italien** doté d'une we scénique suffisante pour animer lab. action. A la rencontre d'une troupe les Comédiens italiens de Luigi Riccoboni- et d'un auteur, il faut associer Finfluence des pices jouées par les acteurs préférés de arivaux on peut regarder le

canevar de La Dame amoureuse par envie, représentée le 6 juillet 1716, comm. une source des Fausses Confidences.

Fable et réalité

Lélio fut pris dès son enfance par des bohémiens à qui Scapin re va sans en savale la naissance Son dernier ravisseur le fit élever à Rome, le mit page chez un prince et lorsqu'il fut en état de l'introduire dans le monde, le conduisit à Naples le fait entrer en qualité de secrétaire au service de la comtesse Flaminia. dame d'une des plus riches et des plus illustres familles de ce royaume.

5 Il est bientôt sensible aux charmes de Silvia, dame d'honneur, et parente de la comtesse, qui répond assez à ses empressements. Leurs amours ne peuvent être longtemps cachées aux yeux de Flaminia qui envieuse du bonheur de sa

10 parente empi le toutes sortes d'artifices pour lui enlever son amant et en faire sa conquête L'ambition du jeune homme fait d'abord refléter qu'elle a souhaité dédaigne Silvia se fait d'épouser la comtesse il en fait la confidence à Scapin son compagnon, qui lui sert de valet, et ordonne un équipage magnifique, et digne

15 du rang qu'il va tenir, mais il est extraordinairement surpris lorsque la comtesse le consulte sur le dessein qu'elle a d'en épouser un autre. Il retourne au premier objet de son amour, tâche de Tapaiser par ses soumissions, et fait éclater le mépris qu'a pour Flaminia, dont Silvia est jalouse. La comtesse les surprend dans cet entretien, fait enfermer Silvia dans son appartement, et met de nouveau an

20 tout en usage pour regagner le coeur de Lélio, et le fixer. Lui la presse avec fierté de déclarer ses desseins, parce qu'il veut absolument avoir la liberté d'en avoir une des deux. La comtesse imitée de sa témérité, lui donne un soufflet, dont elle se repent

dans le moment, et tache de Ten consoler par des discours artificieux qui paraissent lui devoir donner lieu d'espérer, et elle se retire Scapin instruit par

25 Lelo de ce qui s'est passé l'assure que ce qui empêche la comtesse de se déclarer ouvertement, c'est l'incertitude de sa naissance; mais qu'il a appris que le Duc Albert, parent de Flaminia, a perdu un fils au berceau nommé Théodore, que les corsaires lui ont enlevé, et qu'il trouvera moyen de le faire passer pour u et le mettra par là dans peu en l'état d'épouser la comtesse. Arlequin et lut

30 vont s'habiller en Turcs et feignent de venir d'Alger ayant appris qu'un esclave nommé Théodore, qu'ils ont pris enfant, et qui s'est enfui, était à la cour de la comtesse, et disent qu'ils veulent l'engager à retourner avec eux. On ajoute fol à leur rapport, mais Lélío, ennemi de toute fourberie, découvre le stratagème à Flaminia Sa sincérité ne fait qu'augmenter l'amour qu'elle a pour lul, et la

35 détermine à laisser tout le monde dans l'erreur. Le duc arrive cherchant son fils, fembrasse, et lul dit que celui qu'il a perdu avait sur l'estomac une marque couleur de feu en forme d'épée, et que c'est à ce signe qu'il espère reconnaître son sang. Scapin et Lello sont étonnés de voir la réalité de ce qu'ils avaient Imaginé comme une fable. Lélia montre la preuve de sa naissance: le duc

40 reconnaît son fils, l'embrasse avec tendresse, et raconte de quelle façon il lui avait été ravi par les bohémiens; et la comtesse l'accepte pour époux avec des transports de joie, qui finissent la pièce.

La Dame amoureuse par envie;

*Recueil général de toutes les pièces représentées
par les comédiens de S.A.R. Monseigneur le Duc d'Orléans (1733)*

•Frédéric Deloffre Marivaux et le marivaudage

Le marivaudage

Le marivaudage nous est apparu comme un badinage, non pas libertin, mais grave au fond, comme l'alliance d'une forme de sensibilité et d'une forme d'esprit. Rapprochée de la tendresse chimérique propre aux romans précieux comme de la passion brutale qui, en fait, a dû en tenir la place, cette notion suppose, non seulement un progrès de la sensibilité sur lequel l'essentiel a été dit, mais un affinement du goût auquel les néo précieux, à la suite des Modernes, ont contribué pour leur part. Qui ne voit que l'enrichissement des ressources stylistiques, découverte de la suggestion substituée parfois à l'expression, mise au point d'une rhétorique plus lyrique qu'oratoire, pour ne citer que ces deux exemples, répond réellement à des besoins nouveaux?

Qui dit de nos jours marivaudage pense à un dialogue. Cette acception inconnue du xviii^e siècle constitue par elle-même une sorte d'hommage à un maître du style dramatique. Les interprètes modernes de Marivaux louent unanimement son art exceptionnel dans ce domaine. Les dialoguistes brillants n'ont assurément pas manqué depuis à la scène ou au cinéma français. Mais nul n'avait songé avant lui, et nul n'a songé depuis, à faire du dialogue un élément autonome, aux lois distinctes des lois psychologiques ordinaires, principe de progression, de trouble ou de retard. Pour qu'une telle conception prit naissance, il fallait qu'un faisceau de conditions fussent remplies : existence d'une société susceptible de fournir des modèles, puis d'apprécier les résultats. d'un écrivain versé dans cette société et ayant le goût de la parole, d'interprètes capables de donner un air spontané au procédé. La fréquentation de Marivaux chez Mmes de Lambert ou de Tencin, la rencontre qu'il fit de comédiens habitués au jeu impromptu fournirent cette heureuse conjonction, et le marivaudage prit

survivre un art de la conversation tel qu'il n'en avait peut-être jamais existé.

Dialogue brillant, mais non moins naturel Peu d'écrivains seraient capables de faire rendre un ton si vrai au langage d'un Jacob à coté d'un Darante, d'une Mme Dutour à côté d'une marquise. Or, si les lectures de Marivaux révèlent un esprit ouvert et moderne, elles ne permettent pas de prévoir en lui Fun de nos plus grands prosateurs Le génie du style est déposé d'abord par la langue parlée, ensuite seulement par la lecture remarquait Albert Thibaudet à propos de Flaubert. L'observation s'appliquerait fort bien à Manvau. Causeur incomparable dans une société qui parle la meilleure langue de son temps, il fait passer dans ses œuvres toute la vivacité de ce langage. Fait curieux, il y inclut aussi des apports populaires ou provinciaux qui paraissent de bon aloi et vivifient son style sans en compromettre ni la pureté. ni l'unité Cette dernière est du reste assurée par le caractère de la phrase orale dès sa conception, elle n'a pas besoin de passer par l'épreuve d'un gueuloir, puisqu'elle est parlée mentalement avant d'être jetée sur le papier.

Le marivaudage est encore, en un autre sens non moins valable, une forme d'investigation psychologique et morale, Des observations jamais encore faites exigeaient des termes nouveaux Créateur des locutions et des images nécessaires à leur expression, Marivaux devait résoudre un autre problème: trouver le moyen de les incorporer à son récit sans en rompre la trame. La phrase qu'il a imaginée à cet effet représente une innovation dont nous sommes à peine en état de mesurer la portée, tant elle offre de ressources au roman d'analyse.

Frédéric DELOFFE, Marivaux et le manvauage,

éd. A Calin, 1971, pp. 499-50

CHAPITRE IV

L'ESSOR

DU ROMAN

LESAGE, PRÉVOST, CRÉBILLON

« **Delivrez – nous de l'amour** »

Prevost, Memoires et Aventures d'un Home de qualité

Au début du XVIII^e siècle l'école méprise le roman (pour les Jésuites, la fiction relève de la seule poésie et la prose ne doit se consacrer qu'à l'histoire) et la critique littéraire refuse un genre mineur dont elle condamne la frivolité, les invraisemblances et l'im moralité. L'imagination demeure une puissance trompeuse et les bienséances interdisent toute verve à la création romanesque.

1. Roman d'apprentissage et roman d'ascension sociale

C'est pourtant l'héritage du roman héroïco-galant du grand siècle et du roman picaresque espagnol - genres suspects par excellence - qui inspire l'essor et la libération progressive du roman, en liaison avec l'évolution de la pensée et de la société.

L'empirisme de Locke analyse l'être humain comme le produit d'une suite d'expériences et de rencontres, justifiant ainsi le

roman d'apprentis sage, dont **LESAGE** donne un modèle avec son chef-d'œuvre, l'Histoire de Gil Blas... (1715-1724 1735). Mais ce roman se rattache aussi au roman d'ascension sociale, tout comme Le Paysan parvenu (voir p. 69), où **MARIVAUX** intègre en arrière-plan le pouvoir de l'argent, les mouvements d'immigration vers la capitale et la montée de la petite bourgeoisie.

2. Romanesque et philosophie

Dans une France où la société aristocratique s'affaiblit, la forme épistolaire permet à **MONTESQUIEU** d'exprimer son scepticisme et la relativité des points de vue en composant autour de l'aventure vécue par Usbek ses Lettres persanes (voir p. 18).

Empruntant le thème du voyage imaginaire au Gulliver de Swift (voir p. 125), **VOLTAIRE** use à son tour de la fiction pour suggérer au lecteur ce qu'il croit être la

vérité. Véritables anti-romans du comportement, ses Contes (voir pp. 128 à 146) parodient les vieux romans baroques et mettent un merveilleux débridé au service d'une lecture critique.

3. Romanesque et lucidité

Comme tous les romanciers du siècle, **PRÉVOST** condamne l'in vraisemblance romanesque, sinon le romanesque. Il cherche à offrir une leçon sur la vie réelle, même si l'histoire de Manon Lescaut (1731) est imaginaire, même si son Cleveland (1731-1739) tient souvent de l'épopée mystique. Il évolue ensuite vers la satire des mœurs avec Le Doyen de Killerine (1740).

Peu accessibles au réalisme, les salons de la nouvelle préciosité s'interrogent sur l'irrationnel, le monde intérieur et le sentiment de l'existence. Soucieux d'exprimer la sensibilité de son temps, **MARIVAUX** cherche dans le

roman, dès sa jeunesse, un moyen d'exprimer la subtilité des âmes tendres. Quand, plus tard, il abandonne les surprises, les jeux et les triomphes de l'amour au théâtre pour donner libre cours à son imagination romanesque, il analyse avec une lucidité aigüe l'opposition entre le naturel et la société chez l'héroïne de La Vie de Marianne (1731-1738; voir p. 65) ou chez Jacob dans Le Paysan parvenu.

4. Libertinage et sensibilité

Progressivement le roman de mœurs évolue : alors qu'au siècle précédent on tournait volontiers en dérision les roturiers, c'est l'aristocratie décadente qui est visée dans Le Sopha par la satire libertine de **CRÉBILLON**. Ce non-conformiste s'en prend à Mari vau dans une japonaiserie grivoise, L'Ecumoire... et donne un grand roman d'analyse avec Les Égarements du cœur et de l'esprit (1736-1738).

1715-1735 LESAGE: Histoire de Gil Blas de Santillane

1719 DEFOE: Robinson Crusé

1721 MONTESQUIEU: Lettres persanes

1726 SWIFT: Voyages de Gulliver

1731 PREVOST: Manon Lescaut

1731-1739 PREVOST: Histoire de Monsieur Cleveland

1731-1741 MARIVAUX : La Vie de Marianne

1734-1735 MARIVAUX : Le Paysan parvenu

1736-1738 CREBILLON : Les Égarements du cœur

et de l'esprit

1740 RICHARDSON : Pamela

1748 VOLTAIRE: Zadiq

1759 VOLTAIRE: Candide

1761 ROUSSEAU: Julie ou la Nouvelle Héloïse

1. Lesage : le réalisme romanesque

Histoire de Gil Blas de Santillane (1715-1724-1735)

1. Un romancier des mœurs

Sa vocation et ses comédies rattachent LESAGE (1668-1747 voir Littérature, x^e siècle, p. 338) à la tradition de Molière: mais ce dramaturge doit ses plus grands succès au **roman de mœurs, proche de la comédie**, dont il est issu, et plus adapté à la peinture de la société. Après le succès triomphal du *Diable boiteux* (1707), Lesage livre à l'impression du public, de 1715 à 1735, les épisodes successifs de son *Histoire de Gil Blas de Santillane* son oeuvre la plus originale.

2. Le réalisme satirique

Romancier lucide, Lesage rejoint souvent l'insolence des pamphlets de la Régence ou la satire des *Lettres persanes* : la

société se trouve passée en revue par **un observateur critique doublé d'un subtil humoriste** qui promène son regard, au hasard apparent des aventures de son héros, dans tous les milieux.

Comme Montesquieu il recourt au dépaysement et au vol de l'exotisme, imitant l'inspiration et la technique du roman picaresque né en Espagne au 17^e siècle. La trajectoire sinueuse et riche en anecdotes de Gil Blas permet à l'auteur de présenter une vision complète de son temps.

3. Le roman picaresque

Le "*picaro*" n'a pas le loisir de sacrifier aux nobles chimères de la chevalerie dans un monde difficile **pauvre hère plus riche de bons sentiments que de fermes principes**, il doit avant

tout assurer sa subsistance quotidienne et connaît une suite d'aventures qui s'insèrent tout naturellement dans un roman à tiroirs où les moments de misère et de vie errante alternent avec les instants de répit ou de bonheur.

4. Le roman d'éducation

Mais la destinée de Gil Blas n'est pas construite au hasard. Jeune Espagnol cruellement dupé lors de ses premiers contacts avec le monde, le héros se fautive peu à peu dans la société, à mesure que ***l'action se déroule, parallèle à l'évolution historique de l'époque où vit Lesage.*** La narration est faite par Gil Blas devenu vieux, dont le commentaire très discret marque les erreurs passées, les faiblesses, les progrès en sagesse. De ce fait l'ouvrage possède une unité et une continuité qui ne sont pas seulement biographiques, mais aussi organiques: chaque épisode enrichit l'expérience de Gil Blas, est une des leçons qui ont fait de lui l'homme dont nous entendons la narration (Henn Coulet)

●Un récit picaresque chez les brigands

*** Gil Blas de Santillane

A l'âge de dix-sept ans, Gil Blas de Santillane, un jeune Espagnol démuné, se rend à l'université de Salamanque. Il connaît des aventures variées qui mettent en relief sa naïveté, son étourderie et sa vanité. Fait prisonnier par des brigands, il s'engage dans leur troupe...

L'intérêt de cet épisode tient au comique burlesque et à l'humour joyeux d'un récit structuré qui offre à la fois **le portrait de Gil Blas** - picaro craintif tenant de l'anti-héros - et **le jugement du narrateur** - Gil Blas mûri et devenu un grand seigneur -, qui modèle les événements sur la conscience qu'a pu en avoir le jeune Gil Blas lors de son initiation par les brigands.

L'amour fou

Sur le conseil d'un ami d'enfance, Gil Blas décide de prendre l'état de valet. Successivement domestique chez un chanoine, assistant d'un médecin, intendant d'une comédienne et enfin régisseur du château chez le Comte de Leyva, il pourrait achever là ses aventures. Mais **Lesage** se laisse tenter par le succès et fait rebondir l'action: son héros doit quitter le château à la suite d'une calomnie; son élévation sociale se poursuit pourtant et Gil Blas entre, à titre de secrétaire, au service de l'archevêque de Grenade qui apprécie son goût et son esprit. .

Voilà l'homme !

La satire devient politique lorsque Gil Blas atteint au faite de sa fortune :secrétaire du premier ministre le duc de Lerme,il s'enrichit malhonnêtement,puis suit son maître dans sa

disgrâce. De retour à Madrid et toujours disponible, le voilà bientôt au service du nouveau premier ministre, le comte d'Olivarés. Témoin désabusé de lui-même, il raconte comment il est amené à renier son précédent protecteur.

Oh ça ! Santillane, voyons un peu ce que tu sais faire. Tu m'as dit que le duc de Lerme te donnait des mémoires à rédiger ; j'en ai un que je te destine pour ton coup d'essai. Je vais t'en dire la matière: il est question de composer un ouvrage qui prévienne le public en faveur de mon ministère. J'ai déjà fait courir

5 le bruit secrètement que j'ai trouvé les affaires fort dérangées : il s'agit présente ment d'exposer aux yeux de la cour et de la ville le misérable état où la monarchie est réduite. Il faut faire là-dessus un tableau qui frappe le peuple, et l'empêche de regretter mon prédécesseur. Après cela, tu vanteras les mesures que j'ai prises pour rendre le règne du roi glorieux, ses Etats florissants et ses sujets

10 parfaitement heureux. Après que Monseigneur m'eut parlé de cette sorte, il me mit entre les mains un papier qui contenait les justes sujets qu'on avait de se plaindre de l'administra tion précédente; et je me souviens qu'il y avait dix articles, dont le moins important était capable d'alarmer les bons Espagnols: puis, m'ayant fait passer

15 dans un petit cabinet voisin du sien, il m'y laissa travailler en liberté. Je commen çai donc à composer mon mémoire le mieux qu'il me fut possible. J'exposai d'abord le mauvais état où se trouvait le royaume : les finances dissipées, les revenus royaux engagés à des partisans', et la marine ruinée. Je rapportai ensuite les fautes commises par ceux qui avaient gouverné l'État sous le dernier

20 règne, et les suites fâcheuses qu'elles pouvaient avoir. Enfin, je peignis la monarchie en péril. et censurai si vivement le précédent ministère, que la perte du duc de Lerme était, suivant

mon mémoire, un grand bonheur pour l'Espagne. Pour dire la vérité, quoique je n'eusse aucun ressentiment contre ce seigneur, je ne fus pas fâché de lui rendre ce bon office

25 Enfin, après une peinture effrayante des maux qui menaçaient l'Espagne, je rassurais les esprits en faisant avec art concevoir aux peuples de belles espérances pour l'avenir. Je faisais parler le comte d'Olivarès comme un restaurateur envoyé du ciel pour le salut de la nation; je promettais monts et merveilles. En un mot, j'entrai si bien dans les vues du nouveau ministre, qu'il parut surpris de

30 mon ouvrage lorsqu'il l'eut lu tout entier Santillane, me dit-il, sais-tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un secrétaire d'État ? Je ne m'étonne plus si le duc de Lerme exerçait ta plume. Ton style est concis et même élégant; mais je le trouve un peu trop naturel. En même temps, m'ayant fait remarquer les endroits qui n'étaient pas de son goût, il les changea; et je jugeai par ses

35 corrections qu'il aimait, comme Navarro me l'avait dit, les expressions recherchées et l'obscurité. Néanmoins, quoiqu'il voulût de la noblesse, ou, pour mieux dire, du précieux pour la diction, il ne laissa pas de conserver les deux tiers de mon mémoire, et, pour me témoigner jusqu'à quel point il en était satisfait, il m'envoya par Don Raimond trois cents pistoles à l'issue de mon dîner.

LESAGE, Gil Blas de Santillane, XI, 5

2. Prévost: le roman de l'amour fatal

Antoine-François Prévost (1697-1763)

•La jeunesse d'un aventurier

Nulle existence n'est plus aventureuse ni plus riche en contradictions que celle **d'Antoine-François Prévost**. Son enfance heureuse s'interrompt brutalement en 1711 à l'âge de quatorze ans il perd sa mère et sa soeur cadette qu'il adorait. L'affection entre frère et soeur, la mort de la soeur, la mort de la mère, plusieurs thèmes fondamentaux de son oeuvre viennent de naître. Rapidement s'y ajoute le conflit avec le père: envoyé contre son gré à l'école des Jésuites, il s'enfuit et s'engage dans l'armée, revient chez les Jésuites après la paix d'Utrecht et, à dix-sept ans -Tage de Des Grieux - se brouille avec son père pour une maîtresse.

Hésitant et instable comme les héros de ses romans, il effectue un second passage à l'armée, puis redevient novice chez les Jésuites de Rouen, qu'il quitte pour se précipiter à Paris dans les folles de la Régence. Un scandale le contraint à s'enfuir, d'abord en Hollande d'où on le chasse à la suite d'un engagement trop tendre, puis à Londres d'où on l'expulse pour son inconduite. On le retrouve en 1721 à l'abbaye bénédictine de Jumièges, où il prononce ses vœux avec cette restriction mentale qu'il prêtera à Des Grieux.

●La vocation romanesque

Le bénédictin se distrait de la vie monacale en rédigeant les premiers tomes de ses Mémoires et Aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde (1728-1731) Puis il se défroque, émigre en Angleterre pour échapper aux poursuites, feint de se convertir au protestantisme et adopte par jeu le nom de Prévost d'Exiles Une affaire compromettante Toblige à gagner en 1730 la Hollande, où il publie son Histoire de Monsieur Cleveland. fils naturel de Cromwell, écrite par lui même, ou le Philosophe anglais (1731-1739), où s'en chevèrent des aventures terrifiantes et qui représente un des plus importants romans du siècle par son contenu et son influence. Puis il fait paraître l'Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut (1731), qui constitue le tome VII et dernier de ses Mémoires et Aventures d'un homme de qualité.

●Un auteur réduit à des expédients

Entraîné à la déchéance par une aventurière, il fuit une nouvelle fois pour l'Angleterre. Il y lance un périodique littéraire. Le Pour et le Contre, qui paraît à Paris en 1733 peu après la saisie et la condamnation au feu de son Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut. La première édition française de ce roman fait de Prévost un écrivain célèbre et un auteur scandaleux. Emprisonné pour dettes, le voilà bientôt réduit à demander sa grâce au Pape et à reprendre en 1734 la soutane et le collet des Bénédictins. Mais il demeure incapable de résoudre ses contradictions, se rapproche tantôt des Jésuites, tantôt de Voltaire, des philosophes et des francs-maçons, oscille entre une vie mondaine et des compromissions qui lui valent l'exil, tout en se consacrant à une abondante production littéraire au Doyen de Killierine(1735) succèdent l'Histoire d'une Grecque moderne

(1740), La Jeunesse du Commandeur de *** (1741), des Contes, une monumentale Histoire générale des Voyages (1746-1759) et la traduction allégée de trois romans célèbres de Richardson, Pamela, Clarisse Harlowe et Grandisson.

●L'ami de Rousseau

Il meurt d'apoplexie en 1763 après avoir passé les vingt dernières années de sa vie dans une relative tranquillité, reçu par Madame de Pompadour, pourvu d'un bénéfice par le pape Benoît XIV et lié d'amitié avec Jean-Jacques Rousseau, fervent admirateur de son Cleveland et qui parle de lui, dans Les Confessions, comme d'un homme très aimable et très simple, [...] qui n'avait rien, dans l'humeur ni dans la société, du sombre coloris qu'il donnait à ses ouvrages.

1731- 1739 **Histoire de M. Cleveland...**

1731 **... Manon Lescaut**

1735 **Le Doyen de Killerine**

1740 **Histoire d'une Grecque modern**

1741 **La Jeunesse du Commandeur...**

● Histoire de M. Cleveland (1731-1739)

La tentation du suicide et du crime

*** Une horreur invincible pour la vie conduit au suicide Cleveland, qui se croit abandonné par son épouse Fanny. Le geste du héros, proscrit et exilé en Amérique, est retardé par l'arrivée imprévue de ses deux jeunes enfants.

On recherchera comment *Prévost* attribue à Cleveland, **prototype de l'âme sensible et du spleen dans la littérature française**, des sensations poussées à leur paroxysme, et confère une profondeur bouleversante à la descente aux Enfers de son héros.

● Histoire d'une Grecque moderne (1740)

Le protagoniste de l'Histoire d'une Grecque moderne (1740), ancien ambassadeur à Constantinople, analyse, au fil d'un long roman - soliloque nourri de mauvaise foi - ses sentiments envers une jeune Grecque qu'il a libérée du harem et qui repousse son amour. **Drame de la non-communication et récit d'une vie gâchée**, le roman s'achève à Paris avec la mort de l'héroïne : jamais le narrateur n'aura pu savoir si Théopé lui était fidèle ou non.

● La Jeunesse du commandeur de **** (1741)

D'un roman à l'autre, Prévost reprend - et complète - volontiers les mêmes scènes. A la réapparition de Manon devant Des Grieux fait pendant, dans La Jeunesse du commandeur de ***, bref roman "aventures barbaresques, la réapparition à Malte, devant

son amant, d'Hélène, défigurée par la variole. Cette péripétie saisissante illustre **la conception pessimiste, chère à Prévost, d'un amour soumis à la malédiction du péché originel** et dont la victime est toujours la femme.

● Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut (1731)

La ligne pure de l'Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut tranche parmi les autres œuvres romanesques de **PREVOST**, qui entrelacent de façon inextricable plusieurs drames sentimentaux afin de reproduire les sinuosités de la réalité et de la conscience déchirée.

1. Un roman dépouillé

La narration de Des Grieux ne retient que les détails essentiels, susceptibles de faire comprendre le drame, et concentre l'intérêt sur **le mécanisme tragique** qui conduit implacablement les héros à leur destin fatal. Le procédé du **retour en arrière** permet de mêler au récit nombre de réflexions sur le sens que l'avenir va donner aux événements: le présent prend ainsi une résonance tragique et l'aveuglement du héros est mis en relief.

2. Une vision de l'existence chère à Prévost

Entre la transcription romancée ou la confidence personnelle masquée par la fiction, la marge est mince dans cette narration à la première personne. où coup de foudre, tendresse, désespoir,

soumission rythmée, comme dans la vie de l'abbé, la recherche d'un absolu (Roland Virolle).

Le roman rassemble les thèmes fondamentaux de toute l'œuvre de Prévost: ***l'amour fatal*** et la femme fatale, qui conduisent l'homme à la déchéance et à la malédiction, ***l'amour fou*** curieusement mêlé d'amour fraternel entre les deux héros, ***l'impuissance de la volonté***, l'écartèlement entre les impulsions et le remords.

Le goût pour les scènes attendrissantes et terribles comme la mort et l'enterrement de Manon si prisées des lecteurs du xvi^e siècle, la complaisance dans l'inquiétude, dans la mélancolie ou dans la tristesse font de l'abbé Prévost ***le fondateur d'une nouvelle sensibilité***.

3. L'originalité du roman

Le régime narratif d'un roman d'aventures où se retrouvent l'amour contrarié, le vol, le meurtre, la prison, l'exil, le duel n'occulte pas la volonté de retrouver la tradition catholique des histoires galantes et tragiques et de montrer dans la conduite du héros "***un exemple terrible de la force des passions***". Mais si le dessein moral du roman est une des lois communes du roman au XVIII^e siècle, même chez Crébillon, Restif de la Bretonne ou Laclos, l'Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut apparaît aussi comme une confession inspirée de la tradition protestante.

La présentation des deux principaux personnages comme ***les victimes d'une société menée par un désir éperdu de jouissance*** s'insère de façon naturelle dans une œuvre où le détail concret est toujours symbolique et où le rôle de l'argent

ressort mieux que dans aucun autre roman du siècle. Si Manon aime tant le luxe, c'est la contagion du Paris corrompu de la Régence qui pèse sur elle, tout comme le dérèglement des mœurs entraîne Des Grieux à devenir un escroc. Seule l'évasion peut permettre aux deux héros d'échapper à un milieu dont l'influence les étouffe, et c'est pourquoi leur amour se purifie et s'anoblit sur le continent américain.

•Une expérience amère:chez l'archevêque de Grenade

Le chevalier Des Grieux, âgé de dix-sept ans, s'enfuit d'Amiens avec la jeune Manon Lescaut que l'on envoyait au couvent pour refréner son penchant au plaisir. Il vit avec elle quelques semaines d'amour passionné dans le Paris de la Régence. Mais Manon le trompe, commence à se faire richement entretenir par un fermier général et se débarrasse de lui en le livrant à la vindicte de son père. Des Grieux entre au séminaire de Saint-Sulpice et y trouve l'apaisement de l'âme et des sens.

De compromissions en compromissions

Les deux amants s'installent à Chaillot et mènent grand train avec l'argent que Manon a amassé lors de sa précédente liaison; mais ils sont volés par leurs domestiques. Manon, conseillée par son frère, décide de se mettre à la solde d'un autre fermier général, Monsieur de G. M., et part en laissant une lettre à son amant de cœur.

Cette lettre fait ressortir chez Manon ***l'alternance entre la passion romanesque et le cynisme impudent.*** Quant aux

hésitations de Des Grieux avant d'accepter les propositions de Manon, leur brièveté montre l'irresponsabilité du héros et par conséquent le triomphe en lui de la sensibilité sur la raison, qui pousse cet être épris de pureté à accepter les pires compromissions et à se souiller des crimes qu'elles peuvent entraîner (Danièle Achach).

Mort et enterrement de Manon

Les mésaventures, les expédients, le vol, le meurtre même séparent et réunissent Manon et Des Grieux. Le Lieutenant Général de police condamne Manon à la déportation en Louisiane, où elle part avec un convoi de prostituées. Des Grieux obtient de s'embarquer avec elle. Alors commence la régénération de Manon, soudain illuminée par la preuve d'amour qui lui est donnée. Cette métamorphose permet aux deux héros dix mois de bonheur paisible; mais un duel les contraint à fuir en toute hâte dans le désert.

3.Crébillon :le roman du libertinage

Fils d'un poète tragique dont Voltaire a occulté le succès, **Claude Prosper Jolyot de Crébillon** (1707-1777) abandonne rapidement la compagnie de ses maîtres jésuites pour fréquenter les théâtres et les milieux libertins. Son non-conformisme le mène à la prison dans L'Ecumeiro (1734), où Dieu est invoqué sous le nom de Grand Singe, il a caricaturé le Cardinal Dubois avec le personnage de Saugrenutio, un grand prêtre envieux et rancunier - puis à l'exil- -son *Sopha* (1740) a offensé les bonnes moeurs et blessé la majesté royale dans le portrait du stupide et ridicule Schah-Baham- Ces déboires ne l'empêcheront pas de se marier bourgeoisement et de devenir en 1759 censeur royal, charge qu'il conservera jusqu'à sa mort (1777).

Romancier d'analyse comme Prévost et Marivaux, **Crébillon** place l'amour au centre de son œuvre, mais il en bannit tout idéalisme et fait ressortir le contraste brutal entre la délicatesse du discours et la violence du désir. Du rêve du Sylphe (1729) aux Lettres athéniennes (1771), en passant par L'Écumoire, conte de fées japonais et parodie du marivaudage. Les Égaréments du cœur et de l'esprit (1736), son chef-d'œuvre, rédigé sous forme de mémoires et resté inachevé. Le Sopha, recueil de nouvelles pseudo-orientales, La Nuit et le Moment (1755), dialogue romanesque et les Lettres de la duchesse de... au duc de... (1768), roman épistolaire qui souligne les alternances entre le refus et la tentation chez une âme sensible, la variété des formes recouvre le même objet ***décrire la stratégie, les masques et les jeux du libertinage.***

•L'Ecumoire ou Tanzai et Néadarné, histoire japonaise (1734)

Enchantement ou infidélité?

Deux jeunes époux, Tanzai et Néadarné, sont victimes d'un maléfice qui les sépare. Pour rompre cet enchantement, ils devront se résigner l'un et l'autre, et à l'insu l'un de l'autre, à une infidélité: Tanzai cédera aux sortilèges de la fée Concombre et Néadarné se livrera au génie Jonquille.

Néadamné frissonna en entrant dans cette chambre fatale; il n'était plus question pour elle de s'éloigner le péril, elle le voyait prochain, le Génie allait rentrer: Elle sentait avec douleur qu'elle ne le haïssait pas, et se craignait d'autant plus, qu'elle écartait l'idée de Tanzai quand elle se présentait avec trop d'avantage. Quelque amour qu'elle eût pour son époux, elle ne pouvait se

5 dissimuler les grâces de Jonquille, et sa supériorité en tous genres sur le prince de Chéchian'. Quelquefois, elle pensait qu'elle devait s'abandonner à sa situation, puisque rien ne pouvait l'en sauver, mais la vertu reprenant le dessus, lui faisait rejeter cette idée; souvent aussi elle s'y abandonnait avec plaisir. Quand cela m'arriverait, se disait-elle, qui en instruira mon époux? Le secret de

10 Moustache ne me met-il pas à l'abri de ses soupçons ? Mais quand je pourrais lui cacher mon déshonneur, puis-je l'ignorer, et des remords éternels ne me puniront-ils pas de mon crime? De mon crime ! Ai-je cherché à le commettre? N'est-ce pas un oracle qui m'envoie dans ces lieux ? En proie aux désirs du Génie, n'y puis-je pas être livrée sans partager ses transports; et quand même

15 je les partagerais, serait-ce ma faute? Puis-je répondre des mouvements de la nature, sa sensibilité est-elle mon ouvrage ? Si l'âme devait être indépendante des sentiments du corps, pourquoi n'a-t-on pas distingué leurs fonctions? 82

Pourquoi les ressorts de l'un sont-ils les ressorts de l'autre ? Ah sans doute ! Cette bizarrerie n'est pas de la nature, et nous ne devons qu'à des préjugés ces

20 distinctions frivoles. Si elles étaient véritablement en nous, soumises à nos volontés, dépendantes d'elles, elles ne nous domineraient pas. Pourquoi cette lumière, qui nous fait apercevoir le bien ou le mal, n'est-elle pas assez puissante pour nous guider ? Quel avantage est-ce pour moi que ce discernement qu'elle me procure, si me laissant toujours en liberté de choisir, son impulsion ne me

25 détermine pas ? et si ce choix n'est pas en ma puissance, pourquoi m'oblige-t-on aux remords? Non, les Dieux ne sont pas

assez injustes pour nous punir d'un mal qu'ils pouvaient nous empêcher de commettre : puisqu'ils sont les auteurs de la nature, ils connaissent sans doute son pouvoir, c'était à eux de mettre en nous ce rayon divin, cette force intérieure contre laquelle nos efforts auraient été

30 vains. Nos devoirs alors se seraient confondus avec nos mouvements: cette tyrannie salutaire nous aurait rendues plus parfaites, plus dignes d'être leur Ouvrage. Ont-ils craint en nous éclairant que nous ne fussions trop près d'eux, ou ont-ils voulu se réserver le plaisir barbare de nous demander compte des défauts dont ils ont accompagné notre existence? Mais que dis-je ? Malheu

35 reuse ! et d'où me vient donc la répugnance que j'ai pour Jonquille ? S'ils ne m'avaient pas soutenue, aurait-il encore à désirer ? L'amour que je me sens pour Tanzai, tout fort qu'il est, ne me jetterait pas dans un si grand désordre. Ah! les dieux nous éclairent plus que nous ne croyons: si nous étions attentifs à cette voix secrète qui nous parle, si nous ne la faisons pas taire, nos mouvements se

40 décideraient tout d'un coup; et nous éprouverions moins de combats dans notre âme, si cette voix était moins puissante. Mais après tout que m'importe ce Génie, et quand je céderais à ses désirs, ne puis-je pas, toujours occupée de mon époux, ne m'entretenir que de sa tendresse ? Eh ! l'âme ne s'égaré-t-elle pas ? Et malgré ma vertu, n'ai-je pas été, dans ce Bosquet, près de succomber? Voyais-je

45 Jonquille? Pensais-je à mon époux? Ne m'étais-je pas perdue moi-même ? Qui me répondra que je ne m'égare plus ? Je me suis arrachée au péril, mais quels efforts ne m'en a-t-il pas coûté ? Le trouble de mon cœur, cette volupté qui s'est emparée

de mes sens, ces mouvements confus ne me disent-ils pas tout ce que J'ai à craindre ? Et qui combats-je ici ? Le plus aimable des Génies ! Ah! tâchons .

50 d'en perdre l'idée, fermons les yeux sur son mérite: que serait-ce pour moi qu'un plaisir qui me coûterait tant de larmes, et qu'est-il auprès de cette satisfaction si pure qui ne nous abandonne jamais quand nous n'avons rien à nous reprocher?

CREBILLON fils, L'Écumoire ou Tanzai... (1734)

•Les Égarements du cœur et de l'esprit, ou Mémoires de Monsieur de Meilcour (1736)

Madame de Lursay

Dans Les Égarements du cœur et de l'esprit, Meilcour, un homme d'âge mûr, revient avec un recul ironique sur sa jeunesse et sur son éducation amoureuse. Il raconte comment une amie de sa mère, Madame de Lursay, a paru s'offrir à lui comme initiatrice, puis a feint de lui opposer la différence de leurs âges. Meilcour juge la situation avec *le regard cynique du libertin* qu'il est devenu.

•Richardson Clarisse Harlowe (1748)

Renversant la hiérarchie traditionnelle entre la vérité de l'histoire et les mensonges de la fiction. Diderot écrit en 1761 un dithyrambique Éloge de Richardson :

"Ô Richardson ! j'oserai dire que l'histoire la plus vraie est pleine de mensonges, et que ton roman est plein de vérité. L'histoire peint quelques individus, tu peins l'espèce humaine... Ô peintre de la nature, c'est toi qui ne mens jamais."

Cette admiration enthousiaste reflète le succès inouï remporté par Pamela (1740) et Clarisse Harlowe dès leur traduction par Prévost, ainsi que l'influence profonde de **ces romans épistolaires de Samuel Richardson** (1698-1761) sur le genre romanesque et sur la sensibilité en France. Si Pamela ou la Vertu récompensée est le roman de la vertu triomphante, Clarisse Harlowe apparaît comme le roman de la vertu bafouée. Il présente la première de ces héroïnes qui sont persécutées par un libertin et qui connaissent un destin accablant, de Laclos à Sade. En sept volumes qui scandent une montée progressive dans l'horreur, une suite de lettres permet à Clarisse de raconter à son amie Miss Howe sa lutte héroïque contre les entreprises d'un séducteur pervers, jusqu'au viol, auquel recourt Lovelace après avoir drogué sa victime. Celle-ci meurt de honte et de désespoir, convaincue cependant de n'avoir pas acheté trop cher le sauvetage de son âme.

•Henri Coulet Le Roman jusqu'à la Révolution

L'ascension de la bourgeoisie et la naissance du roman

Le roman moderne naît au XVIII^e siècle. Méprisé et discuté encore pendant les deux premiers tiers du siècle, le genre romanesque finit par gagner la suprématie en même temps que le drame, mais mieux que le drame parce qu'il n'est pas lié aux servitudes matérielles de la représentation, il est le moyen d'expression de la bourgeoisie, de plus en plus agissante et possédante; les réalités concrètes de l'existence sont désormais

peintes avec sympathie et sans ridicule. des catégories sociales de plus en plus basses entrent dans l'univers du roman sérieux comme dans l'univers du drame, commerçants, artisans, paysans, domestiques, gens du peuple: l'intérêt passe de l'aventure héroïque et de la grande passion à la vie de famille, aux moyens de parvenir. Le romanesque, dont la bourgeoisie a besoin sentimentalement quand l'aristocratie glisse au scepticisme et au cynisme, doit s'accommoder de circonstances vulgaires et de personnages communs. A travers des platitudes et quelque veulerie, un héroïsme nouveau, celui de l'homme quelconque, opposé à l'héroïsme de l'extraordinaire, prend conscience de lui et annonce l'héroïsme balzacien, et même chez les romanciers qui refusent la dégradation du romanesque et persistent à croire que le véritable objet du roman est la peinture des âmes d'élite et de leur destin, la réalité actuelle et familière fournit le point de départ des situations et des sentiments exceptionnels.

Mais l'ascension de la bourgeoisie n'explique pas tout le roman du xv^e siècle: la tradition littéraire, la relative autonomie du domaine esthétique, les attitudes intellectuelles et morales extérieures ou hostiles à la bourgeoisie, les influences étrangères ont joué leur rôle, la pensée bourgeoise elle-même n'est pas simple, elle a eu ses hésitations et ses contradictions, ses tentations de conformisme et d'anarchisme: il y a du bourgeois en Prévost, en Rousseau, et en les considérant comme tels on rendrait peut-être compte d'aspects très importants de leur art: la même explication ne vaudrait plus grand-chose pour Crébillon fils ou pour Sade. Une fois reconnu le grand mouvement social du siècle, qui détermine en dernier ressort toute la production artistique et littéraire, l'analyse détaillée des voies par lesquelles ce déterminisme a agi sur chaque œuvre en particulier est malaisée et hasardeuse: trop expliquer n'est plus rien expliquer. La définition du genre romanesque est obscurcie par la méfiance que le mot

de roman inspire, par la prétention des romanciers à ne publier que des histoires vraies, des mémoires, des lettres authentiques, par l'existence d'oeuvres marginales, satires, libelles, pamphlets, autobiographies romancées, contes allégoriques. Un découpage chronologique est difficile. Bien que le roman soit en transformation perpétuelle, les procédés usés, les conventions, les poncifs, les banalités et les invraisemblances survivent. Une histoire du roman qui ne connaîtrait que les grandes œuvres serait fautive, mais une histoire qui engloberait ces grandes œuvres dans la production courante serait aussi fautive, car elle répèterait l'erreur des romanciers médiocres qui en voulant faire du Marivaux, du Prévost, du Crébillon ou du Rousseau ont trahi également Marivaux, Prévost, Crébillon et Rousseau.

***Henri CouLET, Le Roman jusqu'à la Révolution, 1,
éd. A. Colin, 1967, pp. 286-287***

CHAPITRE V

VOLTAIRE

LE PHILOSOPHE, L'HISTORIEN

ET LE POÈTE

« Entrez dans la Bourse de Londres....

Là, le juif, le chrétien traitent

l'un mahometan et le avec

l'autre comme s'ils étaient de

la même religion, et ne donnent

le nom d'infidèles qu'à ceux qui

font banqueroute »

Voltaire, Lettres philosophiques

VOLTAIRE (1694-1778)

•L'élève des Jésuites et des libertins

Né à Paris en 1694 dans un milieu bourgeois aisé et janséniste de tradition, François Marie Arouet qui prendra le nom de Voltaire perd sa mère à l'âge de sept ans. Profondément marqué par ses maîtres jésuites du Collège Louis-le Grand, qui allient l'humanisme classique à l'esprit chrétien, il a souvent reconnu, non sans malice, que les Jésuites faisaient tel qu'il était, et avaient encouragé son goût du théâtre, sa vocation poétique, son intérêt pour l'histoire.

Au sortir du collège, introduit dans la société libertine du palais du Temple, fait sienne la philosophie épicurienne de ses protecteurs, fondée sur l'apologie du plaisir et l'idée déiste que la nature est bonne parce qu'un Dieu bon l'a créée.

•Mésaventures et exils

Ses écrits satiriques sur les amours du Régent le font exiler en 1716. Il récidive et on l'enferme pour onze mois à la Bastille. Libéré il adopte le nom de Voltaire. anagramme d'AROVET Le leune, et sa première tragédie. Edipe, connaît un beau succès. La suspicion du pouvoir le contraint à s'éloigner: on le fête comme poète mondain & Sully, à Vaux, à Richelleu, à La Source: il voyage en Hollande.

Reçu à la Cour, il donne trois pièces de théâtre pour le mariage du roi Louis XV. Le voilà tout près d'être le poète officiel qu'il a toujours rêvé de devenir. Mais en 1726, batonné par les domestiques du chevalier de Rohan à la suite d'un incident dans la loge de la comédienne Adrienne Lecouvreur, il réclame

vainement justice. Une lettre de cachet l'envoie à la Bastille puis il est exilé en Angleterre où il découvre avec enthousiasme un régime de liberté.

•La consécration du poète,de l'historien et du philosophe

La publication en 1728 de La Henriade, épopée sur la fin des guerres de religion, permet à Voltaire d'être consacré comme le grand poète de son temps. alors même qu'il exprime ses préoccupations religieuses et politiques. Revenu à Paris, il apparaît, avec l'éclatant triomphe de Zaire (1732), comme le successeur de Corneille et de Racine.

Enfin achevées, ses Lettres philosophiques (1734) sont condamnées au feu, et lui-même à la Bastille. Il se réfugie alors en Lorraine, à Cirey, dans le château de Madame du Châtelet: provisoirement au calme, il y écrit des tragédies, se passionne pour les expériences et la philosophie scientifiques. Un court séjour à Paris lui permet de publier la satire du Mondain Mais sa dérision provocante faite du rigorisme chrétien fait scandale, et l'oblige à s'exiler quelques mois en Hollande.

De retour à Cirey, Voltaire reprend son travail acharné, et publie notamment son Traité de métaphysique, les Eléments de la philosophie de Newton et les Discours en vers sur l'Homme. Les premiers chapitres de son Siècle de Louis XIV - très attendus après le succès de son Histoire de Charles XII, diffusée clandestinement - sont saisis l'année suivante : il reste suspect depuis l'affaire du Mondain.

•Le temps des déceptions

En 1744 Voltaire est rappelé à Paris par son condisciple le comte d'Argenson, devenu ministre de la Guerre. Protégé par Madame de Pompadour, il triomphe à la Cour: historiographe du roi, élu à l'Académie française, il célèbre les fastes du règne. Mais Louis XV n'aime pas Voltaire. Disgracié pour un mot malheureux, Voltaire se réfugie chez la duchesse du Maine et transpose dans Zadig ses mésaventures de courtisan.

Les déceptions s'accroissent. Après la mort brutale de son amie Madame du Châtelet, intervenue en 1749, Voltaire cède aux instances de Frédéric II qui l'invite depuis longtemps. A Berlin, il croit à la possibilité de voir réalisé le despotisme éclairé, achève son Siècle de Louis XIV, publie Micromégas (où s'expriment son scepticisme croissant et son sens de la relativité), fait créer deux tragédies, et projette d'écrire avec le roi une encyclopédie de la raison plus portative et plus militante que l'Encyclopédie: c'est l'ébauche du futur Dictionnaire philosophique. Mais la faveur royale ne dure guère. Voltaire quitte précipitamment Berlin en mars 1753.

•Les chefs-d'œuvre d'un indésirable

Il achète la propriété des Délices, à Genève. Sa tranquillité ne dure guère : menacé par le Grand-Conseil de Genève qui lui reproche d'avoir monté un théâtre, Voltaire commence à trouver le monde incohérent et la vie souvent absurde: il le montre dans le Poème sur la loi naturelle, profession de foi déiste dirigée contre tous les fanatismes, dans l'Essai sur les Moeurs, véritable sottisier universel, et dans le Poème sur le désastre de Lisbonne. Et il inspire à d'Alembert l'article Genève de l'Encyclopédie, qui suscite la tempête chez les pasteurs: on veut le faire expulser des

Délices. Pour se mettre définitivement à l'abri, Voltaire achète les propriétés de Ferney et de Tournay, situées à cheval sur la frontière franco-suisse. La révocation du privilège de l'Encyclopédie en janvier 1759 -au moment où il publie *Candide* - lui confirme que les philosophes doivent mener la lutte loin de Paris.

●Ferney et le combat philosophique

Voltaire va passer les dix-huit dernières années de sa vie dans son château de Ferney, recevant fastueusement des visiteurs venus de toute l'Europe, jouant lui-même avec eux la tragédie, et gardant un contact suivi avec des correspondants illustres (d'Alembert, d'Argental, Choiseul, Diderot, Richelieu, Turgot, Frédéric II et Catherine II...). Son horizon s'élargit: sur tout, il prend parti. Il apparaît comme le champion de la justice en obtenant en 1765, après trois ans de lutte acharnée, la réhabilitation du protestant Jean Calas, accusé sans preuve du meurtre de son fils et exécuté dans une atmosphère de passion fanatique que stigmatise son *Traité sur la Tolérance* (1763).

Dans la bataille philosophique Voltaire lance des contes (Jeannot et Colin, *L'Ingénu*, *La Princesse de Babylone*), des pièces de théâtre à thèse comme *Les Guèbres*, et un ouvrage de vaste audience, le *Dictionnaire philosophique portatif* (1764), complété de 1770 à 1772 par neuf volumes de *Questions sur l'Encyclopédie*.

Son retour à Paris au début du règne de Louis XVI suscite une manifestation d'enthousiasme populaire qui annonce le déclin d'une monarchie incapable d'exercer son autorité. Il meurt le 30 mai 1778. L'apostolat débouchant sur l'apothéose (Lanson), c'est

le défenseur des Calas que le peuple de Paris conduira solennellement au Panthéon, en 1792.

1718 Œdipe (tragédie)

1728 La Henriade (épopée)

1731 Histoire de Charles XII

1732 Zaïre (tragédie)

1734 Lettres philosophiques
ou Lettres anglaises

1736 Le Mondain (poème
satirique)

1738 Éléments de la
philosophie de Newton
Discours sur l'Homme

1741 Mahomet (tragédie)

1743 La Mort de César
(tragédie)

1748 Zadig ou la Destinée, ...
(conte)

1751 Le Siècle de Louis XIV

1752 Micromégas (conte)

1756 Poème sur le
désastre de Lisbonne
Essai sur les Mœurs

1759 Candide ou
l'Optimisme (conte)

1763 Traité sur la
Tolérance

1764 Dictionnaire
philosophique portative

1765 Nouveaux
Mélanges, dont De
l'horrible danger de la
lecture

1767 L'Ingénu... (conte)

1770- 1772 Questions sur
l'Encyclopédie

1772 Épître à Horace

1778 Irène (tragédie)

1.L'apologie de la liberté

Lettres philosophiques (1734)

Étude suivie

Exilé en Angleterre de 1726 à 1728, **Voltaire** regarde, écoute, questionne, lit, et fait provision d'idées. Les Lettres philosophiques, publiées en 1734, marquent la volonté de Voltaire d'affirmer la puissance du livre sur l'opinion publique par : la présentation d'un tableau d'ensemble sur l'Angleterre, regroupant des informations souvent connues déjà des spécialistes, et parfois des lecteurs instruits; la candeur sympathique de cette présentation: empruntant aux Lettres persanes le procédé du visiteur désorienté, Voltaire intéresse le lecteur mondain à son expérience apparemment naïve; l'usage de tout l'arsenal de la persuasion amusante ou insidieuse, qui montre la maîtrise des procédés destinés à servir le conteur et le polémiste durant près d'un demi-siècle; la variété des thèmes qui constituent une véritable œuvre de propagande, mettant en relief les avantages de la liberté dans tous les domaines : religion, politique, économie, philosophie, science et littérature; l'affirmation, dans la XXV Lettre, d'une conception du bonheur terrestre qui refuse les structures chrétiennes de la société, et conduit à un humanisme déiste et laïc.

Reportage et interview

Ce n'est pas un hasard si les Lettres philosophiques débutent par quatre lettres sur les quakers, une des plus singulières parmi les nombreuses sectes nées en Angleterre. Belle occasion pour

présenter un pays où des pratiques et des opinions extravagantes bénéficient d'**une tolérance certaine**.

Après un repas sain et frugal qui commença et qui finit par une prière à Dieu, je me mis à interroger mon homme. Je débutai par la question que de bons catholiques ont faite plus d'une fois aux huguenots. Mon cher monsieur, lui dis-je, êtes-vous baptisé ?- Non, me répondit le quaker, et mes confrères ne

5 le sont point. Comment morbleu, repris-je, vous n'êtes donc pas chrétiens ? Mon fils, repartit-il d'un ton doux, ne jure point, nous sommes chrétiens, et tachons d'être bons chrétiens; mais nous ne pensons pas que le christianisme consiste à jeter de l'eau froide sur la tête, avec un peu de sel. Eh! ventrebleu, repris-je, outré de cette impiété, vous avez donc oublié que Jésus-Christ fut

10 baptisé par Jean? Ami, point de jurements, encore un coup, dit le bénin quaker. Le Christ reçut le baptême de Jean, mais il ne baptisa jamais personne : nous ne sommes pas les disciples de Jean, mais du Christ. Hélas! dis-je, comme vous seriez brûlé en pays d'Inquisition, pauvre homme... Eh! pour l'amour de Dieu que je vous baptise, et que je vous fasse chrétien. S'il ne

15 fallait que cela pour condescendre à ta faiblesse, nous le ferons volontiers, repartit-il gravement, nous ne condamnons personne pour user de la cérémonie du baptême, mais nous croyons que ceux qui professent une religion toute sainte et toute spirituelle doivent s'abstenir autant qu'ils le peuvent des cérémonies juvaidques. En voici bien d'un autre, m'écriai-je, des cérémonies juvaidques ?

20 Oui, mon fils, continua-t-il, et si juvaidques que plusieurs Juifs encore au jourd'hui usent quelquefois du baptême de Jean: consulte l'Antiquité, elle t'apprendra que Jean ne fit que

renouveler cette pratique, laquelle était en usage. longtemps avant lui parmi les Hébreux..

VOLTAIRE, Lettres philosophiques,

Lettre 1, Sur les quakers (1734)

« Régler le pouvoir des rois en leur résistant »

La Lettre VIII Sur le Parlement souligne les mérites du régime parlementaire anglais et de la monarchie constitutionnelle.

La nation anglaise est la seule de la terre qui soit parvenue à régler le pouvoir des rois en leur résistant, et qui d'efforts en efforts ait enfin établi ce gouvernement sage, où le prince, tout-puissant pour faire du bien, a les mains liées pour faire le mal, où les seigneurs sont grands sans insolence et sans vassaux, et où

5 le peuple partage le gouvernement sans confusion. La Chambre des Pairs et celle des Communes sont les arbitres de la nation, le roi est le sur-arbitre. Cette balance manquait aux Romains, les grands et le peuple étaient toujours en division à Rome, sans qu'il y eût un pouvoir mitoyen, qui pût les accorder. Le Sénat de Rome, qui avait l'injuste et punissable orgueil

10 de ne vouloir rien partager avec les plébéiens, ne connaissait d'autre secret pour les éloigner du gouvernement que de les occuper toujours dans les guerres étrangères. Ils regardaient le peuple comme une bête féroce qu'il fallait lâcher sur leurs voisins de peur qu'elle ne dévorât ses maîtres; ainsi le plus grand défaut du gouvernement des Romains en fit des conquérants, c'est parce qu'ils étaient

15 malheureux chez eux qu'ils devinrent les maîtres du monde, jusqu'à ce qu'enfin leurs divisions les rendirent esclaves.

Le gouvernement d'Angleterre n'est point fait pour un si grand éclat, ni pour une fin si funeste; son but n'est point la brillante folie de faire des conquêtes, mais d'empêcher que ses voisins n'en fassent; ce peuple n'est pas seulement

20 jaloux de sa liberté, il l'est encore de celle des autres. Les Anglais étaient acharnés contre Louis XIV, uniquement parce qu'ils lui croyaient de l'ambition. Ils lui ont fait la guerre de gaieté de cœur, assurément sans aucun intérêt. Il en a coûté sans doute pour établir la liberté en Angleterre ; c'est dans des mers de sang qu'on a noyé l'idole du pouvoir despotique ; mais les Anglais ne

25 croient point avoir acheté trop cher de bonnes lois. Les autres nations n'ont pas eu moins de troubles, n'ont pas versé moins de sang qu'eux; mais ce sang qu'elles ont répandu pour la cause de leur liberté n'a fait que cimenter leur servitude. Ce qui devient une révolution en Angleterre n'est qu'une sédition dans les

30 autres pays; une ville prend les armes pour défendre ses privilèges soit en Espagne, soit en Barbarie, soit en Turquie, aussitôt des soldats mercenaires la subjuguent, des bourreaux la punissent, et le reste de la nation baise ses chaînes. Les Français pensent que le gouvernement de cette île est plus orageux que la mer qui l'entourne, et cela est vrai; mais c'est quand le roi commence la

35 tempête, c'est quand il veut se rendre le maître du vaisseau dont il n'est que le premier pilote. Les guerres civiles de France ont été plus longues, plus cruelles, plus fécondes en crimes que celles d'Angleterre ; mais de toutes ces guerres civiles aucune n'a eu une liberté sage pour objet.

VOLTAIRE, Lettres philosophiques, Lettre VIII, Sur le Parlement.

L'empirisme, une arme contre la métaphysique

Après avoir évoqué les théories aventureuses sur la nature de l'âme émises par des philosophes grecs, des pères de l'Église et plus près de lui par Descartes et Malebranche, **Voltaire** insiste sur **le rôle capital accordé par Locke à l'expérience**, et expose pourquoi, selon le philosophe anglais, l'âme peut exister sans penser. Il s'oppose ensuite à la théorie cartésienne des idées innées, montrant, dans un paragraphe qui constitue une sorte de sommaire de l'Essai sur l'entendement humain de Locke, la **nécessité de rattacher toutes nos idées à nos sensations**.

La place de l'écrivain dans la société

La Lettre XXIII demande **pour les gens de lettres** (au sens le plus large) le respect mérité par l'élite d'une nation. La leçon donnée à la France s'appuie sur l'éloge de l'Angleterre et l'exaltation de Louis XIV. Liée à l'influence croissante de l'opinion publique, la revendication de Voltaire repose sur son expérience personnelle de simple bourgeois et sur ses inquiétudes de philosophe manipulant une œuvre explosive.

L'Anti-Pascal

Pascal (voir Littérature, xvii siècle, p. 138) apparaît comme l'objet de la première et de la dernière haine de **Voltaire, une haine lucide et clairvoyante qui n'exclut pas l'admiration**. Un an avant sa mort, il attaque encore une fois Pascal en ajoutant à une réédition des Lettres anglaises ses Dernières Remarques sur Pascal : De tant de disputeurs éternels Pascal seul reste, parce que Pascal était un homme de génie ; il est encore debout sur les ruines de son siècle.

Le texte des Pensées auquel Voltaire se réfère dans la vingt-cinquième Lettre (imprimée ici en italique) est le texte de l'édition

publiée par Port-Royal en 1670 et rééditée en 1714, un texte prudemment adouci par Arnauld et Nicole pour assurer la paix de l'Église.

2. Les leçons de l'histoire

Fasciné, sinon édifié, par le passé, VOLTAIRE passe de l'histoire d'un roi (Histoire de Charles XII, 1731) à l'histoire d'une nation (Le Siècle de Louis XIV, 1751), puis à l'histoire du monde (Essai sur les Moeurs, 1756).

1. L'amour des faits

Parmi les qualités qui font le bon historien, qualifiées peu répandues avant Voltaire, on apprécie dans ses ouvrages: - ***une curiosité universelle***, qui le conduit à recueillir de nombreux témoignages, à consulter des pièces d'archives, à lire tout ce qui s'est publié en fait d'histoires et de mémoires (deux cents volumes pour le seul Siècle de Louis XIV), à étudier des documents administratifs, les papiers personnels de Louvois et Colbert, des recueils de correspondance, à consulter le manuscrit de Saint-Simon et même des textes autographes de Louis XIV. Les historiens modernes n'ont pratiquement jamais trouvé en défaut la ***qualité de l'information de Voltaire*** :

- ***le souci de la vérité***, qui l'entraîne à critiquer et à choisir avec sûreté et impartialité parmi des témoignages, souvent passionnés et contradictoires. Quand des contemporains, comme le cardinal de Retz et le duc de la Rochefoucauld, ennemis l'un de l'autre, confirment le même fait dans leurs mémoires, ce fait est indubitable; quand ils se contredisent, il faut douter; ce qui n'est

point vrai semblable ne doit point être cru, à moins que plu sieurs contemporains dignes de foi ne déposent unanimement (Le Siècle de Louis XIV, XXV);

- **la volonté d'intéresser le lecteur**, et pour cela d'éliminer l'accessoire au profit des détails significatifs, restituant l'atmosphère d'une époque ou annonçant la couleur locale chère au XIXe siècle : et surtout de donner libre cours à son sens du dramatique: Il faut une exposition, un noeud et un dénouement dans une histoire comme dans une tragédie, écrit-il à Hénault en janvier 1752.

2. Une histoire universelle

Voltaire est le premier à concevoir l'histoire comme l'histoire de l'esprit humain. De cette orientation découlent :

- **un transfert de l'histoire des rois à l'histoire des hommes.**

Si Histoire de Charles XII et Le Siècle de Louis XIV comportent encore beaucoup de récits militaires, Voltaire apparaît de plus en plus soucieux de tracer l'activité complète d'un peuple à un moment de son histoire : ainsi dans l'Essai sur les Mœurs, sur huit chapitres réservés à Charlemagne, deux seulement traitent de politique extérieure et

des guerres ;

- **la recherche de tableaux généraux** résumant divers aspects de la vie d'une nation, comme la présentation des beaux-arts sous le règne de Louis XIV, ou de **synthèses originales** : les causes et les effets des Croisades, le développement des techniques à la fin du XIe siècle, l'évolution du système féodal. Voltaire est particulièrement novateur par **l'attention qu'il porte aux problèmes économiques;**

- **le sentiment de la diversité des sociétés** : l'histoire englobe désormais tout l'Orient et l'Ex trême-Orient, où se sont développées des civilisations ne devant rien au christianisme.

3. Une histoire philosophique

L'effort d'explication historique que s'imposait Montesquieu, sa recherche de l'esprit des lois paraissent vains à Voltaire. Il est convaincu au contraire que les facteurs essentiels sont :

- **le hasard** : Les lois, on les a faites à mesure, au hasard, irrégulièrement, comme on bâtissait les villes (Questions sur l'Encyclopédie, article Lois). L'horreur que lui inspirent les crimes et les folies des hommes le conduit à penser que le déterminisme historique se réduit à des séries déconcertantes d'événements où « souvent la plus petite cause produit les plus grands effets » ;

- **le rôle des grands hommes**: Il ne s'est presque jamais rien fait de grand par le monde que par le génie et la fermeté d'un seul homme qui lutte contre les préjugés de la multitude ou qui lui en donne (Essai sur les Mœurs, C II), ce qu'illustre la théorie des quatre grands siècles dans la Préface du Siècle de Louis XIV, et ce que Voltaire voit confirmer par l'œuvre de Pierre le Grand ou le rôle de Frédéric II et de Catherine II, permettant le règne des "Lumières";

- **la volonté d'espérer, liée à une philosophie militante** qui affirme la nécessité de lutter contre le fanatisme, source de régression, et cherche le sens tout de l'histoire dans le progrès, lent et discontinu, de la raison humaine.

•Le Siècle de Louis XIV (1751)

Une critique du gouvernement de Louis XV découlant de la glorification du règne précédent, telle est la finalité initiale du Siècle de Louis XIV, conçu vers 1732. Alors que la plupart de ses contemporains méprisent cette période de guerres et d'absolutisme, **VOLTAIRE** en retient surtout l'épanouissement de l'industrie et du commerce, des arts et de la littérature. C'est pour l'époque un point de vue audacieux et il devra attendre d'être à Berlin pour y faire publier en 1751 une œuvre aussi séditieuse.

Mais le livre s'est transformé : il ne s'achève plus en apothéose sur un brillant tableau de la civilisation française à l'époque de Louis XIV. Voltaire y ajoute cinq chapitres sur les faiblesses du règne : disputes ecclésiastiques, révocation de l'Édit de Nantes, persécutions contre les jansénistes, affaire du quiétisme, influence fâcheuse des Jésuites sur le Roi.

Le philosophe a conçu, au cours de ses discussions avec **Madame du Châtelet**, le projet d'une histoire générale des civilisations qui deviendra l'Essai sur les Mœurs. Le Siècle de Louis XIV, englobé dans ce nouvel ouvrage, en constitue, dans les éditions de 1756 et de 1759, la dernière partie, que Voltaire fait suivre de quelques chapitres sur le règne de Louis XV: le XVIIIe siècle demeure une période brillante, mais il est surpassé par le XVIIIe siècle, en marche vers la vérité malgré l'absurdité de la vie et le triomphe universel du mal - grâce aux progrès de la raison humaine, suscités par une philosophie libératrice.

La mort de Madame

La mort suspecte d'Henriette d'Angleterre, épouse de Monsieur, frère de Louis XIV, permet à **Voltaire** de **présenter une légende, d'en démonter la formation** et, entre deux réflexions sur la nature humaine, de présenter ses explications personnelles

en réfutant au passage une hypothèse secondaire. Les historiens modernes concluent, comme Voltaire, à une mort naturelle, due à une péritonite.

Madame alla voir son frère à Cantorbéry, et revint avec la gloire du succès². Elle en jouissait, lorsqu'une mort subite et douloureuse l'enleva à l'âge de vingt-six ans, le 30 juin 1670. La cour fut dans une douleur et dans une consternation que le genre de mort augmentait. Cette princesse s'était crue

5 empoisonnée. L'ambassadeur d'Angleterre, Montaigu, en était persuadé ; la cour n'en doutait pas, et toute l'Europe le disait. Un des anciens domestiques de la maison de son mari m'a nommé celui qui (selon lui) donna le poison. Cet homme, me disait-il, qui n'était pas riche, se retira immédiatement après en Normandie, où il acheta une terre dans laquelle il vécut longtemps avec opu

10 lence. Ce poison, ajoutait-il, était de la poudre de diamant mise au lieu de sucre dans des fraises. La cour et la ville pensèrent que Madame avait été empoi sonnée dans un verre d'eau de chicorée, après lequel elle éprouva d'horribles douleurs, et bientôt les convulsions de la mort. Mais la malignité humaine et l'amour de l'extraordinaire furent les seules raisons de cette persuasion générale.

15 Le verre d'eau ne pouvait être empoisonné, puisque Mme de La Fayette et une autre personne burent le reste, sans ressentir la plus légère incommodité. La poudre de diamant n'est pas plus un venin³ que la poudre de corail". Il y avait longtemps que Madame était malade d'un abcès qui se formait dans le foie. Son mari, trop soupçonné dans l'Europe, ne fut, ni avant ni après cet événement,

20 accusé d'aucune action qui eût de la noirceur; et on trouve rarement des criminels qui n'aient fait qu'un crime. Le genre

humain serait trop malheureux, s'il était aussi commun de commettre des choses atroces que de les croire.

VOLTAIRE, *Le Siècle de Louis XIV, XXVI*

Racine

Son jugement sur Racine offre à **Voltaire** l'occasion d'affirmer **la supériorité du grand tragique** sur Corneille, c'est-à-dire, en fait, **la supériorité du classicisme sur le baroque**. Historien sensible aux influences, technicien averti de la langue et de la poésie, honnête homme spontané et passionné, Voltaire est le **premier grand critique du goût dans notre littérature**: il sait séparer la portée philosophique d'une œuvre et sa valeur littéraire. Athalie constitue à ses yeux un exemple pernicieux de fanatisme, et pourtant c'est le chef-d'œuvre de la scène..

Corneille s'était formé tout seul ; mais Louis XIV, Colbert, Sophocle et Euripide contribuèrent tous à former Racine. Une ode qu'il composa à l'âge de dix-huit ans, pour le mariage du roi, lui attira un présent qu'il n'attendait pas, et le détermina à la poésie. Sa réputation s'est accrue de jour en jour et celle des

5 ouvrages de Corneille a un peu diminué. La raison en est que Racine, dans tous ses ouvrages, depuis son Alexandre, est toujours élégant, toujours correct. toujours vrai, qu'il parle au cœur, et que l'autre manque trop souvent à tous ces devoirs. Racine passa de bien loin et les Grecs et Corneille dans l'intelligence des passions, et porta la douce harmonie de la poésie, ainsi que les grâces de la

10 parole, au plus haut point où elles puissent parvenir. Ces hommes enseignèrent à la nation à penser, à sentir et à

s'exprimer. Leurs auditeurs, instruits par eux seuls, devinrent enfin des juges sévères pour ceux mêmes qui les avaient éclairés.

Il y avait très peu de personnes en France, du temps du cardinal de Richelieu,

15 capables de discerner les défauts du Cid, et en 1702, quand Athalie, le chef-d'œuvre de la scène, fut représentée chez Mme la duchesse de Bourgogne, les courtisans se crurent assez habiles pour la condamner. Le temps a vengé l'auteur; mais ce grand homme est mort sans jouir du succès de son admirable ouvrage. Un nombreux parti se piqua toujours de ne pas rendre justice à Racine.

20 Mme de Sévigné, la première personne de son siècle pour le style épistolaire, et surtout pour conter des bagatelles avec grâce, croit toujours que Racine n'ira pas loin². Elle en jugeait comme du café, dont-elle dit qu'on-se désabusera bientôt. Il faut du temps pour que les réputations mûrissent.

VOLTAIRE, Le Siècle de Louis XIV, XXXII

La formation de la nation française

Voltaire illustre, dans ce chapitre, la volonté affirmée dans le premier paragraphe de l'Introduction au siècle de Louis XIV: peindre le génie et les mœurs des hommes. Il va même plus loin puisque le tableau des mœurs s'éclaire par **une analyse de l'influence déterminante exercée par la volonté politique du roi**.

●Essai sur les Mours... (1756)

Dans l'Essai sur les Moeurs et l'Esprit des Nations, commencé à Cirey et auquel il a travaillé trente ans, le remaniant jusqu'en 1769, **VOLTAIRE** réalise l'idée d'une **histoire véritablement universelle**, où l'on découvre notamment la première tentative globale d'analyse des sociétés asiatiques, et dont les 197 chapitres offrent une succession de tableaux et de synthèses.

Il utilise une **documentation sérieuse**, mais nécessairement fragmentaire. C'est ainsi que sa comparaison de la Chine confucianiste avec la chrétienté s'appuie essentiellement sur les Lettres édifiantes de missionnaires jésuites et leur tableau flatteur des sauvages chinois qui a suscité au xviii^e siècle le mythe du bon sauvage.

Il débarrasse l'histoire de toute intervention de la Providence, refusant les a priori théologiques de Bossuet et le déterminisme de Montesquieu, ce qui le conduit à **admettre la présence du hasard, seul compatible avec la liberté humaine**.

Il oscille entre le découragement et un optimisme pragmatique fondé sur la **constatation des progrès matériels**, sur l'épanouissement des sciences, des arts et des lettres, et plus encore sur sa foi **profonde en l'homme et en la raison**.

Le Japon nouveauté et philosophie

Au-delà des coutumes pittoresques, présentées de façon attrayante, le philosophe Voltaire retrouve l'homme chez les peuples de l'Orient: Tous ces peuples ne nous ressemblent que par les passions et par la raison universelle qui contrebalance les passions (CXLIII). **Cette confiance dans la nature humaine** permet à la comparaison entre le Japon et l'Europe de retenir

essentiellement dans l'histoire, par allusions ou sous-entendus, ce qui intéresse les philosophes du XVIII^e siècle.

3. La poésie de Voltaire

VOLTAIRE a toujours été convaincu que les **grandes pensées ne s'exprimaient bien que dans le cadre des grands genres littéraires**. Et sa rapide réussite personnelle dans l'épopée (sa Henriade, publiée en 1728, le fait comparer à Virgile par ses contemporains) ou dans le théâtre (après le succès d'Edipe en 1718, puis le triomphe de Zaire en 1732, il est salué comme le maître de la scène tragique) le conforte dans cette opinion...

La méditation morale et la réflexion philosophique l'incitent donc naturellement à revêtir sa pensée du rythme noble de l'alexandrin. **Il est à l'aise dans le genre de l'épître**, discours en vers engagé, et imité de l'Anglais Pope, dont il donne un modèle avec son Epître à Madame du Châtelet sur la philosophie de Newton (1736).

Des Discours sur l'Homme (1738) aux Épîtres à Boileau (1769) et à Horace (1772), en passant par le Poème sur le désastre de Lisbonne (1756), Voltaire est considéré comme le plus grand écrivain du siècle.

Brillant dans tous les genres et dans tous les tons, ne le cédant à aucun de ses contemporains dans.. l'ode, dans la poésie légère ou dans l'épigramme (voir p. 163) et à peu près seul dans la satire - comme en témoignent Le Mondain en 1736 ou Le Pauvre Diable en 1760 - **Il domine toute la poésie du règne de Louis XV.**

●Le Mondain (1736)

Un hymne au bonheur

Badinage provocant, la satire *Le Mondain*, poème de 129 vers consacré à la critique de l'état de nature puis à l'exaltation du luxe écrit en 1736 dans un moment de bonheur et d'ivresse intellectuelle, permet à Voltaire d'extérioriser sans aucune gêne ni arrière-pensée sa joie de bien vivre. Elle donne surtout au philosophe l'occasion ***d'affirmer la relation entre le bonheur et la civilisation.***

●Épître à Madame du Châtelet [...] (1736)

La leçon de Newton

Il est remarquable que ***VOLTAIRE***, autodidacte en matière de connaissances scientifiques, ***ait deviné en Newton un savant exceptionnel dont les travaux auraient des répercussions considérables.*** L'étude de la physique newtonienne lui permet d'apprécier dès les Lettres philosophiques le refus de faire appel à une quelconque notion transcendantale et l'affirmation que le fanatisme est incompatible avec la majesté divine.

Depuis l'été 1734, il vit à Cirey chez Madame du Châtelet, mathématicienne éminente, qui sait assez d'anglais pour lire Locke et Newton et qui le conforte dans sa conviction de ***l'antinomie entre la physique et la métaphysique.*** C'est pourquoi, avant de publier en 1738 ses *Eléments de la philosophie de Newton* où il vulgarise les théories du savant anglais, Voltaire adresse en 1736 à Madame du Châtelet une *Épître [...]* sur la philosophie de Newton.

« Newton lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts »

Cette pièce fait appel à toutes les figures traditionnelles du **style poétique** pseudo-classique (images, métaphores, périphrases, apostrophes, personnifications) et les met **au service de l'exaltation Intellectuelle** que **Voltaire** ressent devant les découvertes de Newton: la gravitation universelle, la décomposition de la lumière par le prisme, l'explication des marées par l'attraction lunaire et solaire, le mouvement des comètes, la rotation de la lune autour d'elle-même sur son axe, la forme de la terre renflée à l'équateur et aplatie aux poles, la précession des équinoxes.

●Discours sur l'Homme (1738)

L'acceptation de la vie

Simples épîtres adressées pour la plupart à Frédéric, prince royal de Prusse, et composées de 1734 à 1737, les pièces que **Voltaire** réunit sous le titre de Discours sur l'Homme (1738) ont été considérées par les contemporains comme **le chef-d'œuvre de la poésie philosophique au XVIII siècle**.

Le sixième Discours offre une **méditation sur le sens et la valeur de la vie humaine**, sujet qui peut conduire à le rapprocher des grands poèmes du lyrisme romantique. Une telle comparaison fait ressortir l'originalité et les limites de la poésie philosophique chez Voltaire : il ignore l'angoisse métaphysique et manifeste un **scepticisme tranquille**, il évite la révolte et accepte la vie comme elle se présente, recherchant dans la science une consolation à son pessimisme; il n'accorde à son moi qu'un rôle limité et ne donne jamais à son poème le souffle lyrique. L'intention didactique, toujours présente chez le philosophe,

ramène l'élan de Voltaire vers une prose rythmée ou une poésie familière.

●Poème sur le désastre de Lisbonne (1756)

Un cri de détresse

A la fin de l'année 1755, le tremblement de terre de Lisbonne, avec ses trente mille morts, ramène **Voltaire** aux imaginations morbides qui l'obsédaient avant sa retraite des Délices. **Frappé dans sa sensibilité** il voit cent mille fourmis, notre prochain, écrasées tout d'un coup dans notre fourmilière et la moitié périssant sans doute au milieu des débris dont on ne peut les tirer (Lettre à Tronchin du 24 novembre 1755) et conçoit aussitôt son Poème sur le désastre de Lisbonne ou examen de cet axiome: tout est bien, qu'inspirent la détresse **et la révolte contre le scandale du Mal** et contre toutes les impostures consolantes des philosophes providentialistes.

●Épître à Horace (1772)

L'image du patriarche

Voltaire, presque octogénaire, est devenu le patriarche de Ferney lorsqu'il écrit en 1772, à la manière du poète latin Horace, une **épître familière** où il se met en scène librement et **où il dresse un bilan de sa vie**.

Apologie et contestation du luxe au XVIIIe siècle

1. VOLTAIRE

Voltaire revient dans le Dictionnaire philosophique, à l'article Luxe, sur le rôle du luxe dans la **prospérité économique** et sur l'hypocrite duplicité de ceux qui le refusent.

2. SAINT-LAMBERT

Saint-Lambert (voir p. 202) étudie dans l'Encyclopédie le problème du luxe successivement en **sociologue**, en **philosophe** et en **économiste**. Il réfute enfin les thèses de Rousseau sur le nécessaire retour à l'ancienne simplicité de la nature.

3. HELVÉTIUS

Soucieux de démontrer que la nature humaine est entièrement déterminée par le milieu et par l'éducation, **Helvétius** choisit dans De l'Esprit (1758) l'exemple du luxe pour prouver que l'homme a toujours tendance à se tromper par ignorance car il ne prend pas en compte tous les aspects d'un problème. Helvétius expose d'abord les arguments en faveur du luxe, **racine économique et sociale du libéralisme**. Puis il conteste l'idée que le luxe puisse rétablir un certain équilibre social en appauvrissant les riches et en enrichissant les artisans : c'est au contraire un **facteur d'inégalité sociale**.

4. Rousseau,

l'ennemi du luxe Trop mal à l'aise dans le monde pour ne pas vouloir l'assainir et désireux de rechercher le bonheur dans sa propre conscience, **Rousseau** attaque le luxe dans le Discours sur les Sciences et les Arts (1750) avec une violence qui n'est guère appréciée des contemporains épris de bien-être et de plus en plus réservés à l'égard de l'ascétisme chrétien. **Soucieux d'égalité**, il réclame des lois somptuaires visant à limiter la fortune et la dépense.

5. MARIVAUX

Bien avant que Diderot exalte, dans Le Neveu de Rameau (voir p. 352), la vie de bohème, **Marivaux** fait parler dans L'Indigent philosophe (1727) un ancien riche heureux d'être devenu pauvre, car il se sent **délivré du tourbillon des faux plaisirs liés à l'opulence**.

•Swift

Voyages de Gulliver (1726)

Les Voyages de Gulliver (1726) permettent à **Jonathan Swift** (1667-1745) - que Voltaire fréquente durant son exil à Londres - d'offrir à son héros des aventures étonnantes chez les nains de Lilliput, image transposée de l'humanité examinée par un géant, puis chez les géants de Brobdingnag, où on l'installe dans une boîte de poupées, et enfin chez les Houyhnhnm, peuple de chevaux sages et vertueux qui considèrent l'homme comme un animal répugnant et vicieux.

Voltaire, qui a tant emprunté à Swift, inversera le merveilleux philosophique dans *Micromégas*: son héros n'est pas un homme parti à la rencontre d'être vivants dont il attend la vérité, c'est un visiteur qui, comme l'auteur des *Lettres philosophiques*, se déplace pour pouvoir porter un jugement sur l'humanité. A Brobdingnag, Gulliver engage la conversation avec le roi des géants.

CHAPITRE VI

VOLTAIRE

LE CONTEUR, LE POLÉMISTE

ET L'ÉPISTOLIER

« Le vrai

philosophe n'attend rien des

hommes, et il leur fait tout

le bien dont il est capable.

Il a l'hypocrite en horreur, mais il plaint le

superstitieux; enfin il sait être ami. »

Voltaire, Lettre à Damilaville

1. L'invention du conte philosophique

1. Les leçons amères de l'expérience

Méfiant à l'égard des fantaisies de l'imagination et convaincu de l'excellence littéraire des seuls grands genres classiques, l'épopée, l'épître ou la tragédie, **VOLTAIRE** attend l'âge de quarante-cinq ans pour écrire son premier, conte, le Voyage du Baron de Gangan (devenu plus tard Micromégas). Les déceptions, les échecs et les déboires qu'il subit entre 1745 et 1760 l'amènent à introduire une large part de confiance dans un nouveau cadre : **la formule du conte philosophique est née et s'affirme progressivement**. "Plus s'accroît le divorce entre l'idéal et l'expérience, remarque Jacques Van den Heuvel, plus le conte se révèle proche des humeurs de Voltaire, qui ressent d'une manière intermittente l'impérieux besoin de faire le bilan de ce que lui apporte la vie" (Voltaire dans ses Contes, éd. A. Colin, 1968).

2. Des personnages porte-parole

C'est pourquoi **les personnages** de ses Contes **sont des projections de sa personnalité et de ses réactions**. Micromégas traduit sa passion des sciences, Zadig sa sagesse et ses espérances, Pangloss son obstination, Candide sa générosité, l'Ingénu sa volonté de lutter contre l'arbitraire. Émanation de l'être profond de Voltaire, expression de l'existence telle qu'il la ressent, la fiction du roman constitue la réponse d'un homme pour qui la philosophie a toujours été indissociable de l'imagination et du rire.

On comprend dès lors que l'écrivain, après s'être libéré au travers de ses personnages de l'horreur ou de l'angoisse, Ironise sur eux en prenant ce recul dont l'absence les empêche d'être des personnes. authentiques. Il les conduit d'aventure en aventure sans qu'ils puissent comprendre le sens de leur trajectoire, accessible seulement au dénouement du conte. Jouets de leur metteur en scène, privés de vie intérieure, ils constituent pour Voltaire un moyen privilégié d'inciter les hommes à l'action et de les préserver de la métaphysique et des angoisses.

3. Des romans d'apprentissage

De tels personnages n'ont donc qu'un comportement. N'oublions pas que Voltaire, admirateur de Locke et de son sensualisme, considère la destinée d'un homme comme le résultat d'une succession de rencontres avec l'extérieur, aboutissant à la formation de l'individu par l'expérience. On comprend mieux dès lors que les contes de Voltaire soient ***des romans d'apprentissage relatant la rencontre entre une conscience et le monde***. A travers l'incohérence apparente des aventures! Candide est une œuvre rigoureusement construite dans la mesure où les événements ne sont jamais gratuits et permettent à la personnalité du héros de se forger. Et si la fiction romanesque se nourrit du burlesque et du picaresque, c'est pour mieux anéantir les mythes du roman sentimental et noble. La manière de Voltaire, même s'il est capable de monter un modèle de scène romanesque avec la mort de Mademoiselle de Saint-Yves dans L'Ingénu, consiste à renverser toutes les idées reçues en matière de sentiment pour augmenter l'impact subversif de son œuvre. La finalité de ses Contes, c'est ***d'amener le lecteur à prendre conscience de ce qu'il n'avait pas été habitué à voir***.

1748 Zadig ou la Destinée.... 1767 L'Ingénu...

1752 Micromégas 1759 Candide ou l'Optimisme

•Zadig ou la Destinée, histoire orientale (1748)

Étude suivie

Paru d'abord à Amsterdam sous le titre Memnon en juillet 1747, Zadig est ensuite lu à Sceaux chez la Duchesse du Maine par **Voltaire**, qui y ajoute notamment les chapitres Le Basilic, Les Combats et L'Ermite, puis publié en septembre 1748.

*****Zadig**

Le héros, simple habitant de Babylone devenu premier ministre grâce à sa prodigieuse sagacité et à l'amour de la reine Astarté, décrit un aller et retour. Chassé par une injuste jalousie et par l'intrigue, Zadig fuit jusqu'en Égypte où il devient esclave. L'Arabie marque le début de sa reconquête : il obtient sa liberté, retrouve Astarté, assure son bonheur après de rudes épreuves, prouve son aptitude à recevoir la révélation de l'ange Jesrad et monte sur le trône de Babylone.

1. Le conte et la philosophie orientale

Tout comme Morgiane qui, dans le conte d'Ali Baba, parvient à mettre en déroute les quarante voleurs, tout comme Aladin ou Sindbad le marin, Zadig se définit, devant les fluctuations déconcertantes de la destinée, **par sa sagesse, son habileté et sa perspicacité** parfaitement mises en situation dans un monde oriental auquel Voltaire s'intéresse - c'est l'époque où il travaille à

l'Essai sur les Moeurs (1756) et à sa tragédie Sémiramis - et qui n'est nullement de pure fantaisie.

En posant **le problème de la Destinée** (sous-titre du conte), Voltaire reste au coeur de la philosophie orientale. Les héros des Mille et Une Nuits se résignent devant les caprices du sort et leur quête contrariée du bonheur ne débouche jamais sur des récriminations. Si Zadig parfois s'indigne ou murmure, il sait aussi se soumettre et son triomphe final consacre la victoire du courage, de la constance et de la sagesse.

2. Zadig et Voltaire

Le sage babylonien n'est-il pas une projection de Voltaire lui-même, méprisé par Louis XV, dont le roi Moabdar, influençable, versatile, victime des flatteurs et des mauvais conseils, paraît une caricature ? Véritable anti-Versailles, Zadig fait ressortir le triomphe de la corruption, de la bêtise et de l'envie. A une telle décadence, Voltaire propose un seul remède, **le triomphe de la raison avec l'action d'un ministre sage** - et Zadig premier ministre de Moabdar met fin à toutes sortes d'abus - **ou avec le règne d'un souverain éclairé** - et Zadig, monté sur le trône de Babylone, gouverne selon la justice et assure la paix à ses sujets. Comme l'écrit René Pomeau, le meilleur des rois, c'est Zadig couronné.

Irrité par la vie de cour, tourmenté par sa santé, victime de l'inconstance féminine, **Voltaire s'interroge sur la signification de la destinée**. Quel sens, quelle liberté accorder à la vie humaine dans un monde où l'irruption du temps, l'échec de l'amour, l'envie, le mal moral interdisent de s'installer dans le bonheur ? Voltaire connaît bien la réponse du providentialisme de Leibniz et, si son héros objecte ses Mais aux arguments de l'ange

Jesrad, il se soumet devant la manifestation divine: la seule attitude qui convienne à Zadig, c'est l'adoration de la Providence, liée à l'idée qu'il est vain de chercher le pourquoi et le comment des choses.

Les désillusions

Zadig commence comme le plus banal des romans, avec un héros jeune, riche, beau et sage, dont la vie se déroule au rythme des imparfaits suggérant une existence tranquille. Lorsque ..., et c'est la retombée du roman idyllique sous la poussée de l'imprévu.

On rapprochera Zadig de **Voltaire en évoquant la fin des illusions de Cirey**, balayées par des événements que symbolisent les satellites du jeune Orcan armés de sabres et de flèches : l'influence de la cinquantaine, les attaques incessantes de la maladie, l'affaiblissement de son amour pour Madame du Châtelet qui le trompe avec le poète Saint-Lambert...

Déisme et fraternité

L'amour platonique, mais partagé que Zadig - devenu premier ministre du roi de Babylone, Moabdar - éprouve pour la reine Astarté suscite la jalousie du roi. En despote des Mille et Une Nuits, il donne l'ordre de pendre Zadig. Celui-ci s'enfuit en Égypte à travers le désert, puis devient l'esclave du marchand Sétoc, qui admire sa sagesse, fait de lui son ami et l'emmène à la grande foire de Bassorah.

C'est l'occasion pour **Voltaire** de mettre en scène, au cours d'un banquet, des convives appartenant à **des races et à des religions différentes qui se querellent** sur la valeur de leurs

croyances religieuses respectives et sur l'ancienneté de leur civilisation. Le droit de manger des boeufs oppose le Gangaride, zélateur de Brahma et l'Égyptien, adepte du boeuf Apis. Un Chaldéen fanatique fait rebondir la querelle en excluant tout culte autre que celui du poisson Oannès.

Imaginaire et rationalité

Zadig reprend la route de Chaldée, toujours pensant à la malheureuse Astarté et toujours réfléchissant sur le sort qui s'obstinait à se jouer de lui et à le persécuter. C'est alors la rencontre avec un brigand qui lui apprend la mort du roi Moabdar, victime d'une révolution de palais, puis les retrouvailles avec la reine Astarté, devenue esclave du seigneur Ogul, aux confins de l'Arabie Pétrée et de la Syrie.

Liberté, providence et destin

Le bonheur et le trône de Babylone vont récompenser Zadig de sa fidélité et de son courage : il a remporté le combat qui devait désigner l'époux d'Astarté. Mais on lui dérobe son armure - seul signe distinctif de sa victoire. Alors qu'il erre, triste et seul, sur les bords de l'Euphrate, il rencontre un vénérable ermite à la barbe blanche dont les gestes de plus en plus incompréhensibles contrastent avec de sages propos : l'ermite vole un seigneur généreux, récompense un avare, incendie la maison d'un aimable philosophe. Zadig, subjugué par l'ascendant de l'ermite, le suit dans une dernière étape.

Ce fut chez une veuve charitable et vertueuse qui avait un neveu de quatorze ans, plein d'agrément et son unique espérance. Elle fit du mieux qu'elle put les honneurs de sa

maison. Le lendemain, elle ordonna à son neveu d'accompagner les voyageurs jusqu'à un pont qui, étant rompu depuis peu, était devenu un

5 passage dangereux. Le jeune homme, empressé, marche au-devant d'eux. Quand ils furent sur le pont: Venez, dit l'ermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnaissance à votre tante. Il le prend alors par les cheveux et le jette dans la rivière. L'enfant tombe, reparaît un moment sur l'eau, et est engouffré dans le torrent. O monstre ! ô le plus scélérat de tous les hommes ! 10 s'écria Zadig. Vous m'aviez promis plus **de patience, lui dit**

l'ermite en l'interrompant: apprenez que, sous les ruines de cette maison où la Providence a mis le feu, le maître a trouvé un trésor immense: apprenez que ce jeune homme, dont la Providence a tordu le cou, aurait assassiné sa tante dans un an, et vous dans deux. Qui te l'a dit, barbare? cria Zadig ; et **quand tu aurais lu**

15 cet événement dans ton livre des destinées, t'est-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal ?. Tandis que le Babylonien parlait, il aperçut que le vieillard n'avait plus de barbe, que son visage prenait les traits de la jeunesse. Son habit d'ermite disparut: quatre belles ailes couvraient un corps **majestueux et resplendissant**

20 de lumière. O envoyé du ciel ! 6 ange divin ! s'écria Zadig en se prosternant, tu es donc descendu de l'empyrée pour apprendre à un faible mortel à se soumettre aux ordres éternels? Les hommes, dit l'ange Jesrad, jugent de tout sans rien connaître : tu étais celui de tous les hommes qui méritait le plus d'être éclairé. Zadig lui demanda la permission de **parler. Je me défie de**

25 moi-même, dit-il ; mais oserai-je te prier de m'éclaircir un doute: ne vaudrait-il pas mieux avoir corrigé cet enfant, et l'avoir rendu vertueux, que de le noyer?. Jesrad reprit : S'il avait été

vertueux, et s'il eût vécu, son destin était d'être assassiné lui-même avec la femme qu'il devait épouser, et le fils qui en devait naître. Mais quoi ! dit Zadig, il est donc nécessaire qu'il y ait des crimes et

30 des malheurs, et les malheurs tombent sur les gens de bien ? Les méchants. répondit Jesrad, sont toujours malheureux: ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre, et il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien?. Mais, dit Zadig, s'il n'y avait que du bien, et point de mal? Alors, reprit Jesrad, cette terre serait une autre terre³; l'enchaînement des

35 événements serait un autre ordre de sagesse ; et cet autre ordre, qui serait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Être suprême, de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes dont aucun ne peut ressembler à l'autre. Cette immense variété est un attribut de sa puissance immense. Il n'y a ni deux feuilles d'arbre sur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du.

40 ciel, qui soient semblables; et tout ce que tu vois sur le petit atome où tu es né devait être dans sa place et dans son temps fixe, selon les ordres immuables de celui qui embrasse tout. Les hommes pensent que cet enfant qui vient de périr est tombé dans l'eau par hasard, que c'est par un même hasard que cette maison est brûlée; mais il n'y a point de hasard : tout est épreuve, ou punition, ou

45 récompense, ou prévoyance. Souviens-toi de ce pécheur qui se croyait le plus malheureux de tous les hommes. Orosmade t'a envoyé pour changer sa desti née. Faible mortel, cesse de disputer contre ce qu'il faut adorer. - Mais, dit Zadig... Comme il disait Mais, l'ange prenait déjà son vol vers la dixième sphère.

Zadig, à genoux, adora la Providence, et se soumit. L'ange lui cria du

50 haut des airs: Prends ton chemin vers Babylone..

VOLTAIRE, Zadig, chapitre XVIII, L'Ermite.

●Micromégas (1752)

Voltaire écrit *Micromégas* en 1738-1739, aussitôt après la difficile rédaction des *Éléments de la philosophie de Newton*, comme on se délasse d'un travail sérieux avec les bouffonneries d'Arlequin. Conservé dans les papiers de l'écrivain, le conte est remanié en 1750 à la Cour de Berlin et prend l'aspect d'un divertissement mondain, ***destiné à distraire Frédéric II*** - et à le faire rire aux dépens de Maupertuis qui conduisait en 1736-1737 l'expédition surprise dans la Baltique par *Micromégas* et le Saturnien.

***** Micromégas**

Micromégas (= Petit-Grand), originaire d'une planète gravitant autour de l'étoile Sirius, a été condamné à un bannissement de huit cents ans pour avoir écrit un livre fort curieux, mais d'une grande audace philosophique. Il connaît à merveille les lois de la gravitation et toutes les forces attractives et répulsives et tantôt à l'aide d'un rayon de soleil, tantôt par la commodité d'une comète, voyage de globe en globe.

1. Un livre de science-fiction

Sa connaissance de Newton conduit Voltaire à utiliser la force nouvellement découverte, l'attraction universelle, grâce à laquelle

le héros quitte une planète de Sirius puis, avec son compagnon le nain de Saturne, se promène à travers les espaces inter sidéraux. Chaque étape renvoie aux Éléments et, quand Micromégas demande aux géomètres de la Baltique la distance de la terre à la lune, ils lui fournissent en choeur la réponse exacte. Voltaire a donc, comme le souligne Jacques Van den Heuvel, "mis son point d'honneur **à réaliser une fantaisie qui fût mathématiquement exacte**".

Les progrès de l'astronomie depuis Képler donnent aux contemporains l'idée d'une proportion entre les dimensions d'un globe et celles de ses habitants. A Cirey, on se moque des extravagants calculs effectués dans ce sens par Wolff, le disciple de Leibniz : Voltaire invente un Micromégas haut de trente-deux kilomètres avec un nez de deux kilo mètres et une espérance de vie de cent cinq mille siècles, puis le fait suivre par un habitant de Saturne qui paraît un nain avec ses deux kilomètres...

2. La signification du conte

"J'ai un peu voyagé, déclare Micromégas, j'ai vu des mortels fort au-dessous de nous, j'en ai vu de fort supérieurs." Voltaire montre avec le Saturnien, placé dans une position intermédiaire, ce que doit être la condition de toute créature : **les différences se résolvent en un état moyen et en équilibre. C'est la leçon réconfortante** des Discours sur l'Homme: "Rien n'est grand ni petit; tout est ce qu'il doit être."

Leçon d'humilité, liée au glas de l'anthropocène trisme sonné par la révolution copernicienne, et que Voltaire a trouvée chez Pope et Locke. L'homme dans ce système perd tout caractère privilégié et retourne à l'anonymat de la création.

Leçon aussi d'acceptation, et Micromégas admire globalement la sagesse de la Providence, même si l'optimisme, rassurant dans une perspective pluraliste des mondes, admet les imperfections de la terre.

L'allégorie de Micromégas traduit la recherche constante d'un équilibre entre les lumières de la raison et les ténèbres de l'imaginaire : ce n'est pas la mise sur orbite romanesque d'une idée simple, mais une **fiction complexe chargée de situer le phénomène humain et de donner à penser**.

Conversation de l'habitant de Sirius avec celui de Saturne

En passant par Saturne, Micromégas se lie d'amitié avec le secrétaire de l'Académie des Sciences - l'allusion vise Fontenelle, dont **Voltaire** parodie le style précieux et fleuri -. Il constate que la multiplicité des sens ne change rien à la nature humaine, et lui donne **une leçon de relativisme physique** qui débouche sur une **leçon de relativisme moral** : le bonheur dépend d'un équilibre entre nos désirs et notre nature.

La rencontre entre Micromégas et les philosophes

Arrivés sur la terre, Micromégas et le Saturnien découvrent sur la Baltique, à l'aide d'un microscope, une baleine - et ils se demandent s'il est possible qu'elle ait une âme -, puis **une « volée de philosophes »** les membres de l'expédition ramenée du pôle Nord par Maupertuis, avec lesquels un heureux artifice leur permet d'entrer en relations.

●Candide ou l'Optimisme (1759)

Le tremblement de terre de Lisbonne, à la fin de 1755 (voir p. 121), et, un an plus tard, les horreurs de la guerre de Sept Ans constituent une raison suffisante de Candide y a-t-il pour Voltaire meilleure illustration du mal physique et moral ? Son éccurement se traduit à la même époque dans la conclusion de l'Essai sur les Moeurs : Presque toute l'histoire est une suite d'atrocités inutiles. On comprend mieux, dès lors, l'insistance avec laquelle la guerre sera évoquée dans Candide.

Mais que faire après ces sombres années ? Voltaire, comme Martin dans le dernier chapitre de Candide, **oscille entre « les convulsions de l'inquiétude »** et **« la léthargie de l'ennui »**, alternance qui constitue un élément fondamental dans l'élaboration du conte. Retiré à Lausanne en janvier 1758 après la tempête suscitée par la parution de l'article Genève dans l'Encyclopédie, Voltaire prépare l'achat d'une propriété à Ferney et, suivant à l'avance le conseil que le derviche donnera à Candide, il se tait. De cette époque date la rédaction du conte, achevé avant la fin de l'année et publié en janvier 1759 sans nom d'auteur.

*** Candide

La nature a donné au jeune Candide les mœurs les plus douces et l'esprit le plus simple, et il a appris de son précepteur Pangloss que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Son amour pour Mademoiselle Cunégonde le fait chasser de Westphalie par le baron de Thunder-ten-Tronckh, père de la jeune fille. Il est enrôlé de force dans l'armée bulgare et, dans l'espoir de retrouver sa bien-aimée, commence une immense odyssée qui le conduit jusqu'en Amérique du Sud, puis le ramène en Europe et en Turquie où il retrouve Cunégonde et Pangloss.

Le jardin de Candide

Fatigués, aigris ou dégradés au terme de leur tour du monde des misères humaines, les personnages se retrouvent à la fin du conte dans l'univers limité d'une petite métairie, où l'on s'ennuie, avec pour seule distraction le spectacle du malheur d'autrui. Candide, maintenant que Cunégonde, devenue laide, ne peut plus donner un sens à sa destinée, est saisi par le doute et **la conscience que la réalité diffère du rêve.**

2. Les œuvres philosophiques de combat.

Traité sur la Tolérance (1763)

•Les Calas sont-ils coupables?

Le 12 octobre 1761, Marc-Antoine Calas, fils aîné d'un commerçant protestant de Toulouse, était trouvé pendu dans le magasin de son père. Suicide ou crime, cette mort demeure une **énigme judiciaire**. Il semble que le jeune Calas fut assassiné, mais non pas par les siens, ni pour des motifs religieux. L'enquête est faussée dès le départ par un préjugé anti-protes tant: la rumeur publique veut que Marc-Antoine ait désiré se faire catholique et que ses parents l'aient tué pour cette raison. Jean Calas, le père, est condamné à mort et périt sur la roue, en 1762.

VOLTAIRE croit tout d'abord à la culpabilité des Calas et à un excès du fanatisme huguenot. Mais les contradictions du jugement modifient son opinion. **Convaincu de l'innocence du père supplicié**, il prend l'affaire en mains: écrit son Traité sur la Tolérance à l'occasion de la mort de Jean Calas (1763). L'arrêt du

Parlement de Toulouse est cassé en 1764 et Jean Calas réhabilité en 1765.

●Un réquisitoire contre le fanatisme

Le Traité sur la Tolérance commence par un récit rapide et clair du procès et de la mort de Jean Calas, d'où Voltaire tire une première conclusion en forme de dilemme: ou bien Calas est coupable, et il est criminel par fanatisme, ou bien Calas est innocent, et il a été condamné par fanatisme.

Le philosophe plaide ensuite pour les protestants, dont le retour enrichirait la France sans susciter le moindre danger, **démontre que l'intolérance ne relève pas du droit** naturel et rappelle les atrocités des guerres de religion: Si vous voulez ressembler à Jésus-Christ, soyez martyrs et non pas bourreaux. Après avoir pris le ton de l'adjuration oratoire envers les païens et envers les chrétiens, puis celui de la Prière à Dieu, Voltaire conclut de la révision du procès Calas à une victoire de l'humanité et à un espoir pour l'avenir: "**Je sème un grain qui pourra un jour produire une moisson.**"

3. Une arme redoutable, le pamphlet

L'arme privilégiée de Voltaire à Ferney, c'est le pamphlet écrit au pied levé, ou fusée volante, inséparable de la pensée d'un homme en perpétuelle alerte et qui recherche le combat. « La feuille impromptue, remarque Raymond Naves, fait partie de sa vie quotidienne, d'où elle ne fait qu'un saut chez l'imprimeur, puis dans les ballots du colportage clandestin. »

Couvert sous une multitude de déguisements ou de pseudonymes transparents pour les lecteurs avisés, Voltaire dénonce l'adversaire par son faible. Relation, facétie monologuée, dialogue, édit, lettre supposée, mémoire, sermon ou discours se succèdent, mais la bataille est perdue d'avance pour ses ennemis.

●Relation de la maladie du jésuite Berthier (1759)

A partir de 1751 le Journal de Trévoux, publication mensuelle des Jésuites, et son rédacteur Berthier combattent sans relâche les idées des philosophes: après s'en être pris à De l'Esprit des lois, ils dénoncent /'Essai sur les Moeurs et obtiennent en 1759 la révocation du privilège de l'Encyclopédie. La philosophie des lumières est menacée et **Voltaire**, solidaire de Diderot, lance contre les Jésuites une série **de pamphlets destinés à ridiculiser** l'adversaire - et en même temps le **parti dévot** - auprès de l'opinion publique.

4. Voltaire par lui-même

●Correspondance

VOLTAIRE a échangé plus de vingt mille lettres avec près de sept cents destinataires, en tête des quels viennent **ses amis**, d'Argental avec plus de mille lettres, Damilaville, son ancien condisciple Thiérot, d'Alembert et Frédéric II.

Il échange une correspondance suivie **avec de grands personnages** comme Catherine II, la du chesse de Saxe-Gotha,

la margrave de Bayreuth, d'Argenson et Turgot. Il discute avec Helvétius, Vauvenargues, Saint-Lambert et Condorcet, parle avec des confidents plus intimes comme Cideville, Richelieu, son médecin Tronchin, sa nièce Madame Denis, échange des propos mélancoliques avec Madame du Deffand ou Madame d'Épinay. ***Témoignage sur la lutte philosophique et le rôle de chef d'orchestre qu'y joue Voltaire***, cette correspondance constitue le meilleur des commentaires sur la vie et la spontanéité de l'homme.

CHAPITRE VII

DIDEROT, « LE PHILOSOPHE »

« Imposez-moi silence sur la religion et le gouvernement et je n'ai rien à dire. »

Diderot, La Promenade du sceptique

Denis Diderot (1713-1784)

•Le Langrois tonsuré

Langres, cette ville aux pierres grises où **Denis Diderot** est né en 1713, a beaucoup compté pour lui: place-forte à la frontière de la Franche-Comté, elle ne s'est jamais soumise aux Anglais, ni à la Ligue, ni à la Fronde; puissant évêché, c'est une cité sans huguenots, peuplée de couvents, d'églises et de séminaires. Un oncle chanoine pousse Diderot vers la prêtrise et à treize ans il est tonsuré. "Monsieur l'Abbé". - ainsi l'appelle-t-on - porte dès lors la soutane. On pourrait croire sa destinée toute tracée.

•Le bohème parisien

Mais Diderot ne veut plus être chanoine: Il décide de s'enfuir pour continuer ses études à Paris. Alors débute une vie de bohème réduite aux expédients et à la misère, analogue à celle qu'il attribuera plus tard au Neveu de Rameau. Diderot mange comme il peut, écrit des sermons pour des prédicateurs à court d'inspiration, travaille comme clerc de procureur, donne des leçons, se place comme précepteur et change de chambre meublée quand il n'a plus d'argent. Perdu dans la multitude du Quartier latin, carrefour privilégié des idées et des hommes, il connaît la surveillance du commissaire et du curé. Cette insertion dans le monde réel, que n'ont pas connue les autres grands philosophes du siècle, développe en lui le sens du pittoresque et du réalisme, tout en nourrissant sa révolte intellectuelle. Son existence fluctuante va être un peu stabilisée par son mariage clandestin - parti quérir à Langres l'autorisation paternelle, Diderot

s'est vu enfermer dans un couvent, et s'en est évadé - avec une jolie marchande de lingerie, Anne-Toinette Champion.

●Un jeune philosophe

Pour gagner sa vie. Diderot, qui connaît depuis 1742 Jean-Jacques Rousseau et Condillac, traduit des ouvrages anglais, l'Histoire de la Grèce de Stanyan, puis le Dictionnaire de médecine de James, tout en suivant des cours de chirurgie. En 1745 il adapte l'Essai sur le Mérite et la Vertu de Shaftesbury et commence. à se faire connaître comme un des plus brillants représentants d'une génération qui s'est formée à la lecture des Lettres philosophiques de Voltaire.

●La direction de l'Encyclopédie

A partir de 1746 la direction de l'Encyclopédie, partagée avec d'Alembert, condamne Diderot à un travail écrasant, sans le faire renoncer à son œuvre personnelle. Il jette sur le papier son anti-Pascal, les Pensées philosophiques, condamnées aussitôt par le Parlement; il livre au public un roman, Les Bijoux indiscrets (1748), où la fiction orientale et une intrigue scabreuse dissimulent des Idées originales; il rédige sa Lettre sur les Aveugles à l'usage de ceux qui voient (1749).

●L'athéisme et la prison

Cet ouvrage matérialiste et évolutionniste lui vaut, le 24 juillet 1749, une incarcération sans jugement dans un cachot du donjon de Vincennes. L'épreuve donne à Diderot la conscience de

l'arbitraire et du despotisme. Il comprend que son élargissement, intervenu le 3 novembre 1749, n'est pas dû à une recon naissance tardive de son droit à s'exprimer, mais à la pression exercée sur le pouvoir par ses libraires, qui ont investi dans l'Encyclopédie d'énormes capitaux.

1746 Pensées philosophiques

1748 Les Bijoux indiscrets

1749 Lettre sur les Aveugles...

1751- 1772 L'Encyclopédie (avec d'Alembert)

1753 Pensées sur l'interprétation de la nature

1757 Le Fils naturel (éd.)

1758 Le Père de famille (éd.) Discours sur la poésie dramatique

1760-1781 La Religieuse (réd.)

•Une diversion : le théâtre

De 1750 à 1765 l'histoire de Diderot paraît se confondre avec celle de l'Encyclopédie dont le tome I paraît en 1751. Pourtant il trouve le temps de rédiger les Pensées sur l'interprétation de la nature (1753) et de répandre ses idées par des conversations brillantes et inspirées dans le salon de Mademoiselle de Lespinasse - qu'il mettra plaisamment en scène dans Le Rêve de d'Alembert - chez Madame d'Épinay et chez le baron d'Holbach. Il aborde passionnément le théâtre et y transpose le conflit qui l'avait opposé à son père: c'est Le Fils naturel. (1757) qui le

brouille avec Jean-Jacques Rousseau : Tombrageux Genevois a pris pour lui une phrase de ce drame moralisateur: Il n'y a que le méchant qui soit seul. Diderot écrit ensuite Le Père de famille (1758). puis des ouvrages de critique: Entretiens avec Dorval... (1757), et le Discours sur la poésie dramatique.

●Les années difficiles du combat philosophique

La période des années 1758-1760 est une des plus douloureuses dans la vie de l'écrivain Une violente campagne contre les philosophes est lancée par Fréron et Palissot. La comédie-charge de ce dernier, Les Philosophes (1760). connaît un vif succès. Le scandale causé par l'article Genève et la Lettre à d'Alembert sur les spectacles retentit sur le clan des Encyclopédistes. Diderot trouve une consolation dans sa liaison avec Sophie Volland: il adresse à son amie de longues lettres, chefs-d'œuvre de truculence, de sensibilité et de poésie. Il se rapproche d'amis sûrs comme d'Alembert, Grimm, Bordeu, d'Holbach et l'abbé Raynal, écrit beaucoup, mais publie peu.

●Le critique d'art et le romancier

Sa maîtrise en critique d'art s'affirme par les comptes rendus du Salon biennal du Louvre qu'il donne à la Correspondance littéraire, par l'Essai sur la peinture (1765), qui annonce certaines idées de Delacroix et de Baudelaire, et par le Paradoxe sur le comédien (1773). Sa création romanesque s'élargit : à La Religieuse, composée à partir de 1760, succèdent Le Neveu de Rameau, plusieurs nouvelles, et un roman entrecoupé de nouvelles, Jacques le Fata liste rédigé de 1765 à 1773 et édité à partir de 1778 dans la Correspondance littéraire. En philosophie,

le matérialisme de Diderot se confirme dans *Le Rêve de d'Alembert* (1769), tandis que sa morale positive et naturelle s'exprime dans le *Supplément au Voyage de Bougainville* (1772).

●Chez la Sémiramis du Nord.

Catherine II, posant à la souveraine éclairée, avait proposé à Diderot en 1762 d'achever l'Encyclopédie en Russie. Trois ans plus tard, elle achète la bibliothèque du philosophe et lui en laisse la jouissance jusqu'à sa mort. Diderot est ainsi en mesure de doter sa fille Marie-Angélique. Souffrant de la voir quitter le foyer paternel, le philosophe cherche une diversion dans le voyage, gagne Saint-Pétersbourg en 1773 et s'y installe pour cinq mois. Il presse Catherine II d'adopter un programme libéral de réformes sociales et politiques. Il revient à Paris, enchanté par l'accueil de la Sémiramis du Nord, mais sans illusion sur la sincérité de son "despotisme éclairé."

●Matérialisme et morale politique

Fatigué par ce voyage et par son intense activité, Diderot mène une vie de plus en plus calme. Il précise son matérialisme dans l'Entretien d'un philosophe avec la Maréchale de *** (1776) et il confie sa haine des tyrans dans l'Essai [...] sur les règnes de Claude et de Néron (1778). Un philosophe au service d'un tyran, la situation de Sénèque n'est-elle pas la sienne? Ce problème le hante et il remanie profondément son essai en 1782. De plus en plus affaibli, Diderot est emporté en 1784 par une attaque d'apoplexie, quelques mois après d'Alembert et son amie Sophie Volland.

<u>1762-1977</u>	<u>Le Neveu de Rameau (réd.)</u>
<u>1765-1773</u>	<u>Jacques le Fataliste et son maître (réd.)</u>
<u>1765-1769</u>	<u>Cinquième Salon</u>
<u>1769</u>	<u>Le Rêve de d'Alembert</u>
<u>1772</u>	<u>Supplément au Voyage de Bougainville (réd.)</u>
<u>1773 et 1778</u>	<u>Paradoxe sur le et comédien</u>
<u>1776</u>	<u>Entretien d'un philosophe avec la Maréchale de ***</u>

1. Les sens et la matière

•Lettre sur les Aveugles à l'usage de ceux qui voient (1749)

1. Le passage de la sensation au jugement

Avant **DIDEROT** la psychologie des aveugles intéresse les philosophes (Locke, Berkeley, Voltaire, Condillac et Buffon notamment) dans la mesure où elle constitue un **moyen d'étudier le passage de la sensation au jugement** chez un aveugle qui recouvrerait la vue. Locke pose le problème dès son Essai sur l'entendement humain (1690):

Supposez un aveugle de naissance qui soit présentement homme fait, auquel on ait appris à distinguer par l'attouchement un cube et un globe de même métal et à peu près de la même grosseur en sorte que lorsqu'il touche l'un et l'autre il puisse dire quel est le cube et quel est le globe. Supposez que, le cube et le globe étant posés sur une table, cet aveugle vienne à jouir de la vue, on demande si, en les voyant sans les toucher, il pourrait les discerner et dire quel est le globe et quel est le cube. (II, 9).

Et il répond, suivi par Berkeley et Voltaire, que l'aveugle ne discernera rien.

2. Un problème humain

La Lettre sur les Aveugles... se situe sur un autre plan. Là où l'on voyait uniquement une question abstraite d'où pouvait dépendre l'avenir du sensualisme et par suite de la philosophie des Lumières, ***Diderot se passionne pour un problème humain***: il veut comprendre le monde original dans lequel vit l'aveugle.

3. La matière et le mouvement

Mais le ton change dans ***les pages dramatiques consacrées à la mort de Saunderson*** : le mathématicien de Cambridge, privé des spectacles magnifiques de la nature susceptibles d'édifier les croyants, refuse d'envisager un autre Dieu que celui de Newton. Et il évoque un univers en flux perpétuel, où l'élimination des monstres se pratique par une sélection naturelle et où ***tout s'explique par la matière et le mouvement***. Un mois et demi plus tard, une lettre de cachet enferme Diderot à

Vincennes, lui rappelant durement que le matérialisme est hors-la-loi.

2. Diderot et la politique

•La politique

Une double vocation, révolutionnaire et réformatrice, conduit **DIDEROT** à osciller constamment entre une volonté de reconstruire le monde (mais faut-il sacrifier aux hasards d'une révolution le bonheur de la génération présente pour le bonheur de la génération future? s'interroge-t-il dans la Réfutation d'Helvétius) et le souci de l'aménager (mais en France nous avons une vieille nation à rajeunir. Notre tâche est peut-être impossible, le connaît-il en septembre 1774 dans une lettre à Catherine II).

Dans l'Encyclopédie, dès 1751, il fonde la monarchie non plus sur le droit divin ou la puissance paternelle, mais sur le principe démocratique d'un contrat politique déterminant la forme de l'État (article Autorité politique) et il revendique (article • Alus Locutius) une complète liberté de pensée et d'expression.

Convaincu que le bonheur des peuples est la seule base de toute bonne législation, Diderot, en un siècle où il n'existe aucun appareil politique susceptible de répercuter les idées, s'adresse directement aux souverains. Il rédige pour Catherine II des projets de réforme, notamment dans ses Entretiens avec Catherine II (1773) et ses Observations sur le Nakaz (1774). Il somme avec gravité Louis XVI d'agir en honnête homme dans

son Apostrophe à Louis XVI, insérée dans l'Histoire des deux Indes (1780) de l'abbé Raynal. Il refuse de transiger avec les impostures de Frédéric II et sa haine du despotisme lui inspire des pamphlets vengeurs comme ses Pages contre un tyran (1771) ou la Politique des souverains (1774).

L'emprisonnement à Vincennes et l'interdiction de l'Encyclopédie ont appris à Diderot jusqu'où on peut ne pas aller trop loin dans la conquête de l'opinion, d'où la clandestinité de ses ouvrages essentiels, en politique comme en philosophie: On ne pense, on ne parle avec force que du fond de son tombeau... Celui qui conseilla au philosophe de laisser un testament de mort eut une idée grande et utile (Essai sur les règnes de Claude et de Néron, 1782).

•L'idéal politique de Diderot

1. Un droit naturel laïcisé

L'article Droit naturel de l'Encyclopédie donne un fondement philosophique à la théorie du contrat social développée dans l'article Autorité politique (voir p. 191). **Diderot** élimine Dieu de son système politique et **laïcise la notion de droit naturel**.

C'est à la volonté générale que l'individu doit s'adresser pour savoir jusqu'où il doit être homme, citoyen, sujet, père, enfant, et quand il lui convient de vivre ou de mourir. C'est à elle à fixer les limites

5 de tous les devoirs. Vous avez le droit naturel plus sacré à tout ce qui ne vous est point contesté par l'espèce entière. C'est elle

qui vous éclairera sur la nature de vos pensées et de vos désirs.
Tout ce que

vous concevrez, tout ce que vous méditez sera bon, grand, élevé, sublime, s'il est de l'intérêt général et commun. Il n'y a de qualité essentielle à

10 votre espèce, que celle que vous exigez dans tous vos semblables pour votre bonheur et pour le leur.

DIDEROT, article Droit naturel, Encyclopédie (1751-1766)

2. Le despotisme éclairé

Diderot déteste l'impérialisme machiavélique de Frédéric II: ses Pages contre un tyran (1771) en témoignent. Il va plus loin dans sa Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé L'Homme (1773): il applaudit Helvétius de vouloir donner une explication matérialiste de l'homme. Mais il se révolte à l'idée que le bonheur puisse être atteint sous l'égide d'un tyran : le despotisme, si éclairé soit-il, conduit nécessairement à l'esclavage. Ce texte de Diderot révèle l'idéalisme foncier de sa politique : Diderot à la fin de sa vie est démocrate (Paul Vernière).

3. Le prix de la liberté

La révolution des "insurgents d'Amérique" apparaît à Diderot comme une première incarnation dans l'histoire de ce dont il avait rêvé dans l'utopie tahitienne. éloquente apostrophe Aux insurgents d'Amérique (1782) reflète son **enthousiasme pour la**

liberté conquise par les Américains et sa crainte d'une dictature.

4-Éducation nationale et démocratie

Le plan d'une université pour le gouvernement de Russie, rédigé pour Catherine II, donne à Diderot l'occasion de formuler des ***propositions étonnamment modernes*** et de souligner les rapports entre l'éducation nationale et la volonté politique.

CHAPITRE VIII

DIDEROT ET L'ENCYCLOPÉDIE

**« On a bien plus loué les
hommes occupés à faire croire
que nous étions heureux, que les
hommes occupés à faire que nous
les fussions vraiment. »**

Diderot, Encyclopedie

●L'Encyclopédie (1751-1766), une bataille révolutionnaire

1. Le maître d'œuvre, DIDEROT

Au départ de l'Encyclopédie, on trouve l'idée d'un libraire parisien, Le Breton, qui désire faire traduire en français les deux volumes de la Cyclopoedia de l'Anglais Chambers. Le libraire s'associe en 1745 avec trois de ses collègues qui préparaient une édition du Dictionnaire de médecine de l'Anglais James, traduit par Diderot. **Diderot et d'ALEMBERT**, d'abord chargés de refaire les articles mal traduits, accèdent bientôt à la direction de l'oeuvre dont **un nouveau privilège royal consacre en 1748 le changement d'orientation**: il concerne une Encyclopédie ou Dictionnaire universel des sciences, des arts et métiers traduit [...] avec des augmentations. Aussitôt Diderot entreprend une enquête technique dans les ateliers des faubourgs, recrute des collaborateurs et devient la cheville ouvrière de l'ouvrage.

2. Premières embûches, premiers succès

C'est pourquoi son incarcération en 1749 à Vincennes à la suite de sa Lettre sur les Aveugles... conduit les libraires à multiplier les démarches en sa faveur. Libéré, **Diderot** se remet au travail et **rédige un Prospectus qui expose le plan de l'Encyclopédie**, les conditions de la publication en dix volumes et les modalités de souscription. Le premier volume, tiré à 2050 exemplaires, paraît le 28 juin 1751, précédé d'une dédicace flatteuse au comte d'Argenson, Garde des Sceaux, et du Discours préliminaire de d'Alembert. Les Jésuites du Journal de Trévoux, craignant la concurrence pour leur propre Dictionnaire, s'insurgent aussitôt.

Quelques mois plus tard **la thèse de l'abbé de PRADES**, ami et collaborateur de Diderot, est censurée par la Sorbonne, qui l'accuse de prôner le sensualisme et la religion naturelle: puis le Parlement la condamne au feu. Les Jésuites taxent d'hérésie son article Certitude paru dans le tome II et un arrêt du Conseil du Roi ordonne le 7 février 1752 que les deux premiers volumes de l'ouvrage intitulé Encyclopédie seront et demeureront sup primés. Au mois de mai pourtant, grâce aux efforts de **MALESHERBES**, qui a fait mettre à l'abri de toute saisie les papiers de Diderot et des libraires, grâce aussi au crédit de Madame de Pompadour, **le gouvernement autorise discrètement Diderot à reprendre son œuvre**. La sortie des volumes recommence et, peu après le tome IV, d'Alembert est élu à l'Académie française.

3. La tourmente

Les années 1757-1762 voient les menaces s'accumuler de nouveau. **Les attaques se multiplient**, avec les deux Mémoires sur les Cacouacs (= les Encyclopédistes) de Moreau, historiographe du roi, et les Petites Lettres sur de grands philosophes de Palissot, qui s'ajoutent aux accusations de Fréron et du Journal de Trévoux. L'article Genève rédigé par d'Alembert suscite les cris du parti dévot, qui y décèle une profession de foi déiste. Excédé des avanies, des vexations que l'ouvrage lui attire, des satires odieuses et mêmes infâmes (Lettre à Voltaire du 20 janvier 1758), **d'Alembert décide de renoncer à la direction de l'ouvrage**. L'année suivante, le Parlement décide la création d'une commission chargée de corriger l'impiété et la licence de l'Encyclopédie. Le Conseil du Roi révoque le privilège de 1748 et

ordonne le remboursement des souscriptions. Le naufrage paraît alors inévitable.

4. Le second sauvetage

Une seconde fois ***Malesherbes sauve l'Encyclopédie***. Il autorise les libraires à rembourser les souscriptions par la livraison des volumes de planches et permet à Diderot de poursuivre son travail sans autorisation, mais avec une tolérance tacite : on comprend que la parution des derniers volumes de texte est remise à une période plus favorable. C'est pourquoi ***les adversaires des philosophes ne désarment pas*** : Palissot fait représenter en mai 1760 sa comédie Les Philosophes (voir p. 407), qui ridiculise Diderot et ses amis. L'abbé ***MORELLET*** riposte par une brochure incisive, Vision de Charles Palissot, qui lui vaut d'être embastillé aussitôt. Pour tant le premier volume de planches paraît en 1762 et ***l'avenir de l'œuvre va être assuré par... les jansénistes***. A la suite de la banqueroute d'un jésuite, le Parlement janseniste fait fermer les collèges des Jésuites, puis expulse hors de France les membres de la Société se disant de Jésus. Avec eux disparaissent les adversaires les plus acharnés de l'Encyclopédie, et Diderot peut refuser la proposition de Catherine II qui lui offrait d'achever son œuvre à Saint-Pétersbourg.

5. La censure du libraire et l'achèvement

En 1764, Diderot découvre que ***le libraire Le Breton a censuré*** depuis deux ans certains de ses articles et des articles de Saint-Lambert, Turgot, d'Holbach et Jaucourt. Profondément meurtri par ce qu'il appelle un coup de poignard, mais conscient qu'il est impossible de tout réimprimer, Diderot consent à mener sa tâche

jusqu'à son terme. Les dix derniers tomes sont publiés en 1766, un prudent subterfuge tendant à faire croire que l'œuvre a été imprimée à l'étranger. Le Breton est pourtant emprisonné à la Bastille pour en avoir expédié quelques exemplaires à Versailles sans autorisation. Cet incident n'empêche pas Diderot de mettre au point les derniers volumes de planches, dont la parution s'achève en 1772. Simultanément et symboliquement les souscripteurs reçoivent une gravure de Prévost **représentant le triomphe de la Vérité dévoilée par la Raison**.

•Les principaux Encyclopédistes

1. D'ALEMBERT (1717-1783)

Jean LE ROND, dit d'**Alembert**, abandonné dès sa naissance sur les marches de l'église de Saint-Jean Le Rond, est le fils naturel de Madame de Tencin et du chevalier Destouches. Ses travaux mathématiques le font accéder dès l'âge de vingt-trois ans à l'Académie des Sciences. A cette renommée, d'Alembert joint de brillantes relations mondaines, garantie déterminante pour une entreprise dont le lancement dépend de l'opinion publique : codirecteur de l'Encyclopédie à ses débuts, d'Alembert se charge de présenter l'ouvrage par un Discours préliminaire et collabore activement aux premiers volumes. **Il rédige ou révise tous les articles de mathématiques et de physique, se charge d'un certain nombre d'articles philosophiques** et attaque les Jésuites dans l'article Collège. Après les remous suscités par son

article Genève en 1757 et l'interdiction de l'Encyclopédie en 1759, il abandonne l'animation de l'ouvrage, mais continue à lui fournir des articles de mathématiques et de physique.

2. DAMILAVILLE (1723-1768)

Haut fonctionnaire des finances et agent de relations publiques de Voltaire à Paris, **Damilaville** soutient Diderot durant les périodes difficiles. Il est notamment l'auteur des articles Paix et Population.

3. DUMARSAIS (1676-1756)

Considéré par d'Alembert comme un profond philosophe, ce professeur rationaliste - **précurseur de la stylistique contemporaine et de la sémantique lexicale** - dirige jusqu'à sa mort la partie grammaticale de l'Encyclopédie. C'est à lui que l'on doit restituer le célèbre article Philosophe, longtemps attribué à Diderot.

4. D'HOLBACH (1723-1789)

Soucieux de contribuer à la diffusion des recherches scientifiques et des techniques, **Paul Henri d'Holbach** rédige plus de quatre cents articles pour l'Encyclopédie, notamment sur la géologie, la minéralogie et la métallurgie. Hostile au despotisme éclairé et profondément matérialiste, il écrit aussi les articles Prêtres, Représentants et Théocratie.

5. JAGCOURT (1704-1779)

L'Information universelle et le dévouement Indéfectible du chevalier de Jaucourt en font un remarquable rédacteur en chef, qui travaille quatorze heures par jour et rédige environ 17.000 articles sur les 60 660 que contiennent les dix-sept volumes de l'Encyclopédie, et notamment Guerre, Impôt, Inquisition, Mélancolie religieuse, Monarchie, Patrie, Peuple, Philosophique (Esprit), Presse, Roman, Ville.

6. MARMONTEL (1723-1799)

Ce brillant homme de lettres a rédigé pour l'Encyclopédie ***les articles de critique littéraire et de morale.***

7. QUESNAY (1694-1774)

Apprenti-graveur, barbier-chirurgien de campagne, commissaire des guerres, François Quesnay essaie bien des métiers avant de devenir premier médecin ordinaire du roi. Dans son appartement de Versailles, où il reçoit souvent Diderot, Turgot et Mirabeau, ***Il élabore la doctrine des physiocrates*** et rédige les articles Fermiers et Grains.

8. ROUSSEAU (1712-1778)

Son amitié pour Diderot conduit ***Jean-Jacques Rousseau*** à se charger de ***la partie musicale de l'Encyclopédie***, puis à rédiger l'article Économie politique. Il rompt avec les Encyclopédistes à propos de l'article Genève.

9. SAINT-LAMBERT (1716-1803)

Le marquis de Saint-Lambert, mondain et séduisant il a été l'amant de Madame du Châtelet, puis de Madame d'Houdetot, qui éconduisit Jean-Jacques Rousseau pour lui rester fidèle - est **considéré par ses contemporains comme un des grands poètes du siècle**, pour des œuvres fugitives et surtout un poème descriptif, *Les Saisons* (1769), d'un naturalisme froid et laborieux. La collaboration à l'Encyclopédie de ce disciple de d'Holbach et d'Helvétius a fait davantage pour sa notoriété actuelle : il est l'auteur notamment de deux articles célèbres, longtemps attribués à Diderot, *Génie* et *Luxe*.

10. TURGOT (1727-1781)

Maître des requêtes au Parlement de Paris, *Turgot*, passionné par les lettres, la chimie et surtout l'économie, collabore jusqu'en 1757 à l'Encyclopédie. **Il contribue à diffuser les théories de Quesnay et des physiocrates dans divers articles**. Ministre des finances en 1774, Turgot entreprendra de vastes réformes inspirées de ses idées et de celles des Encyclopédistes, notamment la suppression des corvées et des corporations.

11. VOLTAIRE (1694-1778)

La collaboration du philosophe, retardée par ses allées et venues entre 1751 et 1754, commence avec des **articles littéraires** et il partage l'article *Goût* avec Montesquieu. Quand l'Encyclopédie est interdite, Voltaire conseille en vain de continuer l'œuvre à Berlin, à Clèves ou en Russie. Par solidarité philosophique, il défend ardemment l'ouvrage, multiplie les

pamphlets et y présente Diderot frère Platon comme un bienfaiteur de l'humanité.

1. Les ambitions de l'Encyclopédie

Encyclopédie

L'article Encyclopédie, long de vingt-six pages, permet à Diderot de définir le but de l'Encyclopédie et l'esprit dans lequel doit être menée l'entreprise.

•Les techniques

Hommes de culture dominant tout le savoir de leur temps, **d'Alembert** et **Diderot** offrent à une génération sûre de son avenir **le premier dictionnaire des sciences et des techniques**.

•L'esprit encyclopédique

1. Un inventaire raisonné des connaissances

Les dix-sept lourds volumes de l'**ENCYCLOPÉDIE** ne laissent pas immédiatement deviner pourquoi cette œuvre a soulevé tant de passions, ni en quoi elle peut être appréciée comme la Bible du siècle. C'est que ce Dictionnaire, loin de représenter une simple compilation des connaissances, répond à **la volonté d'en dresser un inventaire "raisonné"**. Son originalité apparaît dans une façon nouvelle de définir la place de l'homme sur la terre et

de situer les rapports de l'homme avec Dieu, avec la nature et avec les autres hommes. Écartant toute Révélation, le philosophe et le savant doivent poser les problèmes, les résoudre méthodiquement, faire la somme des connaissances théoriques et techniques, trouver enfin un point central d'où l'on puisse avoir une vue synthétique.

2. Une science de l'homme et un acte de foi en la raison humaine.

Le point central, autour duquel s'effectue une véritable révolution copernicienne, **c'est l'homme**. **DIDEROT** le dit avec force dans l'article Encyclopédie Cet homme concret et naturel qui donne sa signification au monde est présenté dans l'article Homme, de Diderot, comme un être sentant, réfléchissant, pensant, qui se promène librement sur la surface de la terre, qui paraît être à la tête de tous les autres animaux sur lesquels il domine, qui vit en société, qui a inventé des sciences et des arts, qui a une bonté et une méchanceté qui lui est propre, qui s'est donné des maîtres qui s'est fait des lois.

La finalité de l'Encyclopédie se définit dès lors nettement: **chaque science y devient, dans son ordre et dans son objet, une science de l'homme**. Devenu très savant, l'homme ne sera pas moins sage, car il vivra comme le veut la nature, sans autre sujétion que celle de ses penchants; il trouvera la paix et le bonheur de l'existence. Confiance dans **la bonté des instincts**, confiance dans la **raison humaine**, confiance dans **le progrès scientifique, technique, moral et social - synonyme de libération humaine**, - tel est le fond de la pensée encyclopédique, qu'illustre et définit l'article Philosophe.

3. Un exposé théorique et une réflexion pratique

La science, qui diffuse les lumières du savoir en dissipant les ténèbres de l'ignorance et des préjugés, **constitue la plus belle conquête de la raison**. C'est pourquoi l'Encyclopédie présente un tableau très complet de l'état des sciences et des techniques vers 1750, dressé par des savants authentiques ou des spécialistes avertis. Les mathématiques, la physique et l'astronomie occupent une place privilégiée grâce à d'**ALEMBERT**, qui vient de calculer en 1749 la précession des équinoxes. Le souci de la vérité, du concret et des sciences appliquées apparaît dans la place accordée à la biologie et à la médecine : la puce vue au microscope occupe à elle seule deux feuilles de planches, et l'illustre praticien **TRONCHIN**, le plus grand médecin de l'Europe selon Voltaire, jette tout le poids de son autorité scientifique dans l'article Inoculation, menant le combat contre l'obscurantisme de ceux qui refusent la vaccination,

4. Les techniques, agents privilégiés du progrès humain

Préparé par ses origines à comprendre l'importance du travail et des techniques, **Diderot** introduit de plain-pied ses lecteurs dans le monde des champs, de l'atelier, de la manufacture ou de la mine. C'est une **véritable somme des techniques** que nous propose le canevas adopté dans la plupart des articles : étude de la matière première, de son origine, de sa préparation; tableau des ouvrages réalisés avec cette matière, description des techniques en usage; analyse technologique des outils et des machines utilisés, illustrée de dessins en coupe et en profil;

planches montrant les opérations successives; lexique des termes techniques cités.

Cette richesse documentaire et cet effort de vulgarisation montrent à la fois que l'Encyclopédie tend à **réhabiliter le travail manuel** et que **la machine apparaît comme un outil sans cesse plus perfectionné**, destiné à soulager l'homme dans sa tâche. Une telle **générosité optimiste** n'exclut pas la lucidité et l'inquiétude devant le chômage, quand **SAINT-LAMBERT**, dans l'article Luxe (voir p. 123), analyse la situation des ouvriers victimes des conditions économiques et psychologiques de leur travail : « Ils n'ont nul amour pour la patrie qui n'est pour eux que le théâtre de leur avilissement et de leurs larmes. »

•Le philosophe au XVIIIe siècle

« Un terme dont la signification a évolué du XVIIe au XVIIIe siècle »

Ce mot avait, dès la fin du xv^e siècle, subi un changement de sens enregistré par l'Académie française elle-même : après avoir donné les deux sens traditionnels du mot, sens propre ("qui s'applique à l'étude des sciences, et qui cherche à en connaître les effets par leurs principes") et sens moral ("on appelle philosophe un homme sage qui mène une vie tranquille et retirée, hors de l'embarras des affaires"), l'illustre Compagnie était obligée d'enregistrer une transformation du vocabulaire et des mœurs : "Il se dit quelquefois absolument d'un homme qui, par libertinage d'esprit, se met au-dessus des devoirs et des obligations ordinaires de la vie civile."

Dès l'origine, la liaison était donc faite entre le Libertin et le Philosophe : le Libertin n'était pas un type d'homme qui pût triompher, dans l'opinion, contre le Chrétien et l'Honnête Homme conjugués. Le Philosophe, lui, réussit à renverser l'équilibre des forces: son adversaire fut baptisé, pejorativement, du nom de Dévot. C'est que les Philosophes avaient su, habilement, intégrer à la fois l'esprit critique du Libertin, et l'essentiel des valeurs portées par l'Honnête Homme, et les dépasser tous deux en fonction des exigences de la vie moderne: celles de la science, et celles de l'industrie. (Michel Launay et Georges Mailhos, Introduction à la vie littéraire du XVIIIe siècle, éd. Bordas, 1982, pp. 29-30.)

1. Un homme de contestation

Un homme qui agit sous le contrôle de la raison et dont l'analyse critique s'étend à tous les domaines de la pensée, y compris la religion.

2. Un sage

Un sage à qui la raison permet de comprendre le monde.

3. Un savant

Un savant pour qui la seule science est la science des faits (Buffon) et qui tire ses principes de la nature des choses (Montesquieu).

4. Un honnête homme

"Un honnête homme qui veut plaire" (Dumarsais).

5. Un homme actif

Un homme "né pour l'action" et qui se propose comme idéal la bienfaisance envers son prochain.

6. Un homme de dialogue

Un homme de dialogue qui sait conquérir l'opinion publique.

7. Un admirable » conspirateur

L'apôtre d'une révolution pacifique.

8. Un homme de liberté

Un précurseur de la libération de l'homme.

2. De la « superstition à la philosophie

1. Les attaques contre la religion

Culte de la raison, haine de la religion, le jugement célèbre de Lanson sur Le Siècle de Louis XIV peut s'appliquer à l'**ENCYCLOPÉDIE** : *l'antichristianisme est le dénominateur commun de ses principaux collaborateurs*, même si leur audace doit se voiler de multiples précautions. Cette prudence irrite **VOLTAIRE** et le conduit à rédiger son propre Dictionnaire philosophique, alors que pour tant l'œuvre s'assigne le but d'abattre la religion. L'article Raison de **DIDEROT** ne rappelle-t-il pas que nous sommes hommes avant d'être chrétiens? Au nom de cette raison il faut refuser toute créance aux faits non prouvés et se mettre en garde contre les miracles. De là à stigmatiser la politique de l'Église il n'y a qu'un pas, franchi par d'HOLBACH à l'article Prêtres.

De nombreuses formules critiques envers la religion ont été censurées par le libraire Le Breton, telle une digression de l'article Sarrasins où Diderot écrivait: La religion s'avilit à mesure que la philosophie s'accroît. *L'incompatibilité entre la raison et la foi*, point commun entre la pensée de Diderot et le Mémoire des pensées et des sentiments de Jean Meslier (voir p. 158), est un des postulats constamment sous-jacents dans l'Encyclopédie.

2. Du déisme au matérialisme

Les attaques concertées que l'Encyclopédie lance contre la religion ne suffisent pas à faire considérer leurs auteurs comme des penseurs fondamentalement irrégieux. N'y a-t-il pas parmi

les collaborateurs plusieurs abbés qui s'en tiennent à des positions orthodoxes? La plupart des **premiers articles** relevant de l'histoire de la philosophie sont à mi-chemin **entre un christianisme libéral et un déisme prudent**. L'article Christianisme, mesuré et anonyme, se demande si le déisme n'est pas le meilleur moyen de remédier au fanatisme et à la superstition.

Bientôt la pensée de l'Encyclopédie se modifie. LE ROY développe dans l'article Instinct l'idée d'une sensibilité et d'une mémoire chez les animaux et présente l'homme comme un animal à peine plus évolué que les autres. Diderot écrit, dans l'article Imperceptible, qu'on ne peut discerner où cesse la nature vivante et où commence la nature brute, puis, dans l'article Impérissable, que la matière est éternelle et constamment en mouvement, que la destruction d'une chose a été, est et sera à jamais la génération d'une autre .

Enfin, avec l'article Spinosiste, le **philosophe** illustre la thèse de la sensibilité de la matière et **ébauche un matérialisme fondé sur l'expérience biologique et chimique**, qu'il va développer en 1769 dans Le Rêve de d'Alembert. L'Encyclopédie, comme le souligne Jacques Proust, accumule les observations et les faits d'expérience susceptibles de donner un fondement scientifique à un matérialisme qui paraissait encore trop hypothétique pour être opposé avec la force et la sérénité d'une attitude définitive aux spéculations métaphysiques ou religieuses dont elle tentait par ailleurs de montrer la vanité (Diderot et l'Encyclopédie, éd. A. Colin, 1962).

3. La réforme de la société

Ouverte à toutes les idées nouvelles, confiante dans l'idée de progrès, l'**ENCYCLOPÉDIE** se livre à une large critique de la société et préconise dans tous les domaines de la pensée et de la vie des solutions généreuses. L'émotion sincère et vraie qui apparaît dans de nombreux articles, comme Réfugiés, Intolérance, Esclavage, Paix ou Peuple marque **le lien** qui se noue, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, **entre une sensibilité humanitaire et une ardente affirmation de la primauté de la raison.**

●Économie et démographie

L'optimisme et l'humanisme des Encyclopédistes découlent pour une part importante d'une prise de conscience progressive : l'amélioration de la **productivité agricole** et **la croissance économique** sont nécessairement liées à **l'augmentation de la population.**

●La condition d'écrivain au XVIIIe siècle

1. Une situation matérielle difficile

La situation matérielle de l'homme de lettres n'est pas plus brillante qu'au siècle précédent : les éditeurs continuent à payer fort peu les écrivains. **Il faut attendre 1777 pour voir la propriété littéraire reconnue**, sous l'impulsion de **BEAUMARCHAIS**, et les contrefaçons se multiplient au détriment de l'auteur et de l'éditeur. **Les tirages de meurent restreints**: le nombre des souscripteurs de l'Encyclopédie (4 300) paraît infime à côté du nombre d'acheteurs de la dernière Grande Encyclopédie

Larousse en vingt volumes (près de 200 000). L'Histoire naturelle de Buffon et Le Siècle de Louis XIV, deux grands succès de librairie, ne sont tirés qu'à 3 000 exemplaires.

Dans ces conditions **beaucoup d'écrivains sont des amateurs bénéficiant d'une imposante fortune**, comme le fermier général **HELVETIUS**, le baron **D'HOLBACH** rentier à vingt-sept ans et qui se fait le mécène des philosophes ou **MIRABEAU**. Les très nombreuses éditions successives de *De l'Esprit des lois* n'enrichissent pas **MONTESQUIEU**, mais lui permettent de vendre en Angleterre... le vin de Bordeaux produit par sa propriété de La Brède. Et si **VOLTAIRE** développe considérablement sa fortune, c'est en réussissant des spéculations commerciales, des investissements industriels et des placements financiers pour intéresser ses éditeurs, qui courent des risques graves, il est souvent amené à leur offrir gracieusement ses ouvrages.

S'il est pauvre l'écrivain ne peut vivre de sa plume. **JEAN-JACQUES ROUSSEAU** gagne un peu d'argent avec son *Devin du village* et son *Dictionnaire de musique*, avec *La Nouvelle Héloïse* ou *l'Emile*. Mais comme il refuse places et pensions, il doit souvent assurer sa subsistance en copiant de la musique. L'Encyclopédie garantit à **DIDEROT** un minimum vital par le biais d'un salaire mensuel. Il n'atteindra une certaine aisance que grâce à Catherine II de Russie qui achète en 1765 la bibliothèque du philosophe, tout en lui en laissant la jouissance jusqu'à sa mort qui d'ailleurs le place dans la situation un peu gênante d'un obligé envers son mécène. Son principal collaborateur dans la rédaction de l'Encyclopédie, le chevalier de JAG COURT, doit payer lui-même son secrétaire, ce qui le contraint à vendre sa maison... au libraire Le Breton. C'est dire à quel point les écrivains sont exploités par leurs éditeurs. Diderot le confie à Voltaire à propos

du contrat qu'il vient de signer pour l'Encyclopédie avec les libraires associés: Mon arrangement avec les libraires est à peine conclu. Nous avons fait ensemble un beau traité, comme celui du diable et du paysan de La Fontaine. Les feuilles sont pour moi; le grain est pour eux..

Seul "homme de lettres" au sens professionnel de cette appellation, **MARMONTEL**, collaborateur de l'Encyclopédie, éditeur du Mercure de France, historiographe de France, secrétaire perpétuel de l'Académie française, réussit à faire de la littérature un métier. Peu connu de nos jours malgré la réhabilitation récente de ses *Éléments de littérature* et de ses *Mémoires*, ***Il connaît de son vivant une réputation éclatante***: lu partout, traduit, imité et admiré, c'est le premier écrivain d'origine très modeste qui accède à l'aisance matérielle et à la réussite sociale,

2. La consécration sociale

"Voltaire ou la royauté de l'esprit", ce titre d'une biographie récente souligne la place que s'approprie l'écrivain dans la société de l'époque. Admis simplement dans le monde au siècle précédent, il donne maintenant le ton dans les salons et dans les cours. Si, malgré l'influence de Madame de Pompadour, Louis XV commet l'erreur historique de repousser **Voltaire**, Frédéric II de Prusse insiste durant de longues années pour que le philosophe français consente à accepter son invitation. D'Alembert refuse la présidence de l'Académie de Berlin, puis la charge d'instruire le prince héritier de Russie. Diderot cède en 1773 aux appels de Catherine II: pendant quatre mois et tous les trois jours la souveraine reçoit seule à seul, plusieurs heures, le philosophe:

pour chaque rencontre celui-ci prépare un certain nombre de feuillets, il les lit et la discussion s'engage.

Les notes de Diderot, restées entre les mains de l'impératrice et regroupées plus tard sous le titre d'Entretiens avec Catherine II, vont de la Constitution au Code civil, de la succession impériale à la police, du problème du luxe à la réforme des impôts nécessaire en France, de l'anatomie aux questions monétaires, des rues de Saint-Petersbourg à la morale des rois. Frédéric II, au moment même où il commence à se brouiller avec Voltaire, trop encombrant à son gré, projette en 1752 de rédiger avec lui une Encyclopédie de la Raison, plus portative et plus militante que l'Encyclopédie. Voltaire en rédige quelques articles, qu'il discute avec le roi et qui constituent l'ébauche de son futur Dictionnaire philosophique. Que Diderot ou Voltaire se méprennent parfois sur le désintéressement des despotes éclairés ne modifie rien à cette situation nouvelle : **les rois d'Europe recherchent la caution des philosophes.**

La France connaît aussi son mécénat étatique royal avec l'**Académie française**. A côté des ducs et des grands seigneurs y siègent des écrivains d'origine modeste élus pour leur talent, et qui acquièrent ainsi l'honorabilité sociale. Les philosophes voient dans l'Académie la sanction d'une consécration et un moyen de peser sur l'opinion. L'élection de Duclos et de Voltaire en 1746, puis celle de d'Alembert en 1754 marquent le début d'une conquête par le parti philosophique. Analysant, dans l'Essai sur la Société des Gens de Lettres avec les Grands (1753), les rapports des intellectuels avec les différents pouvoirs, d'Alembert oppose au mécénat - privé aliénant qui lui paraît - **le mécénat académique, seul statut conforme à la dignité des écrivains.**

3. La censure

Le prestige croissant des philosophes n'exclut pas, bien au contraire, les persécutions du pouvoir politique. Dès le début du siècle les progrès de l'esprit de critique et de libre examen, la mise en question du système économique, politique et idéologique multiplient les infractions à l'en semble des réglementations établies depuis Charles IX pour surveiller l'impression et la librairie. La montée des périls entraîne un brutal retour à la répression. Deux déclarations royales en 1728 et en 1757 montrent à quel point **le gouvernement entend surveiller la littérature**: sont punis de la peine de mort les auteurs, éditeurs, imprimeurs ou colporteurs d'ouvrages tendant à attaquer la religion, à émouvoir les esprits et à donner atteinte à l'autorité du roi.

CHAPITRE IX

SCIENCE ET PHILOSOPHIE

CONDILLAC, BUFFON, HELVETIUS, D'HOLBACH, LES IDEOLOGUES

« Les livres originaux sont semés çà et là dans la nuit des temps comme les soleils dans les déserts de l'espace pour en éclaircir l'obscurité. Ces livres font époque dans l'histoire de l'esprit humain, et c'est de leurs principes que l'on s'élève à de nouvelles découvertes. »

Helvétius, De l'Homme

L'originalité de la littérature du xv siècle réside dans ***l'union étroite qui se révèle entre la pensée scientifique et la création littéraire*** : les écrivains des lumières investissent dans leurs œuvres l'acquis des sciences exactes et des sciences de la nature, et cet investissement ne porte pas seulement sur le contenu de leurs écrits, mais également sur la forme qu'ils choisissent.

●Science et philosophie

1730 Thermomètre de RÉAUMUR

1736-1745 Confirmation des théories de NEWTON par

le calcul du méridien terrestre en Laponie (MAUPERTUIS) et au Pérou (LA CONDAMINE)

1743 D'ALEMBERT: Traité de dynamique

1745 NEEDHAM : Découvertes microscopiques

1749 DIDEROT: Lettre sur les Aveugles

BUFFON: Histoire naturelle, Tome

1751 Encyclopédie, Tomes I et II

1754 CONDILLAC : Traité des sensations

1768 HELVETIUS: De l'Esprit

1769 DIDEROT: Le Rêve de d'Alembert

1770 D'HOLBACH: Système de la nature...

1775 JENNER découvre le vaccin

1777 LAVOISIER démontre que l'air est un corps composé

1. Condillac : le sensualisme

Profondément croyant, *l'abbé Étienne Bonnot de Condillac* (1715-1780) est le théoricien du sensualisme, dont ses amis, Diderot, Helvétius et d'Holbach tirent des conclusions matérialistes qu'il désapprouve. Dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746) et surtout dans le *Traité des sensations* (1754), il précise la psychologie de Locke en montrant qu'il n'existe pas d'idées innées et que nos facultés (attention, mémoire, imagination, réflexion, langage...) se forment, dès la toute première enfance, sous l'effet des sensations et de l'expérience. Il explique de la même manière les coutumes, les lois et l'idée de Dieu. Cette recomposition rigoureuse de la réalité, exposée avec élégance, rencontre un grand succès auprès de ses contemporains et va inspirer au début du XIX^e siècle les idéologues chers à Stendhal : Cabanis, Destutt de Tracy et Maine de Biran.

2. Buffon: la recherche appliquée

Georges Louis Leclerc de Buffon (1707-1788)

●L'Intendant du Jardin du Roi

Passionné par les voyages et la découverte de la nature, *Georges Louis Leclerc, futur comte de Buffon*, se consacre à la recherche scientifique, mathématique et surtout botanique. La chance de sa vie se présente à lui en 1739 il est nommé Intendant du Jardin du Roi, un ensemble unique au monde, qu'il va élargir sans cesse, entrant en correspondance avec les savants de toute l'Europe. C'est aussi un physicien et un chimiste soucieux d'applications pratiques: Il met au point la lentille à échelons qui va équiper les phares, pose à Montbard le premier paratonnerre

installé en France et construit en 1767 un haut fourneau qui révolutionne la métallurgie du fer.

•Une somme :l'Histoire naturelle

En 1749 paraissent les trois premiers tomes de l'Histoire naturelle générale et particulière, monument sans précédent de 36 volumes, dont le dernier (posthume) sera publié en 1789, et où Buffon aborde tous les sujets : l'origine du système solaire, la formation de la terre, la fossilisation. les flores et les faunes anciennes, l'évolution du monde vivant, les minéraux et la description de l'homme, des mammifères, des oiseaux, des reptiles et des poissons. Aidé dans ses recherches et ses observations par de très nombreux collaborateurs, parmi lesquels Daubenton et Lacepède, Buffon a tenu à rédiger lui-même tout l'ouvrage dans un style admirable où la poésie, la vivacité et les réactions affectives se combinent avec la précision scientifique. N'est-il pas l'auteur en 1753 d'un Discours sur le style?

•Un vulgarisateur génial

Condamné à deux reprises par la Sorbonne, mais idolâtré de ses contemporains, Buffon est un vulgarisateur génial qui a su faire comprendre et faire aimer la science, ouvrant ainsi la voie à une période glorieuse de la recherche scientifique française, celle de Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire, Jussieu et Cuvier.

3. Helvétius et d'Holbach : du sensualisme au materialisme

●Claude Adrien Helvétius (1715-1771)

Fermier général, **Helvétius** s'accommode mal d'un système lié à l'exploitation féodale : il abandonne sa charge pour se consacrer à la bienfaisance et à la philosophie. Il lit Locke et Fontenelle, correspond avec Montesquieu et Voltaire, se lie avec Buffon et d'Holbach. En 1758, il publie un des grands livres du siècle. De l'Esprit, condamné immédiatement au feu par le Roi, le Parlement, la Sorbonne et le Pape. Profondément affecté par les persécutions, Helvétius travaille désormais dans le silence à un commentaire développé de son premier ouvrage qui paraît en 1773 - deux ans après la mort du philosophe - sous le titre De l'Homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation.

4. Les Idéologues

La pensée d'Helvétius, mort en 1771, survit grâce à son épouse qui continue à recevoir dans son salon d'Auteuil un groupe d'intellectuels partisans des Lumières et que rapproche **leur refus de la métaphysique**. leur **volonté de fonder les sciences humaines sur la raison et l'esprit critique**, leur **conception sensualiste de la connaissance et leur foi dans le progrès**.

1. Des hommes d'action

Les idéologues - c'est ainsi que les désignera Chateaubriand, leur adversaire - sont des **partisans convaincus de la**

Révolution. Persécutés sous la Terreur, ils accèdent au pouvoir intellectuel après la chute de Robespierre, officialisent le nouvel esprit scientifique en organisant l'Institut de France (1794) et **mettent en place une instruction publique laïque** en créant les Écoles Centrales que Bonaparte transformera en Lycées (1802) - et l'École Normale. où enseignent Bernardin de Saint-Pierre, La Harpe, Monge, Berthollet, Laplace, Lagrange, Volney et Daubenton.

2. Un libéralisme laïque

Leur liberté d'esprit les fait tenir à l'écart après le 18 Brumaire. Napoléon hait les Idéologues cette vermine que j'ai sur mes habits, confie un jour l'empereur Les plus connus d'entre eux, les philosophes **CONDORCET**, **MAINE DE BIRAN** et **DESTUTT DE TRACY**, l'historien **VOLNEY**, le mathématicien **LAPLACE**, les médecins **CABANIS** et **BICHAT** inspirent tout au long du XIXe siècle la pensée libérale, laïque et républicaine.

CHAPITRE X

**JEAN-JACQUES ROUSSEAU
DE LA CRITIQUE DES LUMIÈRES
AU PROJET DE SOCIÉTÉ**

« Tant qu'un peuple est contraint d'obéir, et qu'il obéit, il fait bien; sitôt qu'il peut secouer le joug et qu'il le secoue, il fait encore mieux. »

Rousseau, Du Contrat social

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778)

●Une enfance vagabonde

Orphelin dès sa naissance (1712). *Jean-Jacques Rousseau* grandit libre ment dans la république calviniste de Genève, auprès d'un père fantasque, puis chez un pasteur. Un châtiment immérité suscite en lui la haine du mensonge et de l'injustice. Mis en apprentissage à douze ans, l'enfant passe de la sublimité de l'héroïsme à la paresse d'un vaurien et mène une existence vagabonde.

●Madame de Warens

En mars 1728, trouvant au retour d'une promenade les portes de Genève fermées, Rousseau part courir l'aventure. Un curé le recueille et l'envoie à Annecy chez Madame de Warens, jeune dame pieuse qui venait en aide aux futurs convertis. Rencontre inoubliable, mais très brève, avec celle auprès de qui il passera sa jeunesse et qu'il appelle Maman. Elle le fait entrer à l'Hospice des Catéchumènes de Turin où il abjure le protestantisme et reçoit le baptême. Successivement laquais, séminariste, musicien, secrétaire d'un prêtre escroc, il regagne Annecy et retrouve en 1731 Madame de Warens, qui décide de le traiter en homme. C'est auprès d'elle qu'il effectue deux séjours dans le Vallon des Charmettes, près de Chambéry, et connaît le court bonheur de son existence. Mais elle se fatigue de lui et après être resté seul aux Charmettes pour parfaire son instruction en autodidacte, il se place à Lyon, chez Monsieur de Mably, frère de l'abbé encyclopédiste Mably et du philosophe Condillac.

●La conquête de Paris

En 1742. Rousseau est à Paris. Il propose à l'Académie des Sciences un nouveau système de notation musicale, qui est critiqué par Rameau, le grand musicien de l'époque. Cette affaire lui a fait connaître le monde littéraire. notamment Marivaux. Mably. Fontenelle et Diderot, puis la société brillante de la capitale. Un emploi chez le Comte de Montaigu, ambassadeur auprès de la République Sérénissime. lui permet un séjour d'un an à Venise, mais les mesquineries de l'ambassadeur à son égard suscitent en lui une amertume profonde, source des condamnations qu'il portera plus tard contre l'ordre social de son siècle. Revenu à Paris en 1744. il compose un opéra, Les Muses galantes. qui obtient un succès réel, et remanie un opéra de Voltaire. D'une liaison avec une lingère orléanaise. Thérèse Levasseur, naissent cinq enfants qu'il déposera à l'Hospice des Enfants Trouvés. Il n'en continue pas moins à développer ses relations mondaines, devient secrétaire de Madame Dupin, fait connaissance de Madame d'Épinay, fréquente Diderot, Condillac. Grimm, d'Alembert et rédige pour l'Encyclopédie des articles de musique.

●L'illumination de Vincennes

Au mois d'octobre 1749, en allant rendre visite à Diderot enfermé au château de Vincennes, Rousseau lit le sujet mis au concours par l'Académie de Dijon: Si le progrès des Sciences et des Arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs. Il se sent devenir un autre homme et rédige son Discours sur les Sciences et les Arts (1750). Le voilà célèbre. Mais il s'est convaincu que la civilisation a perverti les mœurs: soucieux de mettre sa vie en accord avec ses théories, il entreprend une réforme morale et se

détourne des mondanités Après le triomphe de son opéra *Le Devin du village* (1752), il s'engage dans la querelle des Bouffons (voir p. 432), puis séjourne alors quelques mois à Genève pour abjurer le catholicisme et redevenir citoyen d'une cité libre. Son humeur étrange commence à le brouiller avec ses amis philosophes qui jugent un peu artificiel son *Discours sur l'inégalité* (1755), dédié à la République de Venise.

•Les grandes œuvres

De retour à Paris, Rousseau accepte l'hospitalité de Madame d'Épinay, à l'Ermitage, où il s'éprend de Madame d'Houdetot sa passion folle et romanesque trouvera quelques années plus tard son écho dans les derniers livres de *La Nouvelle Héloïse*. Son caractère ombrageux le brouille successivement avec Voltaire, puis avec Grimm, Diderot et d'Alembert qui ne comprennent pas sa volonté d'isolement. Il s'installe à Montmorency, de 1759 à 1762, chez le Maréchal de Luxembourg Ces années de retraite lui ont permis une intense activité créatrice, marquée d'abord par sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (1758), puis par la composition simultanée de ses trois grandes œuvres *La Nouvelle Héloïse*, qui obtient en 1761 un immense succès, *Du Contrat social* (1762) et *l'Emile* (1762).

•Un homme traqué

Le 9 juin 1762, le Parlement de Paris condamne *l'Emile* en raison des idées religieuses présentées dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*, et décrète son auteur de prise de corps. Rousseau doit quitter précipitamment Montmorency: le 14 juin, il est en Suisse, mais *Du Contrat social* et *l'Émile* sont brûlés

publiquement à Genève. Le voilà réduit pour longtemps à la condition de fugitif et de persécuté: J'étais un impie, un athée, une bête féroce, un loup. Il trouve alors refuge à Motiers, près de Neuchâtel, alors principauté prussienne, où il ébauche ses Confessions. Mais après ses Lettres écrites de la montagne (1764). sa maison est lapidée et il doit s'enfuir sur l'île Saint-Pierre, au milieu du lac de Biènnne, qui lui laisse le souvenir enchanteur d'un très bref moment de répit et de bonheur. Chassé par les Bernois, il accepte l'hospitalité du philosophe David Hume. Au bout de quelques mois de séjour en Angleterre, il se brouille avec son hôte et quitte un pays où il se croit exposé aux attaques de Voltaire, de d'Holbach et des philosophes.

•Le refuge dans l'autobiographie

De plus en plus obsédé par l'idée d'un complot. Rousseau connaît une succession d'aventures pitoyables qui le bouleversent. Contre ce qu'il croit être une conspiration universelle, il se justifie en achevant ses Confessions (1765-1770). Ses dernières années se passent à Paris, où il recommence à gagner sa vie en copiant de la musique, partage ses loisirs entre la botanique et des promenades avec Bernardin de Saint-Pierre et compose difficilement ses Dialogues, puis, à partir de 1776, Les Réveries du promeneur solitaire : ses obsessions d'homme traqué s'estompent et il paraît jouir de ce qu'il contemple, de ses souvenirs et du simple sentiment de son existence. Il meurt le 2 juillet 1778 à Ermenonville, où il est inhumé dans l'île des Peupliers, qui devient un lieu de pèlerinage jusqu'au transfert de ses cendres au Panthéon par la Convention en 1794.

1750:Discours sur les Sciences et les Arts

1752:Le Devin du village

1753:Lettre sur la musique française

1755:Discours sur l'origine de l'inégalité

1758:Lettre à d'Alembert sur les spectacles

1761:La Nouvelle Héloïse

1764:Lettres écrites de la montagne

1767:Dictionnaire de musique

1765-1770: Les Confessions (éd.posthume de 1782 à 1789)

1772-1776:Considérations sur le gouvernement

1776-1778:Les Réveries du promeneur solitaire (éd. posthume en 1782)

1.Entre nature et culture

Discours sur les Sciences et les Arts (1750)

●La condamnation de la civilisation

1. La révélation de Vincennes

JEAN-JACQUES ROUSSEAU a raconté, dans une Lettre à Malesherbes, dans le livre VIII des Confessions, dans le deuxième Dialogue et dans la troisième Promenade, *l'illumination qui le saisit, un jour d'octobre 1749*, alors qu'il se rendait à **Vincennes** pour visiter son ami Diderot emprisonné :

« J'avais dans ma poche un Mercure de France que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombe sur la question de l'Académie de Dijon qui a donné lieu à mon premier écrit. Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture; tout à coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières ; des foules d'idées vives s'y présentèrent à la fois avec une force et une confusion qui me jeta dans un trouble inexprimable; je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'opprime, soulève ma poitrine; ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation qu'en me relevant j'aperçus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes sans avoir senti que j'en répandais. Oh Monsieur si j'avais jamais pu écrire le quart de ce que j'ai vu et senti sous cet arbre, avec quelle clarté j'aurais fait voir toutes les contradictions du système social, avec quelle force j'aurais exposé tous les abus de nos institutions, avec quelle simplicité j'aurais démontré que l'homme est bon naturellement et que c'est par ces institutions seules que les hommes deviennent méchants. Tout ce que j'ai pu retenir de ces foules de grandes vérités qui dans un quart d'heure m'illuminèrent sous cet arbre, a été bien faiblement épars dans les trois principaux de mes écrits, savoir ce premier discours, celui sur l'inégalité, et le traité de l'éducation, lesquels trois ouvrages sont inséparables et forment ensemble un même tout. Tout le reste a été perdu, et il n'y eut d'écrit sur le lieu même que la prosopopée de Fabricius. Voilà comment lorsque j'y pensais le moins je devins auteur presque malgré moi. »

ROUSSEAU, Lettres à Malesherbes, II (1762)

Marqué par sa longue existence libre et proche de la nature, par la lecture exaltante des historiens et des moralistes de l'Antiquité, par les leçons des pasteurs genevois et des

prédicateurs catholiques, par les déceptions de la vie mondaine, Rousseau voit soudain **le succès du Discours sur les Sciences et les Arts infléchir son destin.**

2. La portée du Discours

Bien des écrivains avaient dit qu'une vie rude, simple et conforme à la nature mène au bonheur et à la vertu, ou que les peuples civilisés sont corrompus et détruits par le luxe. Mais en 1750 Rousseau s'inscrit à contre-courant : l'opinion suit alors Voltaire, qui dans les Lettres philosophiques (1734), puis Le Mondain (1736), illustre la réaction contre l'ascétisme du règne finissant de Louis XIV, célèbre les bienfaits du luxe et prône une conception épicurienne de la vie. L'Encyclopédie va bientôt considérer comme acquise l'idée que le progrès des arts et des sciences conduit l'humanité au bonheur. **Quand Rousseau oppose la civilisation et la vertu, il apparaît comme un auteur à paradoxes.**

La surprise des contemporains n'est pas moins vive devant la chaleur et l'enthousiasme de l'écrivain. **Son éloquence** - nourrie d'une culture antique que le XVIII^e siècle a parfaitement assimilée - étonne des lecteurs habitués à admirer plutôt l'élégance, la finesse ou l'esprit ; **mais l'opinion est sensible à sa sincérité et à sa conviction en traînante**, reflets d'un cœur et d'une conscience.

2. Construction d'une société idéale

•Du Contrat social (1762)

Etude suivie

1. De la morale à la politique

Le passage de la réflexion morale critique à des **propositions politiques positives** apparaît dans la Préface de Narcisse (1752). Condamnant une nouvelle fois les vices inhérents à la société, Jean-Jacques Rousseau ajoute : « Je sais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela; mais ils ont aperçu le mal et moi j'en découvre les causes et je fais voir surtout une chose très consolante et très utile en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme qu'à l'homme mal gouverné. »

Et si l'homme était bien gouverné ? Rousseau, convaincu qu'il peut préserver les peuples modernes de la corruption, entreprend d'assurer à la fois le salut des hommes et le salut des nations. Son objectif est clair: Ce qui est perdu, dit-il, est perdu: ***il faut sauver ce qui est sauvable***. Or qu'est-ce qui est sauvable ? Dans la grande société corrompue, c'est l'individu. Et Rousseau écrit l'Emile. Dans la petite société qui n'est pas trop avancée vers la perte, c'est la société elle-même. Et Rousseau écrit sur le gouvernement de Genève, sur la Constitution de la Corse, sur la réformation de la Pologne (Bertrand de Jouvenel).

Auteur de l'article Économie politique de l'Encyclopédie, il travaille depuis une dizaine d'années à un grand ouvrage. Les Institutions politiques. Il le condense et rédige entre 1759 et 1761 un véritable traité, Du Contrat social. dont le sous-titre, Principes

du droit politique, explicite la finalité: **créer le droit politique** Le livre se propose d'étudier les conditions qui rendent légitime - ou illégitime - l'autorité politique, en analysant le fondement et la nature de cette autorité.

2. Les principes de Rousseau

Aucun homme ne tient de la nature une quelconque autorité sur les autres hommes. Une telle autorité suppose le consentement de ceux sur qui elle s'exerce: Il n'y a qu'une seule loi qui par sa nature exige un consentement unanime C'est le pacte social car l'association civile est l'acte du monde le plus volontaire : tout homme étant né libre et maître de lui-même, nul ne peut, sous quelque prétexte que ce puisse être, l'assujettir sans son aveu (Du Contrat social, IV, 2)

-Les principes de Rousseau La souveraineté, c'est-à-dire l'autorité politique, découle de « la volonté générale et réside essentiellement dans le peuple Elle ne peut s'aliéner. Si un peuple laisse un homme lui imposer sa volonté personnelle, il n'y a plus de peuple ni de gouvernants, mais un maître et des esclaves. ***La volonté générale peut seule diriger les forces de l'État*** selon la fin de son institution, qui est le bien commun(1,1)

-Le gouvernement constitue seulement un pouvoir subordonné au pouvoir souverain, c'est à-dire ***au peuple*** qui lui confie seulement l'administration de l'Etat. Si ce gouvernement impose sa propre volonté, le pacte social est rompu et tous les simples citoyens, rentrés de droit dans leur liberté naturelle, sont forcés, mais non pas obligés d'obéir. (II, 10). On comprend dès lors l'impact antimonarchiste d'un traité qui conteste implicitement la souveraineté des rois et ***ne considère comme légitime que la démocratie.***

-La réflexion politique est liée à l'idée que Jean-Jacques se fait de la liberté. Soucieux de pré **server les hommes de toute dépendance per sonnelle** (1,7), il voit **dans la force des lois la seule garantie** contre les relations d'autorité qu'en traînent toujours l'arbitraire et la domination, et soutient que le citoyen demeure parfaitement libre en se soumettant à la volonté générale.

3. L'éducation naturelle

●Émile ou De l'éducation (1762)

Étude suivie

La reconstruction de la cellule familiale proposée dans La Nouvelle Héloïse et l'organisation de la société idéale définie dans Du Contrat social (1762) prennent tout leur sens quand on les rapproche du point de départ nécessaire à toute réforme, **l'éducation de l'individu conformément à la nature**. Tel est le but que s'assigne l'Émile et **Jean-Jacques Rousseau** lui-même le souligne dans son troisième Dialogue, Rousseau juge de Jean-Jacques, grâce à un dédoublement dialectique.

1. Le but de Rousseau

Les deux premiers paragraphes de l'Émile rappellent la confiance de Rousseau dans la nature et sa méfiance envers la société humaine. Il lui faut donc démontrer comment on peut à **la fois protéger l'enfant contre la civilisation** en pratiquant une

éducation négative et ***laisser à sa nature*** la possibilité de s'épanouir librement.

2. L'originalité de l'Émile

La cohérence de l'œuvre est fondée sur l'observation et sur la réflexion personnelle ***d'un réformateur doublé tantôt d'un moraliste, tantôt d'un esprit pratique***. Au nom de sa propre expérience, Rousseau dénonce le danger de lectures prématurées ou de sentiments trop précoces, souligne ce que la pratique d'un métier peut apporter et cherche à procurer à l'enfant ce qui lui a cruellement fait défaut : le suivi dans l'éducation, l'équilibre moral et une formation physique.

L'ouvrage est riche en idées pédagogiques et en remarques de bon sens, comme ***la nécessité d'adapter l'éducation à l'âge de l'enfant et à ses capacités***, l'utilité de la connaissance technologique, le recours à l'observation et au raisonnement comme moyens d'apprendre à apprendre, et plus encore peut-être l'affirmation que l'enfant doit rester lui-même, en devenant un adulte chez qui se concilient nature et culture.

Enfin, au sein d'une anthropologie totale qui recherche les conditions d'un bonheur global, s'insère ***une religion supposant la libre adhésion du cœur et l'amour éclairé de la vérité***.

RÉFÉRENCES

1-Béatrice DIDIER, "Histoire de la littérature française du XVIII^e siècle", éd.Nathan, Paris, 1992.

2-CONLON (Pierre M.) "Le Siècle des Lumières. Bibliographie chronologique. "éd.Genève: Droz, 1983.

3-Henri MITTERAND:"La littérature française au XVIII Siècle", éd.Nathan,Paris,1988.

4-Henri MITTERAND:"Textes et documents littéraires", éd.Nathan,Paris,1989.

5-Jean RICARDEAU:"Que peut la littérature",éd.Seuil,Paris, 1964.

6-Louis ARSAC:"Textes Théâtrales au XVIII Siècle", éd.Marketting S.A.Paris,1996.

7-Michel DELON, Pierre MALANDAIN, "Littérature française du XVIII^e siècle",éd.Presses universitaires de France,Paris 1996.

8-Romain LANCREY-JAVAL:"Faire le point,l'épreuve de la littérature"éd.Hachette,Paris,2004.